



**LOUIS DUBRAU**

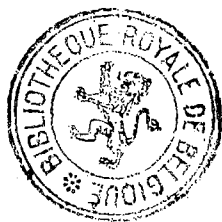
---

# **ZOUZOU**

**ROMAN**

**ÉDITIONS DU  CHEVAL DE BOIS**

**18, RUE TIMMERMANS - - BRUXELLES**





*A l'authentique Benoît Masereau*

L. D.





## AVANT-PROPOS DU CHEVAL DE BOIS.

*En retroussant sa lèvre supérieure sur ses dents jaunes, souriant comme le compagnon de Mickey, comme le canasson épique de l'enchanteur Walt Disney, le Cheval de Bois a dit :*

*« Tenez, voilà « Zouzou » : j'aime ça ! Oui, je me réjouis que ce livre paraisse sous mon enseigne. Que voulez-vous, parmi d'autres, je me suis attaché à une croisade. En ces temps tumultueux, je voudrais que règne un peu de bonne humeur, et paraîtront, avant tout, je vous préviens, sous mes auspices, des œuvres capables de divertir le public, de le reposer un peu de ses soucis et de ses inquiétudes ».*

*Le Cheval de Bois remua le petit balai qui lui sert de queue, s'ébroua et poursuivit :*

*« Belle besogne, n'est-ce pas, que cette campagne, et utile ! J'ajouterais même, s'il m'advenait de m'oc-*

*cuper de politique, qu'elle pourrait être de salut public. Car pour moi, la première réforme qu'il faudrait imposer au Parlement, c'est l'obligation d'accueillir quelques sceptiques, quelques esprits rieurs, quelques humoristes.*

*« Ils empêcheraient des personnages outrecuidants de se gonfler d'importance et jetteraient dans l'hémicycle sacré un peu de gaieté.*

*« Mais c'est de littérature qu'il s'agit et j'estime que l'on a tort de négliger ces livres qui s'illuminent d'un sourire et traitent la vie sur un mode badin. Voyez les écrits d'aujourd'hui: l'on dirait d'un cimetière. Les siècles révolus, dans des conjonctures aussi sombres, car nous ne sommes pas les premiers à connaître les rigueurs du destin, ont pratiqué plus de détachement et plus de désinvolture. Je ne vous citerai pas tous les écrivains qui n'ont pas pris la vie sur le mode tragique, n'ont pas eu la présomption de se croire le centre du monde et ont traité l'existence comme un spectacle curieux. Près de nous, au siècle dernier, je dénombre quelques fantaisistes qui, sans cesser d'être d'aimables poètes ou romanciers, furent en même temps d'aimables compagnons. Ils continuaient une précieuse lignée, qui, je ne vous ferai pas la leçon, car vous le savez, vient du fond de la France et passe par La Fontaine, Voltaire, Alphonse Daudet et Anatole France: je cite, à titre d'exemple, ce Toulet si précieux et si charmant. Il en est bien d'autres encore, et que j'aime.*

*« Pour moi, Cheval de Bois qui voudrais, je le confesse, ressembler parfois à Pégase, tout ce qui a des ailes m'enthousiasme, les papillons, les oiseaux, les vers et surtout certaine prose... »*

*« Vous le constaterez, ma croisade constituerait bien un programme. Mais, sachez-le, je ne fonde ni une école, ni un prix littéraire. L'éditeur qui se fie à mon goût a bien voulu adopter ce qui n'est qu'un dessein philanthropique, et je ne demande qu'une chose, c'est qu'on l'encourage. »*

*« Je vous offre, disais-je, « Zouzou ». J'aime ça. Je vous l'offre sous le signe clair que vous définirez maintenant et, lorsque vous l'aurez lu, vous verrez si comme moi vous trouvez que Benoît Masereau (sans t, Monsieur,) ressemble à Jean de la Lune, s'il est sympathique comme lui et si, sans grands gestes, et sans larmes, il est comme lui assez humain et fraternel. »*

*« C'est une femme qui a écrit ce livre. Elle l'a fait avec une sensibilité de poète et n'a voulu ressembler qu'à elle-même. Il n'est pas beaucoup de femmes qui voulussent se ressembler. L'avez-vous remarqué? C'est déjà un mérite. Un autre mérite: c'est la grâce spirituelle qui imprègne ce conte, doucement philosophique, et j'aime la grâce spirituelle autant que vous l'aimez. Généralement, on ne veut pas en avoir l'air, mais on l'aime, croyez-moi. Ici, elle complète un ensemble plein de talent et de délices. Ce livre, je vous l'assure »*

*est un fruit savoureux qui se mange avec l'écorce, avec les pépins, à la diable et avec plaisir.*

— *Et ce Zouzou?*

— *... Ne tardez pas, lisez-le donc, ce bouquin.*

ALBERT GUISLAIN.

# I

— Naturellement, je n'ai pas ma clé. Je l'avais cependant prise ce matin, je l'avais mise moi-même dans mon gilet.

Nerveusement, Benoît Masereau se prit à fouiller toutes ses poches. La clé, plate, d'une serrure de sûreté, se dérobait. Vingt fois il crut la saisir, mais ne ramena entre ses doigts, joints comme les tiges d'une pince, que de vieux coupons d'autobus, un billet de loterie déchiré, des tickets de cinéma. Une très fine poussière de tabac — cigarettes crevées au fond de la poche de son pardessus — collait maintenant à ses doigts, et Benoît les flaira avec dégoût.

— La clé? Où avait-il mis la clé?

Une épingle, sournoisement glissée dans une couture de son vêtement, lui arracha un cri et il regarda avec haine son doigt sali où perlait une goutte de sang.

Allons, il ne lui restait qu'à attendre l'arrivée de la femme de ménage. Indécis, il regarda la porte close de son appartement et, par acquit de conscience, appuya longuement sur le bouton de la sonnerie. Sait-on

jamais?... En soupirant, il fit quelques pas sur le palier, se pencha au-dessus de la rampe, mais aussitôt se rejeta en arrière, se souvenant, avant d'en éprouver les effets, qu'il avait facilement le vertige.

Une fenêtre ouverte, au premier étage, chassait un courant d'air glacé et poussiéreux. On devinait que la concierge brossait en quelque endroit le tapis de l'escalier.

Benoît se frictionna le front avec contrariété. Sans aucun doute elle allait le voir, il faudrait écouter son bavardage insipide, apprendre que le propriétaire avait acheté sa troisième automobile et qu'il était « chien comme tout ».

— Naturellement, dit encore Benoît, en entendant un pas feutré et traînard se rapprocher de lui.

Sérieusement, il déploya un journal et s'assit sur l'escalier.

Au moins, il aurait une contenance: très absorbé, il éviterait de justesse le regard de la vieille femme et le frôlement de son « mop » graisseux contre ses jambes.

— Bonjour, Madame Baujou, dit-il avec sérénité, et, sans écouter la réponse, il repiqua du nez dans son journal, releva le col de son vêtement car une autre fenêtre, subitement ouverte, déplaçait et portait jusqu'à lui le courant d'air.

Un long moment, il regarda sans voir les roses du tapis, des roses jadis rouges que le piétinement des locataires avait fait pâlir jusqu'au beige et qui s'auvéolaient d'autant de trous que de feuilles.

— Comme cette maison est délabrée! pensa-t-il.

Son imagination n'allait pas plus avant. Benoît aurait regardé avec épouvante quiconque lui eût conseillé de changer de demeure.

A moins qu'on ne démolît la maison, il n'envisageait pas de la quitter, choyant au fond de son cœur le regret d'un appartement défraîchi qu'il avait occupé dans un quartier voisin.

Comme les fenêtres s'en ouvraient sur la gouttière, les jours de pluie, il semblait que le ciel entrât en trombe dans l'appartement lui-même. Certains souvenirs étaient liés à ce crépitement. L'eau qui gouttait sous les châssis mal joints des fenêtres humidifiait l'atmosphère de la pièce, d'autre part surchauffée, au point que la porte privée de serrure d'une armoire ancienne s'ouvrait alors avec un gémissement plaintif, comme une noix qui se fend.

Expulsé de ce domaine, Benoît éperdu en avait cherché un autre avec une mélancolie têtue qui se refusait à admettre qu'il pût trouver un gîte acceptable. Il en avait trouvé un cependant. Cette fois, les pièces étaient situées au troisième étage et, les jours de pluie, les vitres se rayaient silencieusement de larmes transparentes, lentes à glisser comme si elles étaient d'huile. Des radiateurs qui chauffaient mal avaient remplacé la salamandre qui chauffait trop, mais Benoît avait recréé avec passivité le désordre bienfaisant dans ses armoires et au sein d'une mansarde fermée à clé, où s'entassaient de vieilles porce-



laines fêlées, des cadres disjoints et certains dossiers spécifiés « urgent » depuis plusieurs années.

... Comme cette femme de ménage était lente à venir ! Plus justement, que l'heure de sa venue était lente à sonner, car Madame Michaud était l'exactitude même.

Pour la première fois depuis les six ans qu'il l'avait à son service, Benoît se demanda quel pouvait être son nom de baptême. Il se prit à le chercher avec étonnement, puis y renonça pour fouiller à nouveau ses poches avec ardeur. Le mouchoir déchiré qu'il fit tomber devant ses pieds lui rappela qu'il devait passer chez le chemisier. Ce serait peut-être le moment?... Mais un trou dans la doublure d'une de ses poches orienta différemment ses pensées. La clé avait pu glisser par là, tomber dans la doublure?...

Grâce à une torsion de toute la taille, Benoît put se rendre compte qu'il avait bien deviné, qu'une petite épaisseur trapue alourdissait l'ourlet de son manteau sous la poche droite.

Il ne songea pas à se dévêtir.

Avec une pose exténuée de danseur acrobatique, il se mit en mesure d'extraire la clé, louchant avec inconscience et frénésie. Il jurait aussi un peu.

— Ne vous dérangez pas, je vais ouvrir, dit une voix à côté de lui, exactement au moment où, ayant réussi à l'extirper, Benoît allait mettre la clé dans la serrure.

Aimable, la femme de ménage ajouta :

— Bonjour, Monsieur. Il fait beau, n'est-ce pas ?

Vous avez fait une bonne promenade? Je rapporte vos chaussures. Le cordonnier les a mises sur la forme pendant trois jours, mais ce ne sera jamais ça si, comme vous dites, elles sont d'une pointure « trop juste ».

Derrière lui, elle pénétra dans l'appartement, gagna la cuisine en pays conquis et Benoît entendit qu'elle froissait un papier, coupait des ficelles.

Elle reparut au bout d'un instant, les souliers d'une main, dans l'autre des lacets neufs d'une couleur offensante.

— J'ai acheté ça, expliqua-t-elle. « Il » n'a rien voulu pour la mise sur forme, mais il m'a fait remarquer que vos lacets étaient usés.

Docilement, Benoît se déchaussa et fit une grimace.

— Elles sont encore bien serrantes, soupira-t-il. D'un regard éloquent, il enveloppa ses vieux souliers qui ressemblaient fâcheusement à des souliers d'aveugle.

— Dame! Vous ferez bien de ne plus rien acheter seul.

— Peut-être, dit Benoît, qui se souvint de certaines « occasions » qu'il avait faites. Peut-être... et, pris d'une inspiration, il ajouta :

— Madame Michaud, achetez-moi donc des mouchoirs.

— Comme vous voulez. Voici vos pantoufles, Monsieur.

Elle les fit tomber d'assez haut devant lui, puis lui tourna le dos et regagna la cuisine.

Benoît se sentit seul.

Les fins de semaine, en ramenant le congé du samedi, l'enchantaient en le désorientant. Huit jours auparavant, il s'appliquait cependant à savoir comment l'employer, prenait avec inconscience la résolution d'en profiter pour liquider une besogne en souffrance depuis plusieurs mois. Le samedi après-midi ne l'en trouvait pas moins lâche devant la tâche à accomplir, désireux de rêves faciles, proie aussi d'une fatigue toute physique qui le faisait somnoler dans un fauteuil, les bras tombés des accoudoirs.

Ce jour-là précisément, il s'était promis de mettre sa correspondance à jour — il y en avait pour plusieurs heures — mais l'attente devant la porte close, les réflexions de la bonne, jusqu'à ces misérables chaussures trop courtes l'avaient lassé de son propre courage.

Il bâilla et pensa qu'il avait déjeuné trop abondamment, qu'il prendrait volontiers une tasse de café. Devant la nécessité d'en appeler à Madame Michaud, il recula.

Mieux valait boire un vieux fond de Martini en lisant la rubrique des spectacles dans le journal, puis qu'il avait promis à sa petite amie de la mener au cinéma... C'est-à-dire qu'elle le mènerait probablement voir une histoire fade et amoureuse, bien qu'il eût suggéré qu'on donnait quelque part un film plein d'action : vie de gangsters, piquée de coups de revolver en guise d'orchestration.

Benoît se sentit seul.

Pour combattre son spleen naissant, il se répéta qu'il en était bien aise, mais demeura pensif, le journal retombé, un pied chaussé et l'autre non.

Un choc formidable au plafond fit trembler les bibelots des étagères et le diffuseur de papier huilé oscilla comme s'il avait été suspendu à un fil élastique.

Madame Michaud parut sortir d'une trappe :

— Vous avez entendu ? cria-t-elle. C'est encore « celle du quatrième ».

— Bah ! ce n'est pas bien gênant, dit Benoît sans lever les yeux.

Cependant, une série de coup brutaux, claquant cette fois au-dessus de sa tête, le fit sursauter. Au même instant, des protestations crépitèrent dans l'escalier. Un piano d'étude, qui haletait au rythme d'une gamme chromatique, s'arrêta pour livrer le silence à l'écho d'une voix furieuse.

— Dites-donc, là-haut !...

Tenant sa pantoufle à la main, Benoît se dirigea vers la porte, l'ouvrit. Tout d'abord, il ne vit qu'une paroi lisse qui lui masquait la vue, puis la paroi oscilla, s'inclina, parut virer sur elle-même et, se rendant compte qu'il s'agissait d'une malle-cabine dangereusement appuyée contre la rampe, Benoît poussa un cri.

— Vous êtes écrasé ? demanda sans ferveur quelqu'un d'invisible, bien que tout près de lui.

Sa réponse fut couverte par le fracas d'une seconde malle cognant la première et menaçant de s'écraser au rez-de-chaussée.

Un chauffeur de taxi, képi en arrière, tentait de les dégager.

— On ne peut pas tourner, Madame, commenta-t-il, le palier est trop étroit.

— Surtout n'écorchez pas le mur, aboya la concierge, montée en toute hâte et essoufflée, je suis responsable vis-à-vis du propriétaire, moi.

Cornélienne, elle glissa un moment son bras entre les malles et la tapisserie, mais le retira aussitôt.

Une troisième malle vint rejoindre les deux autres, et cette fois le chauffeur protesta :

— Mais attendez, Madame, ça ne sert à rien de les faire mettre toutes ici, je vous dis qu'on ne peut pas tourner.

— Comment, on ne peut pas tourner ?

— On ne peut pas, il faudra employer des cordes et les laisser glisser le long de la rampe.

— Jamais ! cria la concierge.

Quelqu'un monta en courant :

— Alors, on ne peut plus rentrer chez soi, maintenant ? Ça va durer longtemps, cette comédie ?

— C'est le musicien, renseigna Madame Michaud, qui était venue rejoindre Benoît et assistait au débat avec l'intérêt critique qu'on porte aux spectacles gratuits.

— Quel musicien ?

— Celui qui joue à la radio, vous ne savez pas ?

— Ah ! Il joue à la radio. Il n'est guère commode...

Comme un écho, la voix de l'invisible propriétaire des malles modula :

— Vous n'êtes guère poli, Monsieur le musicien, vous êtes même un beau mufle, Monsieur! Vous êtes un ours mal léché, Monsieur!

— Quoi? Quoi?...

Il s'époumonnait en vain.

D'un geste décisif, le chauffeur dégaga la première malle qui glissa, fracassa l'interrupteur de la minuterie et ne reprit miraculeusement l'équilibre que sur son dos. Du coup, le musicien enjamba la seconde malle, monta chez lui, non sans s'être étonné à voix haute « qu'une petite théâtreuse puisse gêner impunément la libre allée et venue dans un immeuble ».

— Oh! Celui-là! gémit la concierge, qui tentait de refermer du bout des doigts un trou fait dans le mur par le coin de fer de la première malle.

Geste gratuit, peine perdue: le second coffre agrandit le trou avec indifférence et sa descente chancelante traça de plus une noire arabesque sur le mur.

— Tout de même, Madame Rodriguez, ce ne sont pas des choses à faire, protesta-t-elle. C'est une maison tranquille, ici.

— Eh bien? On ne peut plus partir en voyage, alors? Il ferait beau voir que je vous en demande la permission!

Précipitamment, des talons de bois claquèrent, une porte fut refermée à toute volée.

A regret, les locataires rentrèrent chez eux. Sans hésitation, le piano reprit sa marche ascendante.

— Quelle histoire! dit Benoît.

Mais Madame Michaud n'était plus à côté de lui.

Doucement il referma la porte, revint s'asseoir dans son fauteuil et sourit : « Celle du quatrième », comme disait Madame Michaud, qui était-ce ?

Elle s'appelait Isa Rodriguez, c'était un point. Benoît avait une exceptionnelle mémoire des noms propres. Il nommait son fruitier Monsieur Detille, sa fleuriste Mademoiselle Masson, étonné chaque fois que ceux-ci hésitassent : Bonjour, Monsieur ? Monsieur ?...

— Masereau, renseignait-il complaisamment, encore qu'il comprît mal que le facteur, si habile à disposer ses lettres dans son casier, le saluât au jour des étrennes du nom d'un autre, pris au hasard parmi ceux des locataires de l'immeuble.

Il orthographiait soigneusement les adresses, donnait son titre à chacun en belle majuscule et lui-même se sentait heureux lorsqu'on l'avait appelé Monsieur Masereau sans t. Son contentement n'allait pas cependant jusqu'à lui faire lire en entier la lettre qui lui était adressée. Il se contentait généralement d'en parcourir quelques lignes en soupirant, mais il méditait longuement sur la signature qui lui suggérait un visage, l'écho d'un rire.

Elle s'appelait Isa Rodriguez... Elle faisait du théâtre... De temps à autre, une voix déplacée filait des sons aigus, évoquant, sans qu'on pût établir la corrélation, certains couteaux que l'on voit poignardant un fruit acide pour se prouver inoxydables.

Benoît, qui nourrissait pour la musique une aversion polie, fronça les sourcils. Véritable illustration de ses

pensées, une cascade de notes haut jetées vint le gîfler avec désinvolture, tandis que le plafond gémissait sous le martèlement de petits talons de bois.

— Si « elle » se met à danser maintenant ! cria Madame Michaud, qui apparut au seuil de la cuisine, portant au bout de ses avant-bras terreux deux mains ruisselantes et comme ébouillantées.

Mais le piétinement là-haut s'arrêta, la voix s'éleva d'un ton, s'éteignit pour renaître, mais murmurante, tandis qu'une porte battait, refermée.

Un crépuscule sans grâce éteignait toute chose et les bosselait. Benoît croisa le rideau, chercha la fiche pendante d'une lampe portative. Il allait la saisir lorsqu'on sonna. On sonna même deux fois de suite sans attendre.

Distrait et ennuyé, il s'engagea dans le corridor, puis revint sur ses pas, se souvenant au moment d'ouvrir la porte qu'il avait négligé de fermer celle du studio.

La sonnette glapit de plus belle.

Précipitamment, Benoît regagna le couloir, oubliant pourquoi il s'était détourné.

— Voilà, dit-il en tirant le battant, puis il recula.

— Monsieur Masereau n'est-ce pas ? Je me présente. Nous sommes voisins. Je m'appelle Madame Rodriguez, Isa Rodriguez. Ici, Zouzou, ici !.

Un étonnant animal, blanc et beige, s'arracha des pantoufles de Benoît qu'il mordait avec frénésie.

— Zouzou, Zouzou, mon chéri !... C'est un chien



pékinois, Monsieur Benoît. Il vous connaît déjà, mais... La petite femme s'interrompit, comme illuminée :

— Je vous dérange peut-être ?

— N...on, non, c'est moi qui m'excuse de vous laisser debout. Entrez, je vous prie, Madame ... Madame Rodriguez.

— Comme il fait joli chez vous... Vous permettez ?

Sur la pointe des pieds, elle marcha vers une vitrine Louis-Philippe, évitant la carpette qui barrait le chemin comme s'il se fût agi d'une plate-bande fleurie.

— Superbe, dit-elle. Vous êtes un artiste, Monsieur.

Derrière elle, les bras ballants, Benoît penaud s'étonnait avec inquiétude. De Madame Rodriguez, il ne voyait qu'une nuque grasse, trop blanche et comme fardée, une taille généreuse qui faisait valoir de petites fesses pointues, moulées de soie fulgurante, et enfin la calotte de feutre piqué d'un point d'interrogation en plumes vertes, car la taille de la visiteuse était telle que Benoît, la dépassant d'une épaule, la regardait comme un panorama.

— Vous êtes artiste, répéta-t-elle.

Cette fois, elle s'était détournée. Un regard très bleu, filtré par une frange de cils ingénuement démesurés et gommés, vint interroger Benoît. Il secoua la tête :

— J'aime les vieilleries, les objets de folklore...

— Je vois, je vois...

Sans y être invitée, elle s'assit, s'en excusa et répéta : « Je vois, je vois : Vous êtes un sentimental... donc vous aimez les animaux. »

— Oui, dit Benoît, qui rougit.

Il désira un instant posséder quelque vieux chat asthmatique et ajouta avec vivacité :

— J'adore les chiens.

— Ah ! Monsieur Benoît !...

— Madame ?

— Vous me sauvez la vie. Je trouve enfin un homme de cœur. C'est inouï, c'est merveilleux. Croiriez-vous que personne n'a voulu de Zouzou dans cet immeuble qui comprend cependant onze locataires, dont sept mariés et pères de famille ?...

— Madame, je ne comprends pas, balbutia Benoît qui craignait soudain de comprendre.

— Voici :

Sous la frange des cils repiqués, le regard se fit froid et direct.

— Je suis engagée dans un théâtre de la côte. Je dis à tous : Monte-Carlo, mais vous êtes un ami, je vous dis donc la vérité. Je fais partie d'une tournée théâtrale qui fait la province. Je pars ce soir. Vous gardez Zouzou jusqu'à mon retour. Votre prix pour sa pension sera le mien, bien entendu.

— Le prix ?

— Mais oui, Monsieur Benoît. Je vous avoue que Zouzou ne mange que du filet pur : il faut le lui couper en petits losanges et les disposer sur une tranche de pain au lait. Surtout, ne pas mélanger pain et viande. Tous les huit jours, vous lui donnerez une cuillère à café d'huile de paraffine, voici le flacon. Ceci est un tube de crème pour son nez, s'il éternuait. Voici une boîte de pilules — excusez la trivialité de ce détail —

... un quart de pilule dans un petit carré de viande s'il avait des vers.

— Ah ! dit Benoît avec intérêt, il a aussi des vers...

Stupéfait, il regardait sans voir les genoux d'Isa Rodriguez, sur lesquels s'étalait un déraisonnable fouillis de poils café au lait, et songea : « Je ne veux pas de ce chien, ce n'est pas sérieux. En voilà une aventure, je vais mettre chien et femme à la porte, il est temps de commencer ma correspondance... »

— Monsieur Benoît?...

— Madame? ...

— Vous êtes d'accord, n'est-ce pas? Je puis partir tranquille? Vous soignerez bien Zouzou. Il est adorable, il couche la nuit dans mon lit sous le couvre-pied. Par exemple, il mord les pieds quand on ronfle.

— Je ne ronfle pas, dit Benoît, vexé.

Et il respira profondément sans ouvrir la bouche.

— Oh ! moi non plus... — elle rit — D'ailleurs, le laisserez-vous dormir dans votre lit?

— Mais...

Isa eut une moue.

— Oh ! rassurez-vous, je ne vous demande pas cela.

— Mais, Madame...

— Comment, vous voudriez?

— Mais, Madame, Madame, je ne puis accepter un chien, un chien à poils longs, conclut-il, désespéré.

— C'est la conséquence d'un vœu?

— C'est-à-dire que... qui...

— Monsieur Benoît, vous êtes un original, on me l'avait bien dit. Vous aimez taquiner les femmes,

j'avais aussi appris cela. Allons ! Il faut maintenant que je parte... Je vous laisse Zouzou, ne le gêtez pas trop, il me racontera tout, tout, et Dieu sait ce qu'il devra entendre. Je sais beaucoup de choses, Monsieur Benoît. Heureusement, Zouzou n'est plus une jeune fille...

— Madame Rodriguez, Madame Rodriguez...

— Monsieur Benoît ?

Elle se leva, extirpa de son sac à main et disposa bien en vue une minuscule pharmacie.

— Pour les soins de Zouzou ! Voici en outre quelques mètres de ruban pour son harnais, il est habitué à cette couleur. Voici son petit manteau, sa brosse, son peigne.

— Mais Madame, mais Madame...

D'une main fébrile, Benoît alluma une lampe, puis saisit dans les siennes les mains de la jeune femme :

— Madame, voyons, ce n'est pas possible. Je m'occupe d'antiquités, je suis très peu chez moi, je ne puis me promener avec un chien pareil, un pékinois ! J'ai une vieille bonne acariâtre, j'ai une petite amie, je ne mange jamais de filet pur, Madame Rodriguez. Reprenez ces flacons, ce chien... j'ai horreur des chiens.

— Vous, Monsieur Benoît ? Vous ?

Elle rit, déposa le chien sur un fauteuil, lui appliqua deux baisers sur le museau puis se redressa, les yeux humides.

— Merci, merci, dit-elle. Quel cœur vous avez, Monsieur Benoît.

— Mais ??

Il ébaucha un geste, s'étrangla d'une parole et se coléra.

— Quel cœur, quel grand cœur, répéta-t-elle, et brusquement, se haussant sur la pointe des pieds, elle noua ses bras au cou de Benoît, le gratifia de deux baisers sonores.

— Comme au chien, comme au chien, songea-t-il. mais elle était partie depuis un long moment déjà lorsqu'il prit conscience qu'elle lui avait mis Zouzou dans les bras.

## II

— J'espère que vous l'emmenez, je nettoie le studio aujourd'hui. D'ailleurs, avec tous ces poils...

— Mais oui, mais oui, je l'emmène, acquiesça Benoît avec vivacité. Vous parlez de Zouzou comme s'il s'agissait d'un caniche... je l'emmène, je l'emmène.

Campé au milieu de la pièce, il essayait vainement de parer d'un harnais de cuir rouge à clous d'or le petit chien qui s'obstinait à demeurer sur le dos, ses embryons de pattes en l'air. Sa langue, recourbée en forme de pétale, pendait un peu, et Benoît s'inquiéta :

— Ce chien a soif.

— Mais non, dit Madame Michaud, il vient de boire.

Elle s'accroupit sur le parquet, d'une claque plus sonore que brutale redressa le petit chien stupéfait et lui passa son harnais comme elle eût mis des gants à un bébé.

— Vous voyez, il peut sortir, maintenant.

Sans indulgence, elle regarda Benoît descendre précautionneusement l'escalier, le buste jeté tantôt en

avant, tantôt en arrière, suivant que le petit chien s'arrêtait ou courait.

Au dernier palier, il refusa d'avancer et, penchée au-dessus de la rampe, Madame Michaud put entendre les protestations, les encouragements de Benoît qui, finalement, ramassa Zouzou et s'en fut, la laisse traînant derrière lui.

Elle rentra précipitamment pour se pencher à la fenêtre. Depuis huit jours que durait le manège, elle n'était pas encore blasée : voir Benoît, remorqué par l'ahurissant pékinois, s'arrêter, repartir, méditer au long des trottoirs suivant l'humeur et les sensations olfactives du petit chien, était une de ses distractions. Elle en admirait et méprisait son maître d'autant.

Que Zouzou fût adopté par Benoît lui apparaissait comme un miracle non créé à sa mesure. Benoît, le maître à qui, tendrement, elle chapardait vingt sous à chaque livre de beurre, n'avait point cette patience ménagère, ce souci du confortable, cette méditation passive. Au contraire, elle lui reconnaissait d'innocentes manies jugées comme appartenant aux rites d'une religion supérieure.

Maîtresse incontestée d'un placard exigü, tapissé de vieux journaux et d'un fourneau de fonte au couvercle fendu, à chaque départ de Benoît, elle étendait éphémèrement son domaine, époussetait sans les déplacer des bibelots fêlés, dédorés aux angles, rassemblait en tas les papiers glissés à terre au milieu desquels se retrouvaient miraculeusement le fixe-chaussettes égaré, les bretelles disparues.

L'arome d'un potage aux pois, épais comme une purée, prêtait un aspect familial aux pièces vides, un air facile et populaire qui la comblait de bien-être, traînante et affairée, un torchon troué entre les doigts.

Quelquefois, le timbre du téléphone l'appelait. Une voix inconnue réclamait Monsieur Masereau et s'entendait dire que : Monsieur Benoît n'était pas là, mais « qu'on » lui ferait la commission. Après quoi, sans demander le nom du correspondant, Madame Michaud raccrochait le récepteur, reprenait sa lente activité, monologuant, déduisant à part elle :

— C'est Monsieur Dismond, c'est Mademoiselle Madeleine...

Justement, la sonnerie retentit.

A regret, elle quitta la fenêtre. Il est vrai que Benoît disparaissait justement au coin de rue. Son ombre seule traînait encore de ce côté sur l'asphalte : une ombre étirée, escortée d'une autre, toute petite, ronde, roulante, comme un dessous de verre en carton.

— Zouzou, disait Benoît, Zouzou...

Le petit chien ne l'écoutait guère : habitué à être porté, il se laissait traîner sans gentillesse, son harnais étincelant hérissant ses longs poils effilés comme les cheveux d'une fille blonde.

Distract, Benoît répétait sans cesse la phrase encourageante, bien qu'elle eût un piteux résultat :

— Zouzou, allons, viens, Zouzou.

Il ne désespérait pas de l'habituer à marcher. De le porter, il n'était pas question.

Bohème, saugrenu dans l'âme, il avait un souci



énorme de la forme, de la silhouette. Il redressait la tête lorsque le miroir d'un étalage lui renvoyait son image hâtive, rentrait le ventre, prenant en même temps et pour la millièrne fois la résolution de combattre par un peu de culture physique rationnelle un commencement d'embonpoint.

— Suis-je grotesque avec ce chien ? s'était-il enquis auprès de diverses personnes.

— Quel joli chien ! s'était-on exclamé en guise de réponse.

Caressé, Zouzou était passé de mains en mains parmi le personnel de son bureau et, chaque fois, Benoît, ne songeant pas à lâcher la laisse qui le liait au petit chien, avait dû faire une pose patiente devant chacune de ses employées.

— C'est à vous, ce chien, Monsieur Benoît ? Vous l'avez acheté ? Vous m'en donnerez un petit ? Il s'appelle Zouzou ?

— Ou...i... n...on... c'est toute une histoire.

Cette histoire, il l'avait contée, il la racontait complaisamment et avec assez d'aisance, la jugeant, la modifiant, selon son public. Ses amis en avaient eu une audition, son comptable et même sa petite amie. Mais celle-ci ne s'étonnait plus. Elle savait que la vie entière de Benoît n'était qu'un livre d'histoires, non point liées les unes aux autres, mais distantes ou se chevauchant sans cohésion apparente.

Bien qu'elle ne fût qu'une cousette pas très intelligente, elle avait deviné que Benoît avait en quelque sorte mis sa vie en chansons. Chansons, histoires, qui

n'étaient que la légende de son âme, en expliquaient tous les mobiles, toutes les extériorisations. Il y avait l'histoire de telle déconvenue, de tel échec, une notation quelquefois « Je me souviens du jour où le ciel paraissait en bois » « Alors, cette amie m'a dit : il n'y a pas de raison que vous ayez eu tant de chagrin », et surtout les histoires qu'il répétait avec tendresse en s'excusant : « Mais je te l'ai déjà dit ».

Bonne fille, elle s'était quelquefois étonnée :

— As-tu raison?... Ton ami n'avait peut-être pas voulu dire cela...

Mais Benoît s'en était offensé comme si on l'eût dépossédé de son nom :

— Oh ! je sais bien... Tu ne m'apprendras pas...

Elle s'était tue, ne songeant même pas à s'étonner de ce qu'il mît si volontiers cependant en doute ses souvenirs personnels. Tel événement ne lui agréait pas, et il s'en écartait, poliment incrédule, ou incrédule sans politesse.

— Ne me dis pas que c'est pour cela que... Tiens, j'aime mieux imaginer que nous avons bu trop de vin, ton explication ne tient pas debout.

Elle insistait « Mais, je t'assure... » puis s'excusait : « J'étais très jeune, j'étais élevée comme ça ».

Benoît soupirait avec peine, croisait les jambes, émiettait un peu de pain. Il fallait du temps pour racheter le silence tombé comme un volet de fer.

... Arrivé au coin de la rue, Zouzou s'assit paisiblement dans la rigole et la roue d'un véhicule le frôla en l'éclaboussant.

— Zouzou, cria Benoît, Zouzou...

D'un geste brusque, il raccourcit la laisse et, pendant un moment, le petit chien fut suspendu. Il reprit pied en gémissant.

— Quelle sale bête, j'ai cru qu'elle était écrasée, soupira Benoît en poussant la porte de son bureau.

— Alors, toujours père ?

— Tu vois.

Il serra sans chaleur la main de son associé et gagna au fond des magasins la salle d'exposition, vitrée comme un atelier d'artiste.

Dé très beaux meubles anciens la décoraient. Quelques tableaux aux murs. Seul, le parquet de lames inégales détonnait.

— Il faudra mettre du tapis plein, pensa Benoît, un moquette peut-être.

Il demeura immobile.

La dernière acquisition de la maison Masereau l'inquiétait. En somme, être inquiet était sa principale activité.

Son associé s'occupait de la vente, il y avait un comptable, Benoît musait, découvrait, hésitait, rêvait, s'occupait avant tout d'être Benoît Masereau, de la vieille famille Masereau qui avait ses entrées à peu près dans tous les milieux. Lorsque ses amis devenaient ses clients, ils devenaient surtout les clients de son associé et Benoît n'en arrivait pas moins à l'heure des cocktails, avec son doux sourire et trois roses exquises dans un papier cristal.

Telles, les affaires lui prenaient encore énormément

de temps et exigeaient sa constante attention, sinon sa constante présence.

Benoît s'immobilisa devant un vieux Rouen, découvert et acheté par lui quelques semaines plus tôt à très bas prix car, s'il avait la décision lente, il osait marchander, aisé, souriant et tenace, sourd aux injures comme aux plaintes.

— Il sera bientôt vendu, dit une voix derrière lui.

— Vous croyez, Mademoiselle Yvonne?

— Oui. Monsieur Menith, le fils du substitut, a demandé une option jusque demain midi.

— Et vous la lui avez accordée?

— Dame, c'est un très vieux et très sérieux client, n'est-ce-pas?

— Oui, oui...

Benoît siffla entre les dents d'un air absorbé.

On eût dit qu'un rideau de cendre était descendu entre son employée et lui.

— Ai-je eu tort, Monsieur?

— Non, n...on.

Sa main eut un geste vague, et très doux.

— Je n'aime pas beaucoup ce système. Une option... Ce n'est pas très commercial.

— Mais, Monsieur...

— Ne vous emballez pas, ne criez pas, je ne vous dis rien de blessant, une simple constatation, une remarque.

Et, brusquement:

— Je suis autorisé à faire une remarque, oui?

L'employée toussa un sanglot. Nouvellement enga-

gée, elle demeurait pétrifiée devant tant de désobligeante politesse, et regardait, incrédule, le visage impersonnel, figé comme un masque, qui demeurait penché au-dessus de la potiche.

— Je puis écrire à...

— Au substitut ? Je vous en prie, ne compliquez pas les choses.

— Un coup de téléphone, peut-être ?

— Mademoiselle Yvonne, ne pouvez-vous me laisser tranquille ? J'ai horreur de ces suggestions faites au hasard, au petit bonheur. Cette potiche intéressait le client que j'ai amené hier. Il trouvait son prix déraisonnable, déraisonnablement modeste. C'est un original. Il m'offrit le double de ce que je demandais.

— Oh ! Monsieur.

— Eh bien quoi ?

Benoît exagéra son étonnement jusqu'à l'insolence, mais ce fut son associé qui en bénéficia.

Celui-ci s'était approché, la cigarette aux lèvres, fleuri de désinvolture et de délicate nonchalance.

— Qu'est-ce qu'il y a de cassé ?

— Rien, dit Benoît avec hauteur. Je m'étonne seulement qu'on agisse sans daigner me consulter, qu'on agisse à la légère. J'avais pour cet objet un client très sérieux. Un amateur. Il m'offrait le double.

— Tu ne veux pas parler de ton Egyptien d'hier, n'est-ce pas ? Il nous doit... il nous doit... Mademoiselle Yvonne, priez Monsieur Matisse d'apporter les livres.

— Je vous en prie.

— Mon vieux Benoît, je vous en prie également. Débarrassez-vous de cet amateur distingué qui nous doit environ huit à neuf mille francs, si ce n'est davantage. Les musées d'Europe n'ont qu'à attendre qu'il ait de quoi payer les dons qu'il veut leur faire. Ah! voici Monsieur Matisse. Vous avez le compte Novisema?

— Cela ne m'intéresse pas, dit Benoît, qui s'écarta ostensiblement du comptable. J'ai confiance. Je vous demanderai même, oui, je vous demanderai de ne pas trancher de choses dont vous ignorez le premier mot, de ne pas faire usage de termes discourtois et violents. Vous pouvez vous retirer, Monsieur Matisse.

Il ajouta aussitôt:

— C'est inouï, inimaginable...

Il bégayait un peu et se tourna vers son associé:

— Vous trouvez cette petite explication très intelligente devant une employée?

— Franchement, je ne trouve rien de tout ceci bien intelligent. Vous remarquerez néanmoins que la jeune Yvonne est à bonne distance, mais... mais où est votre fils? Ce suave Zouzou?

— Oh! gémit Benoît en considérant la laisse pendante, il s'est détaché... où peut-il être?

Eperdu, il se précipita vers les bureaux, se souvenant que deux d'entre eux avaient une sortie particulière vers la rue.

— Vous n'avez pas vu mon chien? cria-t-il en passant.

Sans écouter la réponse, il ouvrit la porte et une vie

de cauchemar parut envahir le bureau. Une bouffée d'air poussiéreux et froid chassa des papiers jusqu'au fond de la pièce où une porte claqua, puis ce fut une fenêtre. Déchaînés, les deux dactylographes tentaient d'attraper au vol les feuilles voletantes et l'un d'eux renversa l'encrier en criant une injure :

— Fermez donc cette porte, imbécile !

— Vous dites ?

— Oh ! Monsieur Masereau !...

Mais, dominant le bruit, Benoît criait à tue-tête :

— L'imbécile vous f... à la porte vous entendez ?  
A la porte ? Oui ou non, est-ce moi qui commande ici ?  
Je fais ce que je veux. J'ouvrirai encore ces fenêtres si cela me convient.

A toute volée il referma la porte, d'un revers de main balaya le bureau jonché de papiers, renversa une corbeille de correspondance et s'en fut vers la salle d'exposition.

Il tremblait. Une facture collée à sa chaussure le força charitablement à s'arrêter. Il respira douloureusement, devinant derrière lui la stupéfaction, la reprise d'une conversation inquiète autant qu'ironique. Il entendit fuser un rire et se retourna :

A genoux sur le parquet, le comptable et Mademoiselle Yvonne ramassaient les objets tombés à terre et rassemblaient dans le creux de leurs mains les débris d'un encrier de cristal.

— Mademoiselle Yvonne ?

Elle se redressa d'un jet, une main pleine de morceaux de verre tendue comme en un geste d'aumône.

— Mademoiselle Yvonne...

La voix cassée, Benoît chercha vainement en lui la déferlante colère qui l'animait quelques instants auparavant. Apaisée et comme désertique, son âme l'incitait maintenant à la facile banalité, au sourire.

— Prenez garde de vous blesser, prononça-t-il enfin. Il est inadmissible que vous ramassiez tout ce verre, sonnez donc le garçon de bureau.

Il sonna lui-même, mais, sans attendre, monta jusqu'à la remise, repris par le souci de découvrir Zouzou.

Le petit chien ne s'y trouvait pas; en revanche, comme on y entassait les bibelots et les meubles que la mode méconnaissait pour un temps, Benoît put une fois de plus y faire un choix, décider de rapporter chez lui telle douce vieilleries dont l'air d'attente et d'abandon le séduisait.

Il redescendit, radieux, portant précautionneusement une bonbonnière en Saxe. Cependant, au seuil du bureau, l'inquiétude le reprit :

— Où peut être ce chien ?

Il fouilla vainement le vestiaire des employés, l'atelier, la réserve, appela la concierge et se renseigna auprès du facteur qui entra, porteur de dépliants, pour savoir s'il n'avait pas vu un petit chien roux et blanc, c'est-à-dire un pékinois. Pour tout dire, le chien de Madame Rodriguez.

Le facteur subit l'audition fractionnée de l'histoire, après quoi il secoua la tête : « Non, non, il n'avait pas vu ce chien, il ignorait même que Monsieur Masereau eût un chien de cette espèce, eût la garde d'un tel



chien ». Il déposa les dépliant sur le bureau et s'en fut.

Benoît, mélancolique, demeura la tête basse, se frictionnant le menton du revers de la main.

Il irait porter lui-même au journal une annonce ainsi conçue : « Perdu petit chien répondant au nom de Zouzou, signes... Signes ? Il évoqua le museau écrasé d'où la langue altérée pendait, prisonnière de deux dents saillantes. Signes ? Il se maudit de n'en pouvoir trouver d'autres, envia le vocabulaire imagé des marchands de chiens qu'il avait rencontrés quelquefois au sortir du théâtre et se frotta le menton de plus belle.

Depuis une demi-heure au moins le personnel principal avait quitté la maison, mais son odeur — la forme de son odeur, était-il tenté de dire — l'imprégnait encore et un petit mouchoir, fortement parfumé, reposait comme une fleur de papier à côté d'une machine à écrire.

Dans la pièce à côté, l'associé de Benoît, qui demeurerait encore au travail, heurtait de temps à autre de son coude ou du dossier de sa chaise la cloison du bureau et sa toux indiscreète d'homme qui se croit seul crevait dans le silence, de même que s'écroule le tison d'un foyer.

Frissonnant, Benoît appela à mi-voix : « Zouzou... Zou-ou-ouzou.. Zouzou..ou...ou », attendit, ouvrit un tiroir, le repoussa, s'assit devant la machine à écrire... « Perdu petit chien répondant au nom... » Dactylographié, le texte apparaissait si burlesque, si peu réel, qu'il l'arracha et le jeta chiffonné sur le parquet.

— Zouzou...ou...ou.

— Alors, toujours rien ?

Percé dans la cloison, un judas permettait au personnel du bureau de communiquer avec celui de la direction sans passer par les couloirs, le magasin ou la salle d'exposition et Benoît devina le visage de son associé encadré dans la découpe, un visage réduit à l'essentiel : le dessin des lèvres, les yeux ; point de menton, point de sourcils.

Il frissonna désagréablement.

— Toujours rien, il sera sorti, dit-il, c'est bien ennuyeux.

— Triste ?

Il devina que l'autre riait, à l'éclat de ses dents dans l'ombre.

— Non. Inquiet surtout. Ce petit chien me donnait beaucoup de souci, mais c'est une compagnie. Tant pis ! Je m'en vais. Tu restes encore ?

— Un moment seulement. Si je trouve ton enfant, je le donnerai à la concierge.

— Merci, dit Benoît, qui chercha son pardessus, se coiffa. Par habitude, il tâta dans sa poche une paire de gants imaginaire, s'assura qu'il avait de la monnaie pour acheter les journaux du soir, puis, ayant allumé la lampe témoin, ferma la porte et... un hurlement qui n'avait rien d'humain le jeta contre le battant. Il écouta.

Ce furent d'abord des pas précipités, puis le cri reprit, interminable.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

Rejoint par son associé, Benoît attendit un moment,

cherchant à se souvenir d'où provenait la plainte. Lorsqu'elle reprit, il n'hésita plus :

— C'est Zouzou, dit-il, il est enfermé quelque part. La réserve ou la remise, ou l'atelier d'emballage.

Rapidement il éclaira le corridor, les deux vestiaires, la réserve, la remise.

— Zouzou, Zouzou...

Attentifs, aux seuils successifs des portes, ils écoutèrent.

— C'est ici, dit Benoît, j'entends du bruit, mais où diable est-il fourré ?

Précautionneusement, il avança, écarta les papiers d'emballage, la paille... une caisse bascula et lui écrasa les pieds.

— Faites attention, Benoît, c'est plein d'envois fragiles.

— Oui, oui...

A terre, les porcelaines, les marbres s'alignaient en effet, file étonnante et sage, chaque objet portant son numéro d'envoi.

Sur l'établi, une cigarette écrasée témoignait en l'honneur du superbe panneau « Défense de fumer » dont s'enorgueillissait un des murs.

Benoît cueillit un paquet de caporal dans la poche d'un tablier d'ouvrier, qui pendait à un clou.

— Parfaite surveillance, ironisa-t-il, puis, changeant de pensée :

— Zouzou, Zouzou !

Un appel plaintif s'éleva d'un tas de paille, puis un aboiement, puis un hurlement.

— Ça alors ! Où est-il ? Procédons par ordre. D'abord les papiers... la paille... les planches... mais... mais...

— Oh ! la sale bête ! la sale bête ! Regardez, Benoît, il est dans le « cœur de la Princesse de Lamballe ».

— Hein ?

— Regardez vous-même.

Benoît se pencha, extirpant de la paille qui l'entourait, de la caisse ouverte qui la contenait, une étonnante porcelaine polychromée affectant la forme d'un cœur. Une plaque d'argent ciselé fermait généralement cet étrange coffret, mais, enlevée pour la commodité de l'emballage, elle avait permis au petit chien de se nicher au creux du cœur.

— Comment est-il entré là-dedans ? demanda Benoît.

Il riait maintenant et, doucement, appela :

— Allons viens, Zouzou. Zouzou, viens.

L'aboïement se fit plus éloquent, puis une plainte jaillit, telle un jet d'eau.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a qu'il ne peut plus sortir, voilà. Regardez la forme. Pas moyen qu'il se retourne là-dedans.

— Oh ! Aidez-moi, mon vieux, je vais le retirer.

Après un moment, ils s'assirent tous deux à terre, tenant le cœur de porcelaine.

Le petit chien s'était remis à geindre très doucement, comme s'il endurait courageusement une souffrance intolérable.

— Souffrirait-il donc ? s'inquiéta Benoît.

— Oh ! le sais-je ? La sale bête, l'affreuse bête !

Pour la vingtième fois, le cœur reposait entre eux.

Leurs doigts les faisaient souffrir, mais il leur avait été impossible d'extirper Zouzou. D'ailleurs, loin de les aider, le petit chien terrorisé recroquevillait ses pattes sous lui, gémissait aboyait, fondait de terreur sous ses poils.

— Qu'est-ce que nous allons faire? dit Benoît.

Puis il parut surpris:

— Comment ce cœur se trouvait-il ici? Le savez-vous?

— Il était vendu.

— Vendu? Depuis quand, et à qui?

— Un inconnu.

— Il a payé?

— N...on, non.

— Ah! je respire. Voyez-vous, mon vieux, dit Benoît en s'épongeant le front, je ne vois pas du tout comment cette bête va sortir de là, à moins de casser ce cœur comme une tirelire.

— Benoît, Benoît, vous n'y pensez pas?

— Au contraire, j'y pense. Que voulez-vous faire? Zouzou ne peut rester indéfiniment là-dedans.

— Avec des pinces?...

— Vous êtes fou? Pourquoi pas le découper tant que vous y êtes?

Doucement, il prit le cœur sur ses genoux.

— Ce qu'il doit être mal à l'aise. Soyez gentil, allez me chercher un marteau de bois.

— Moi? Mais... Jamais! jamais! Briser une œuvre d'art pour cet animal! Le cœur de la Princesse de Lamballe? Je suis votre associé, je m'oppose, dans l'intérêt de la maison.

Il gesticulait sans ordonnance, les bras n'obéissant pas à la signification des mots.

Benoît le regarda avec surprise :

— Le cœur de la Princesse de Lamballe, je sais bien ce qu'il coûte à la maison, puisque c'est moi qui l'ai acheté. Cela ne m'amuse pas plus que vous de le briser, soyez-en certain, pas plus que de rater cette affaire... cette affaire étonnante dont je ne savais rien.

Sans le vouloir sa voix se haussait ; à son tour il fit quelques gestes.

— Au fait, combien l'avez-vous vendu ?

— Je ne sais plus exactement.

— L'émotion vous a fait perdre la mémoire ?

Superbe d'à-propos, Zouzou se reprit à gémir.

Sans mot dire, Benoît quitta la pièce. On l'entendit ouvrir une porte, bouleverser des objets. Lorsqu'il reparut, il tenait en main un marteau de bois.

Il parut un moment s'intéresser aux efforts que son associé faisait pour dégager le petit chien, puis il secoua la tête :

— Rien à faire, vous voyez bien. Allons, donnez-moi cela, je vais essayer de fêler la porcelaine ; comme cela, nous en détacherons des morceaux sans risquer de blesser Zouzou.

— Benoît, ne faites pas cela, Benoît !...

Comme un enfant, il leva les bras pour mettre l'objet hors de l'atteinte des mains tendues et Zouzou, pris de panique, se mit à hurler.

Benoît s'avança d'un pas. Tranquille en apparence,

il saisit son associé par le bras, le fit pivoter sur lui-même :

— Me direz-vous ce que cela signifie ?

— Une œuvre d'art, une...

— Ce n'est pas vrai, vous mentez, il y a autre chose.

Blême jusqu'aux lèvres, il le força à reculer, l'arrêta au mur, et à son tour leva le bras.

— Masereau, je vais vous expliquer.

— Quoi ? dit Benoît, dont le bras retomba.

— C'est vendu et payé, je voulais vous en faire la surprise.

— Très aimable, nous rembourserons. A qui rembourserons-nous ?

— Je ne sais plus.

— Alors, la facture ?

— Il n'y a pas eu de facture.

Le dialogue rebondissait mais, toujours porté à bout de bras, Zouzou, prisonnier du cœur de porcelaine gémissait.

— Allez me chercher la facture, ou plutôt non, c'est inutile, j'ai compris.

Cette fois il se jeta en avant et son associé ne put éviter de justesse le coup de poing qui l'atteignit à la joue, le fit vaciller et laisser échapper le cœur de porcelaine qui se fracassa sur le parquet.

Il tenta de riposter, mais Benoît, moins souple et plus fort, le saisit par la taille, l'écrasa dans la paille, puis se redressa.

Très pâle, il avait la lèvre ouverte, mais, fidèle à lui-même, se sentait soudain vidé de toute colère, triste

et léger comme s'il eût fait une douloureuse convalescence. Il se pencha d'abord vers Zouzou qui demeurait pétrifié, battant de la queue parmi les débris de porcelaine.

— Zouzou, dit-il doucement, Zouzou... puis il haussa les épaules.

Bien que tremblant, il chercha avec placidité son pardessus, son chapeau, s'équipa pour sortir.

— Monsieur Masereau, je vais vous expliquer.

— Moi aussi, si vous y tenez, je puis vous dire quelque chose, dit Benoît, regardant sa chaussure d'un air significatif. Vous avez compris?

Son vieil esprit rapin le fit sourire, bêtement heureux de s'être battu, mais stupéfait au fond de lui d'avoir été volé si habilement et si longtemps.

Seul enfin dans la maison déserte, il s'assit volontairement à la place que son associé occupait quelques heures auparavant. D'une main distraite, il caressait le petit chien endormi sur ses genoux, l'autre main bien à plat sur la vitre du bureau. Il en regardait sévèrement la coupe, les articulations, les ongles lisses et trop pâles.

— Il me volait, dit-il à mi-voix, mais sa voix était étonnée. Il faisait des ventes en mon nom? Oui, sans doute, mais l'inventaire cependant pouvait m'apprendre... Il savait donc que je ne lisais jamais l'inventaire? Il savait?

Son visage demeurait incrédule.

Quelqu'un d'autre que lui avait prévu ce qu'il



ferait, avait joué sur de telles probabilités et lo temps avait gagné...

Sans Zouzou, Benoît se fût levé, se fût approché du miroir accroché entre les deux fenêtres, saisi d'une étonnante lassitude, lassitude de se découvrir capable de trahisons involontaires envers lui-même.

Sa lèvre coupée brûlait un peu, son bras lui faisait mal, et aucune joie ne demeurait en lui de s'être battu, d'avoir même été le plus fort.

Avec ennui, il imagina les jours qui allaient suivre le procès, la rupture du contrat, et, songeant que son associé volait avec décence, il regretta presque de ne s'être aperçu.

— Zouzou, dit-il, Zouzou...

Il sourit au petit chien, conscient cependant que, s'il eût été un homme, il lui eût fait des reproches.

— Zouzou, répéta-t-il, Zouzou...

Il caressa une fois de plus les poils clairs et tièdes qui fleuraient la poudre de riz et la vieille eau de Cologne.

— Zouzou, hélas ! Zouzou...

Distraitement il regarda les lumières du dehors passer comme des signaux devant la fenêtre, il écouta le klaxon des autos, le timbre des tramways accaparer le silence, puis, lassé, il ferma les yeux, s'accordant une minute de repos... et, les paupières closes, la bouche penaud, Benoît s'endormit.

### III

La porte vitrée se rabattit comme la feuille d'un livre, mais si vivement qu'elle coïnga le pardessus de Benoît et que Zouzou, étranglé au bout de sa laisse, se mit à piailler de l'autre côté de la glace.

Benoît poussa la porte, évita, non sans dommage pour son aisance, deux personnes qui sortaient et atterrit enfin devant le comptoir de marbre pourvu abondamment de gâteaux et protégé des convoitises par une tringle d'acier poli.

Plusieurs vendeuses se disputaient les commandes avec une passion habilement feinte, qui n'échauffait pas cependant leurs joues blêmes, fardées de rose abricot. Tranquilles, elles maniaient les pinces à gâteaux, le sucrier en forme de cône et poudraient de cristal la croûte des tartes aux fruits.

— Je voudrais un assortiment de gâteaux, dit Benoît.

Du doigt, il désigna une pâte feuilletée, un cube de massepain, un cake coloré par tranches, puis il s'avisa qu'il n'avait choisi que des gâteaux secs.

Personnellement, il détestait les gâteaux. Son dégoût s'aggravait de ce que maintes gens, se souvenant qu'il les aimait au temps de sa jeunesse, s'obstinaient à l'en servir copieusement à la faveur d'un dîner de famille, d'un goûter attendrissant pavoisé de souvenirs.

Avec dégoût, Benôit écoutait, en tourmentant des dents de sa fourchette le creux d'une meringue ventrue, les plaisanteries qu'il avait faites à l'époque du collège, les mots qu'il avait dit à sept ou huit ans : « Il n'avait pas même sept ans, c'était le temps où son pauvre grand-père disait... » et les gâteaux bénéficiaient de son ressentiment d'avoir, chez de vieilles tantes, le renom d'esprit ou de cœur, au hasard de l'histoire exhumée. Lorsqu'il devait faire un choix de pâtisserie, il se révélait généralement d'un goût déplorable et infaillible pour se faire donner le seul gâteau rassis de tout un plateau.

— Je ne sais acheter que des fruits, pensait-il avec clémence. Pour la vérité, il eût mieux fait de dire :

— Je ne sais acheter que des fleurs, car il achetait des fruits suivant un mode personnel qui n'animait pas toujours Madame Michaud de sentiments pacifiques.

Il les achetait par kilo, oubliant qu'il n'en mangeait guère, et surpris chaque fois que la seconde couche de la caisse ou le fond du sac fût fait de fruits de moindre qualité. Il prenait alors la résolution de changer son fournisseur, joyeux déjà à la pensée de ce qu'il allait lui dire.

Mais il achetait admirablement les fleurs. Il les

marchandait même, attendrissait la fleuriste qui en secret le trouvait sentimental, refusait trois roses trop coûteuses et prenait une orchidée, une touffe de violettes qu'il glissait dans la poche intérieure de son pardessus ou tenait à la main d'un air apparemment distrait comme s'il portait une paire de gants, mais en réalité si soigneusement que le bouquet arrivait chez sa destinataire intact et délicieux.

Il n'apportait pas les mêmes fleurs à toutes ses amies, il nuancait : morose si la dame aimait une fleur qui lui était antipathique, furieux si elle coupait les tiges pour les disposer dans un vase court et ventru.

Pour lui-même, il achetait des plantes champêtres, insouciant de leur odeur âcre qui, grâce à la négligence de Madame Michaud, empoisonnait l'atmosphère de la pièce.

Il les caressait du regard, clignant les yeux, les mains en visière, soupirait et n'éprouvait pas le désir d'en toucher la moiteur, d'en saisir le parfum.

— Masereau ? Il vit avec deux sens, avait dit un de ses amis : la vue et le parler.

Benoît s'était fâché à tout hasard.

Cependant, immobile devant le comptoir, ses yeux se plaisaient à compter les gâteaux, à en choisir d'étonnants par la forme et la couleur. Ceux-ci emballés, il s'étonna du volume, ne sachant comment faire pour prendre de la monnaie, tenir la laisse de Zouzou et le paquet.

Il sortit successivement de sa poche trois timbres, une vieille lettre, enfin un billet de cinquante francs

qu'il tendit à la caissière, au risque d'écraser une rangée de gâteaux.

Dehors, il respira.

— Je suis fatigué, confia-t-il à Zouzou, je suis déjà fatigué... et Marguerite m'attend.

Un pâle soleil d'hiver situait très haut dans le ciel de légers nuages transparents et une brise hésitante faisait voler les dernières feuilles. Elles descendaient en planant, mais s'abîmaient aussitôt dans la terre molle, lasse, semblait-il, de leur poids infime.

Rapidement, Benoît gagna l'allée principale du parc. Sa petite amie habitait un de ces quartiers mornes, chers à tout une classe d'employés qui semblent avoir le souci constant d'infinir le chemin qu'ils ont à faire pour gagner leur bureau chaque matin; aussi Benoît maudissait-il charitablement Marguerite chaque fois qu'il la quittait au petit matin, quitte à la bénir lorsqu'il se rendait chez elle par quelque doux soleil.

Cette fois, il se répéta « qu'il était bien agréable d'habiter à proximité d'un parc » et, le pardessus flottant, une main en poche, l'autre tenant le paquet de gâteaux, il s'avança à petits pas, tendre et bucolique avec recueillement comme s'il se fût fait quelque royale charité. Devant lui, Zouzou, libre de tout lien, reniflait avec frénésie. Benoît lui jeta un marron, puis un caillou, sans succès. De toute évidence, le petit chien ignorait le jeu. Ses yeux exorbités, qu'on eût dit glacés au kohl, reflétaient comme des loupes de minuscules quartiers de chemin, mais ses pattes s'empêtraient sans joie dans les ornières comblées de feuilles mortes.

Benoît cessa de sourire. Il s'assit sur un banc, croisa les jambes, les bras, se prit à réfléchir, le regard fixe et peu à peu il devint la proie de pensées insaisissables, aux couleurs diverses, indécises, mais qui le remplissaient d'un trouble sonore comme d'autant d'appels. Phrases de discours, de vieilles rancunes jamais extériorisées, solution d'un problème psychologique qui le passionnait, reminiscences universitaires...

Zouzou, assis à ses pieds, haletait doucement. Une feuille tomba, puis une autre... La route déserte parut vernissée... Benoît se sentit heureux, mystérieusement, totalement heureux pendant plus d'une minute, puis, fulgurant, le plus récent ennui lui fut rappelé.

Il se lissa le front, reposa son chapeau pour se gratter la nuque et respira profondément.

— Viens, Zouzou, dit-il.

Sa voix tremblait un peu, il se sentait le cœur lourd d'une inexplicable tendresse, prête à s'épancher.

Il répéta :

— Viens, viens... avec hâte et s'éloigna, gagnant à grandes foulées la rue dont s'étageaient les maisons, parallèlement au parc.

Il s'arrêta devant l'une d'elle, sonna avec application, avec cette quiétude que donne la connaissance de l'attendu.

— Bonjour, Marguerite.

— Bonjour, chéri. Essuie tes pieds, je te prie, et ramasse le chien.

— Mais il est crotté!

— Justement, c'est pour cela.

Benoît se baissa de mauvais gré. Zouzou dans les bras, il gravit les huit marches de marbre comprises entre deux murs peints en « imitation de marbre » qui séparaient le rez-de-chaussée du niveau de la rue, puis l'escalier interminable qui conduisait chez sa petite amie.

Haut perché, exigü, l'appartement sentait le parfum bon marché, la friture refroidie et surtout la colle chaude, odeur des « toiles » de robes et de manteaux suspendus au mur.

Benoît s'assit dans un fauteuil-club.

— Tu as acheté un calendrier nouveau, constata-t-il.

— Il est joli, n'est-ce pas ?

— Oui, très joli.

Il le trouvait affreux, détaillant sans douceur le dessin à prétention artistique.

— Tu as apporté des gâteaux ? J'ai fait du café, goûtons.

— Goûtons, dit Benoît.

Mais il repoussa l'assiette loin de lui, appuya ses coudes sur la table.

— Comme je suis las.

— Tu as beaucoup travaillé ?

Elle le regardait, suspendant son geste comme l'on voit au cinéma lorsque l'appareil s'enraye. Ses doux cheveux cendrés renforçaient l'illusion.

— Tu es fatigué ?

Elle soupira sans bruit. Certains jours, elle s'avouait ne connaître de Benoît que la fatigue : une fatigue distinguée, distante, devant laquelle elle se sentait im-

puissante et du reste résignée. Trop loin d'elle ces soucis, cette lassitude, car, depuis l'enfance, elle les avait vu seulement accompagner de lourds travaux modestes ou ménagers.

Lorsqu'il lui arrivait de veiller trois nuits de suite pour terminer « un mariage », ce qui sous-entendait pour elle, bien entendu, les robes et manteaux des principaux intéressés d'une noce de quartier, certainement elle était lasse, les paupières lourdes et brûlantes, la lèvre inférieure fendue. Le soir, elle appuyait à ses paumes sèches, ridées d'avoir été passées sans cesse à la poudre de savon pour ne pas écorcher le satin, un front lourd que désertait le sommeil. La nuit cependant avait raison de sa fatigue. Le coup de sonnette du boulanger l'éveillait tôt, la trouvait gaie, l'esprit libre, ses petits seins pointus dansant sous le kimono de cretonne.

Benoît lui révélait la morne politesse du somnambule, l'étreinte rapide, promptement dénouée, matée véritablement par un sommeil consentant, ivre de lui-même.

Courbée sur l'appui de fenêtre, ramenant pudiquement une chemisette sur ses épaules, souventes fois elle l'avait regardé partir à l'aube, traînant les pieds, le pardessus de travers, sans hâte aucune, et se retournant à peine cependant.

Docilement, elle lui reconnaissait le droit à la fatigue comme elle lui eût reconnu une supériorité écrasante. Benoît lui en savait-il gré ?



Il acceptait l'hommage distraitement, appliqué semblait-il, non à être heureux, mais à l'être davantage. Soucieux surtout d'oublier l'instant d'après les confidences échappées à son patient mutisme à la faveur d'un soir, d'une nuit, d'un repas particulièrement réussi.

Gavée de romans sentimentaux et de films américains, elle pensait quelquefois : « Je ne suis pas la femme qu'il lui faut ». Puis aussitôt : « Quelle femme lui faudrait-il ? »

Elle imaginait une famille connaissant de nom la famille Masereau, elle imaginait une femme, une femme qui s'appellerait Masereau et serait... serait...

Son imagination ne lui permettait pas de concevoir la femme de Benoît.

— Trop de « lunes », de fatigues et de silences, disait-elle volontiers lorsqu'elle était agacée, lorsqu'elle le voyait face à elle, souriant, distrait, si poli... et caressant Zouzou.

Zouzou ? Que venait-il faire dans tout cela ?

Hargneux, ronflant dans les clubs, y perdant ses poils par poignées transparentes, il semblait régner à la faveur d'un hasard, mais d'un hasard indiscret.

— C'est un chien confié, avait dit Benoît. Jalouse ?

— Naturellement, le chien d'une actrice !

De bonne foi, elle s'était indignée :

— Je te suis fidèle.

Elle l'était, et sans extravagance, jugeant que la fidélité est un sentiment qui peut s'adresser à différentes personnes pourvu que ce ne soit pas simultanément.

ment. Benoît s'était, en cela comme en maintes autres choses, abstenu de tout avis compromettant.

Cette fois encore, le chien sur ses genoux, il regardait sans voir la table servie, le beurrier en faux saxe, le sucrier en ruolz, la cafetière imitant la porcelaine de Limoges.

— La gentillesse, le confort de mauvais goût...

— Tu dis?

— Oh rien! — il caressa Zouzou — C'est vraiment une jolie bête. Elle est très racée. Un pékinois... J'ai vu hier une jeune femme qui voulait me l'acheter.

— Elle était jolie?

— Qui donc?

— Ne fais pas l'étonné, tu sais bien que je cause...

— On ne dit pas « cause, je cause ». On dit: « je parle ».

— Oh!

— Mais oui, mais oui, je sais bien c'est une petite chose, mais si cela me fait plaisir? Tu peux bien me faire cette concession.

— Oh!

— Quoi encore?

— Ce n'est peut-être pas le moment de m'apprendre le français, observa-t-elle non sans finesse.

— Ce n'est jamais le moment, je le sais par expérience, mais continue donc. Que disais-tu lorsque je t'ai interrompue?

Elle parut chercher longuement:

— Oui, je disais... Tu sais bien que je parle de cette

fille, cette fille, c'est le mot juste ? Qui voulait acheter ton chien ?

— Mais, c'est une jeune femme qui aime les chiens, je l'ai invitée à prendre le thé.

— Exquis !

— Me diras-tu ce qui te prend ? C'est une vieille amie à moi. Je l'ai connue en des jours plus heureux, elle avait un mari, un amant, je ne sais plus maintenant...

— Tu fais un intérim ?...

— Que d'esprit ! dit-il sans gaîté. C'est Zouzou qui t'inspire ? Puis-je te dire que je trouve cela parfaitement injuste et de mauvais goût et — il fit un geste pour abattre son poing sur la table mais se ravisa et le posa fermé sur ses genoux — et je ne l'apprécie guère ! Que peux-tu reprocher à Zouzou ? Que veux-tu me reprocher ?

— Je ne te reproche rien.

Les bras sur la table, elle semblait étreindre tout une portion de nappe.

— Je ne te reproche rien, seulement je ne suis pas si bornée que je suis simple.

— Cela veut dire ?

— Cela veut dire...

Elle s'encoléra soudain par dignité personnelle.

— Cela veut dire que je ne veux pas des restes d'une autre, de Zouzou. Zouzou ! Cette sale bête, ce chouchou en crottes, oh la la ! Je vois cela : « Comme vous avez un joli chien, Monsieur Masereau. Est-il à vous ? De quelle race est-il donc ? »

Elle mimait bien, rageuse et populaire, avec cette vulgarité attrayante qui arrête les badauds et les fait se grouper autour d'une querelle publique, scène de ménage ou de famille, dans les quartiers pauvres.

Involontairement, Benoît lui rendit cette justice, mais en fut furieux d'autant.

— Mes amies sont polies, gronda-t-il.

Machinalement, il découpa un gâteau, fourra le morceau en bouche.

— Mes amies sont polies.

Il rougit un peu de voir une miette sauter de ses lèvres sur la nappe. Marguerite la suivit des yeux. Bonne fille, elle sourit, et cette mansuétude acheva d'exaspérer Benoît. Il but une gorgée de café, regarda autour de lui.

— Je vais rentrer, dit-il.

— Déjà ?

— J'ai encore du travail, j'étais venu parce que je te l'avais promis, du diable si je m'attendais à cette scène !

— Je ne t'ai pas fait de scène, Benoît, je suis un peu jalouse. Elle voulut dire : « tu m'échappes », mais crut trouver un mot meilleur : « Tu es déjà si peu un amant que... »

Elle leva la main pour expliquer l'inexplicable et Benoît s'attendrit à voir l'index piqué de trous d'aiguille.

— Que deviendra-t-elle sans moi ? Sans l'aide que je représente ? Un autre amant ? Oui, sans doute, mais trouvera-t-elle tout de suite un autre amant ?

Presque aussitôt, il s'étonna :

Qui parlait de quitter Marguerite, l'habitude de ce appartement douillettement laid, dont le principal confort consistait en une vaste pièce, à la fois cuisine et cabinet de toilette, pourvue d'un lavabo d'eau courante? Zouzou même, Zouzou endormi sous les franges d'un fauteuil de peluche paraissait heureux, encore qu'il soupirât en rêve.

— Zouzou, Zouzou... Oh ce chien!

Cette fois, Marguerite s'était levée.

— C'est cela. Rentre, Benoît. Tu peux toujours me téléphoner chez l'épicier, il me fait appeler et je suis si souvent chez moi que c'est comme si j'avais un téléphone personnel.

Elle enveloppa d'un regard navré le café refroidi dans les tasses, sur lequel stagnaient en mince pellicule des veines de lait.

— Quel dommage, dit-elle.

— Que veux-tu, Marguerite, je suis si fatigué.

— Oh! ce n'est rien, je pensais aux gâteaux, tu sais bien que je ne puis supporter le gâchage.

Elle passa devant lui, ouvrit une porte et tous deux reculèrent, gênés de se trouver nez à nez avec une personne qui descendait.

— C'est une bonne locataire, dit Marguerite, lorsqu'elle eût entendu retomber la porte d'entrée. J'ai retourné un de ses manteaux l'hiver dernier, elle a dû être riche autrefois, c'était un tissu merveilleux. Au revoir, Benoît, je te laisse aller, tire doucement la porte pour ne pas fendre la vitre.

Elle l'embrassa gentiment et s'attarda, penchée au dessus de la rampe, tandis qu'il descendait.

— Fais attention, tu marches sur la laisse, cria-t-elle un moment, tandis qu'il traversait un palier.

Elle devina qu'il se baissait au bruit que firent les boutons de son pardessus en cognant les barreaux de la rampe, puis elle entendit ses talons frapper les marches de marbre.

Elle soupira, rentra chez elle.

— Il ne reviendra plus, dit-elle à mi-voix et sans amertume, convaincue que Benoît avait pris cette résolution.

Il n'en était rien. Benoît marchait le long des maisons sans pensée. Le peu de café qu'il avait bu lui tordait le cœur. Le cœur ? l'estomac peut-être, à moins que l'intestin... Il ne s'attarda guère à deviner.

— C'était en somme un mauvais café, une mauvaise après-midi. Que voulait-elle à Zouzou ?

Il tira sur la laisse.

— Zouzou, dit-il, Zouzou, ce n'est pas bien gai, tout cela.

Le brouillard se massait comme de fines toiles contre les vitres des premiers réverbères allumés, la radieuse légèreté de l'air s'en était allée avec le jour, laissant une trame grasse sur les pavés. Passant devant un étalage illuminé, Benoît entrevit son visage et presque aussitôt la buée de son haleine s'y plaqua comme un voile.

Décidément, Marguerite n'aimait pas Zouzou !

Il pensa au temps où elle-même choyait un vieil chat asthmatique qui s'étirait sans cesse dans son panier d'osier, mais n'en sortait jamais. Le vieux chat était mort une nuit, une nuit précisément où il logeait là-bas et Benoît se souvenait avoir tenu dans ses bras une drôle de petite fille sanglotante.

C'était un doux souvenir. Entrecoupée de larmes, elle lui avait raconté l'histoire du vieux chat, et sa mère, siennaise, par lambeaux : « Quand on s'est débrouillé ça ne semble », « mon père venait parfois me faire des scènes pour que je lui donne son argent de poche », « lorsque j'étais petite, je rêvais d'une fourrure, alors je mettais le chat sur mes épaules et j'imaginais... ». Elle avait dit du reste tout gâché en concluant : « J'aurais fini par m'en défaire, il devenait sale ».

Sans raison apparente, Benoît songea qu'elle pourrait phraser cette réflexion en parlant de lui « J'ai décidé de le quitter, il devenait impossible ».

— Après tout, je suis peut-être impossible, remarqua-t-il à voix haute. Mais sa pensée était encore si gauchissante dans ce qu'elle avait de sincère. Il lui importait peu d'être mésestimé, se berçant volontiers de la connaissance qu'il croyait avoir de lui-même. Cette connaissance s'était modifiée au cours du temps, mais est vraie, mais chaque âge lui avait, sans faiblir, apporté une certitude, fût-ce, comme en une époque troublée de sa vie, la certitude de douter de soi. Inconsciemment il sourit à certains souvenirs, puis il pensa qu'il lui arrivait de rencontrer des amis de ces périodes héroïques et que, parmi eux, les plus décevants étaient

encore ceux qui avaient tenu ce qu'ils promettaient. Quand aux amies de ce temps-là...

Machinalement, Benoît répondit à un salut qui lui était adressé et pressa le pas. Il ne se souciait guère d'entamer une conversation monotone ou même intéressante avec quiconque. Il avait hâte d'être chez lui, de s'étendre sur son divan bosselé et qui datait d'une époque meilleure, les mains sous la nuque, Zouzou endormi et geignant doucement, la tête sur les pieds joints de son maître.

— Je trouverai sans doute un fond de bière à la cuisine, j'ai une soif ! Ce sont ces gâteaux, pensa-t-il par habitude, oubliant qu'il n'en avait guère mangé. Marguerite était vraiment insupportable aujourd'hui.

Une fois de plus, Zouzou s'arrêta au pied d'une borne, tournant sur lui-même, la flairant dans un tel état d'exaltation et d'enthousiasme que, bon gré malgré, Benoît dut s'arrêter, bénéficiant en cela du salut ironique de deux de ses amis qui descendaient d'un autobus. Arrivé devant la porte d'entrée, nouvel arrêt, cette fois pour la seule joie du concierge. Excédé, Benoît allait entraîner le petit chien lorsqu'il s'entendit appeler :

— Courrier pour vous, Monsieur.

— Parfait.

Il prit les enveloppes, opérant un premier tri des yeux : réclames, factures... Ah ! une lettre d'une écriture connue :

*Suite à notre entretien de l'autre jour, je tiens à*



*vous faire savoir que, me référant aux termes du contrat dont vous possédez copie...*

— Allons bon !.

Sans penser à enlever son pardessus, Benoît se laissa choir dès l'entrée dans un fauteuil. Enfantinement, il s'était imaginé qu'après la raclée de l'autre jour il n'aurait jamais plus été question de son associé, et voilà qu'il réapparaissait « se référant » aux termes d'un contrat dont Benoît avait oublié jusqu'à l'existence.

Il chercha Zouzou des yeux et sourit avec accablement.

— Nous sommes jolis, prophétisa-t-il. Je suis joli, quel fatras, quelle pagaïe, quel... il chercha un mot plus expressif et se sentit particulièrement dépossédé de n'en pas trouver.

— Où peut être ce contrat ? Ici ? Dans le classeur ?

Il se leva, fit jouer la serrure d'un cartonnier, abattit un couvercle et reçut une avalanche de papiers sur la tête.

Benoît saisit une feuille au vol et, oublieux de tout, se prit à la lire, puis chiffonna la feuille, la jeta à ses pieds.

— Toutes ces vieilleries... Tout de même, elles ont quelquefois du bon.

Inquiet, il ramassa, déplia, plana de toute la paume le papier froissé, le relut avec attention.

— Inutile, inutile.

Déchirée cette fois, la réclame de produits photogra-

phiques s'éparpilla sur le tapis en une pluie d'étoiles minuscules.

Benoît ouvrit successivement toutes les chemises du classeur : chacune portait en lettres majuscules un titre explicatif, qui ne correspondait pas cependant avec son contenu. Et il y en avait... il y en avait...

— Tu vois, Zouzou, tu vois, nous classerons tout cela un jour, un jour...

Il envisageait plaisamment une vie qui compterait assez d'heures pour lui apporter l'ordre, la méthode, ou seulement la possibilité de ceux-ci. Il marcha jusqu'à la cuisine, rinça un verre dans l'évier, se mit à la recherche d'une bouteille de bière.

Mais Madame Michaud, qui volontiers pensait aux choses inutiles, n'avait pas pensé à cela. Tous les flacons étaient vides.

— Tu vois, Zouzou, répéta Benoît, tu vois.

Puis il sursauta.

— Qui peut sonner chez moi à cette heure ? Je n'attends personne.

— Monsieur ?

— Je me permets de me présenter chez vous de la part d'un de vos amis, Monsieur Lorimier. Je pars ce soir pour Amsterdam et...

— Entrez, entrez, je vous prie, dit Benoît, j'ai pour Monsieur Lorimier une grande sympathie, il fut mon collègue au temps où je m'occupais d'art décoratif. C'est un homme charmant et d'une érudition exceptionnelle.

— N'est-ce pas ? Il m'a parlé de vous en termes élogieux, aussi ai-je pensé...

— Vous avez pensé ?

— C'est toute une histoire. Je vivais ici très confortablement et voici qu'un engagement d'honneur m'oblige à rentrer dans mon pays ; il me faut pour cela l'argent — un minimum, bien entendu. Je ne manque pas d'amis pour m'avancer cette somme, mais je préfère travailler. Voici où ma proposition devient intéressante ! J'ai un stock : je suis en possession de quelques pièces de tissu de qualité inégalable, je me suis décidé à les vendre à des prix... ridicules et d'en faire profiter des gens remarquables comme votre ami, comme vous, Monsieur Masereau, dont la réputation n'est plus à faire... Enfin, voyez vous-même.

Il chercha dans sa poche un carnet d'échantillons, mais Benoît prévint son geste :

— Si je comprends bien, vous êtes colporteur, dit-il avec une douceur de mauvaise augure, et vous venez de la part d'un ami, et vous me dérangez, et vous sonnez à ma porte au risque de me faire descendre trois étages, ou six étages, ou plus si j'habitais un building.

— Mais...

— Et vous vous asseyez dans mon fauteuil et vous prenez mon temps, ce temps que je destinais à mettre ma correspondance à jour, et vous venez aujourd'hui aujourd'hui précisément...

Comme un film enregistré trop lentement qui à la projection fait montre d'un mouvement excessif, Be

noît vit en défilé les événements du jour : Marguerite, son appartement, le retour maussade, la lettre de son associé, le contrat introuvable... sa voix se haussa d'autant :

— Un costume ? Que voulez-vous que je fasse d'un costume ? Est-ce que je vais importuner les gens pour qu'ils m'achètent une armoire normande, moi, est-ce que je viens de la part d'un ami, moi ? Est-ce que...

A tant simuler la colère, elle l'empoignait enfin, fardant de rose ardent ses joues ordinairement pâles, favorisant le léger tremblement du menton.

— Monsieur, Monsieur...

— Voulez-vous me f... le camp ! cria Benoît.

Il fit claquer la porte, revint vers Zouzou. D'un regard apaisé il enveloppa le classeur toujours béant, le tiroir à correspondance.

Il ne répondrait pas encore aujourd'hui aux lettres multiples. Aujourd'hui, dame, il avait une excuse.

Une excuse, cette visite ?

— Est-ce croyable, est-ce imaginable, hein, Zouzou ?

Mais en même temps il souriait, voluptueusement dupe de lui-même.



## IV

— Monsieur, Monsieur Masereau!

Arrêté dans son élan, Benoît tourna la tête et son corps parut un moment suspendu au-dessus d'un abîme visible pour lui seul.

— Qu'y a-t-il?

Illustrant la protestation, Zouzou, entêté à suivre une piste humide sur le trottoir, imprima une secousse violente à sa laisse, meurtrissant ainsi la main qui la tenait.

— Eh bien, qu'y a-t-il?

L'employé respira avec peine: il avait rejoint Benoît à la course.

— C'est au sujet du congé demandé par le personnel. Vous vouliez réfléchir.

— J'ai réfléchi, dit Benoît.

— Ah?

Benoît éprouva la difficulté de déduire une résolution d'un mensonge hâtif. Il appela à l'aide le souvenir de son associé pour deviner si le congé était habituellement accordé.

— J'ai réfléchi, et c'est « non ».

— Vous supprimez ce congé, Monsieur ?

— Allons bon, pensa Benoît, il a dit « supprime ».

Il était donc habituel.

— Je le supprime, en effet. Vous avez des objections à faire ?

— N...on.

— C'est parfait. N'oubliez pas qu'il faut prendre l'habitude de vous adresser à ma secrétaire pour toutes les choses de cette espèce. Je n'ai pas de temps à perdre, je n'ai pas de congé, moi.

Et sans transition il conclut :

— Dites à Mademoiselle Yvonne que je ne viens pas au bureau demain.

...Mademoiselle Yvonne, première dactylographe devenue secrétaire privée depuis le départ de l'associé Benoît... qui du reste hésitait à en reprendre un.

En somme, la maison ne marchait pas plus mal sous sa seule direction. Hormis deux colis égarés et le fait que certaine vieille douairière avait reçu une commode Boule alors qu'elle attendait un lit breton, la maison marchait correctement.

Benoît y avait apporté quelques fantaisies, dans le domaine de l'emballage notamment : le papier, auparavant de couleur brique, était maintenant d'un beige très doux, assez fragile, mais d'un chic indiscutable. La maison s'était en outre largement approvisionnée en nouvelles étiquettes, et s'était enrichie d'un ventilateur et d'un taille-crayon automatique.

Mademoiselle Yvonne était une secrétaire parfaite.

et Benoît songeait sérieusement à la faire venir deux heures par semaine à son domicile privé pour en finir avec sa correspondance personnelle, toujours en souffrance.

Mais, jusqu'à présent, Madame Michaud l'en avait empêché.

Benoît soupira, il regarda Zouzou avec d'autant plus de tendresse qu'il s'avouait que la venue inopinée du petit chien avait compliqué les choses les plus élémentaires.

Il y avait les sorties de Zouzou, la pâtée de Zouzou, les jeux de Zouzou, les bouderies de Zouzou..... il y avait les inimitiés et les amitiés de Zouzou.

Benoît s'arrêta, s'assura qu'il se trouvait bien au coin du square indiqué, qu'il était bien six heures un quart, qu'il tournait le dos à l'église et regardait devant lui.

Il regardait... Il regarda, les pensées distraites, s'astreignant à faire exactement ce qui était entendu, dans la crainte de tout brouiller. Il s'étonna cependant d'être croisé sans cesse et même heurté au passage, puis il rougit, se rendant soudain compte qu'il regardait avec insistance et ingénuité un urinoir tout proche, à peine dissimulé derrière une haie.

— Six heures un quart, six heures et demie, sept heures moins un quart...

Lentement il se prit à marcher, imprimant ses talons dans la terre grasse avec application. Il revint à son point de départ, s'en écarta à nouveau, non sans tourner la tête fréquemment.



— Sept heures... sept dix...

— Oh! vous m'attendez déjà? Je ne suis pas retard cependant, comme c'est gentil. Bonjour, Monsieur Benoît.

Il tressaillit. Justement il avait pris la résolution d'attendre un quart d'heure encore.

— Qu'importe l'heure, dit-il, j'étais inquiet...

— Vous craigniez que je ne vienne pas?

Peu diplomate, Benoît ne songea guère à mentir.

— Non, je craignais une erreur d'horaire ou de lieu.

Déjà elle ne l'écoutait plus. Détournée de lui, mais au creux de la jupe, elle apostrophait Zouzo.

— Mon z'amour, mon beau chien, oh le joli animal!

Son accent étrange, que Benoît voulait bien croire tchéco-slovaque, prêtait à ses paroles un enthousiasme agressif qui faisait se retourner les passants.

— Oh! je l'aime, Monsieur Benoît, c'est formidable comme je l'aime! dit-elle enfin, levant vers lui son visage poudré de rose jusqu'aux paupières.

A voir ses longues jambes, ses hanches plates, l'eût crue Irlandaise, cependant des cheveux d'un noir absolu moussaient sous son chapeau mal d'aplomb de bon goût.

— Je suis tchéco-slovaque, avait-elle dit à Benoît le premier jour où ils s'étaient rencontrés. Chez moi j'ai un château et deux femmes de chambre pour me servir, mais je préfère être libre et puis j'ai eu des ennuis avec mon fiancé.

— Ah! vous êtes fiancée, avait dit Benoît.

— J'étais, j'étais. Mon cherrr, un Prince. Je serai

Princesse si je l'avais voulu, mais je suis trop simple et trop franche. Ainsi vous m'êtes sympathique, je je me suis dit en vous voyant...

Benoît ne devait pas savoir quelles avaient été ses pensées car un grognement de Zouzou avait interrompu la confidence. Cette confidence, il est vrai, lui était faite au coin d'une rue.

Tandis qu'il promenait le petit chien, sans comprendre de quel immeuble elle était sortie, il avait vu une jeune femme se dresser devant lui, s'emparer de Zouzou, l'élever dans ses bras, l'embrasser à pleines lèvres.

— Le joli chien, le z'amour, permettez-moi de le caresser, Monsieur. J'adore les animaux. C'est un chien de race, vous savez. J'en avais sept comme cela autrefois. Autrefois... j'avais vingt ans.

— Il n'y a guère longtemps de cela, alors, avait assuré à tout hasard Benoît, par galanterie.

— Oh Monsieur !

Elle portait ce jour-là une petite veste de cuir roux, des souliers plats. Des gants en pécari lui mettaient au bout des bras de séduisantes pattes claires. Aussi Benoît avait-il souri lorsqu'elle lui avait mis la main sur le bras.

— Je m'appelle Papouchka, mais on dit Pouch. Je suis tchécho-slovaque et votre voisine, Monsieur Masereau.

— Vous connaissez même mon nom, à ce que je vois.

— Oui, j'habite la pension de famille qui se trouve en face de votre maison. Depuis que vous avez ce chien

je me dis tous les jours : « Je veux lui parler, je veux lui parler ». Je suis toute simple et franche, vous voyez, bien que dans ma famille...

Le grognement de Zouzou était devenu inquiétant. Un instant plus tard, il échappait à l'étreinte de son harnais et fuyait, éperdûment poursuivi par le matou d'une boulangerie voisine.

C'est alors qu'intervint Pouch. D'un rapide coup de pied elle envoya le chat s'écraser contre une façade, rattrapa Zouzou au vol entre un camion et un autobus, cria une injure au conducteur et revint auprès de Benoît qui, prêt à se trouver mal, s'appuyait à la devanture d'un étalage.

Sans se troubler, elle musela la maîtresse du chat, qui menaçait de se fâcher, d'un mot décisif : « Vieille cigogne », et Benoît dut user d'autorité pour l'entraîner. Il la fit monter chez lui, lui versa un verre de porto, en but deux à la suite, après quoi il songea à se réjouir de l'aventure.

Bien calée dans un fauteuil, Pouch ne semblait guère disposée à écourter la visite, au contraire.

Elle racontait le château de son enfance, son père presque Arrrchiduc, son fiancé « un homme haut comme ça, avec des yeux de perrrlle ». Cet homme remarquable lui avait, du reste, un jour, cassé une canne sur le dos, mais, concluait Pouch, « je ne lui en veux pas. Je refusais de me donner à lui, c'était son sang qui bouillonnait, vous comprenez ? »

Benoît s'était hâté de comprendre.

Il apprit aussi qu'un parti politique en voulait à Pouch parce qu'elle s'appelait d'un nom qu'elle ne se décida pas à lui révéler parce que cela l'aurait compromise.

— Personne ne doit savoir, c'est pourquoi je me fais appeler d'un nom tout simple, Madame Savoramestan.

— Tout simple en effet, pensa Benoît qui, malgré son extraordinaire mémoire des noms de famille, hésitait déjà : Savoramestau ? mestan ? Papouchka Savoramestan, on ne pouvait trouver plus commode à prononcer.

Il rit.

— Vous riez ? Chez moi, on donne le fouet aux hommes qui « moquent » les femmes.

Elle se leva.

— Voyons, voyons, dit Benoît, qui crut le moment venu de la remercier pour le sauvetage de Zouzou.

Mais elle lui coupa la parole :

— Inutile, inutile... et sortit dignement sans détourner la tête.

Benoît crut ne jamais la revoir... elle sonnait chez lui le lendemain matin.

— Une passion pour Zouzou, expliqua-t-elle, et, sans ambages, elle demanda à Madame Michaud ahurie avec quoi elle nourrissait le petit chien.

— Du pain ? Vous lui donnez du pain ? Vous êtes folle, ma fille ! Du pain, pour lui gonfler le ventre. Il faut lui donner du riz, chez moi on nourrit tous les animaux avec du riz. N'est-ce pas, Monsieur Benoît ?

— Peut-être que...

Sous le regard de Madame Michaud il battit en retraite, mais Pouch entra dans la cuisine comme en pays conquis.

— Ma fille, vous avez bien une casserole à me donner. Oui, merci, merci. Au fait, comment vous appelez-vous, ma fille ?

— Monsieur m'appelle « Madame », enseigna la femme de ménage, les lèvres pincées.

— Que c'est drôle et compliqué... je vous appellerai Véronika.

— Véronika !

Le soir venu, Benoît en riait encore. Les débris de quatre assiettes attestaient combien Madame Michaud avait aimé ce baptême. Elle avait annoncé « en plus » qu'elle préférerait se couper la main et s'arracher la langue plutôt que de s'occuper de quoi que ce soit ayant rapport à Zouzou... « Pour ce qui est de cette personne que Monsieur reçoit, je dirai à Monsieur que dans le quartier... »

— Ça va, ça va, Madame Michaud.

Ce que pensait le quartier, Benoît n'en avait cure. Il lui plaisait de voir Pouch, d'embrasser Pouch, car elle se laissait embrasser. Familière, elle arrivait chez lui, l'appelant « Monsieur Benoît » mais s'appropriant sans étonnement de menus objets.

— Oh ! ce réchaud électrique pour mon rhum chauffé le soir dans ma chambre... Vous savez, Monsieur Benoît, je peux très bien écrire avec votre stylo, mon père sera content, il se plaint toujours de ne pas pouvoir lire mes lettres...

De temps à autre, elle passait dans la cuisine, critiquant ou louant avec sérénité ou jetant des confidences en bouquet :

— Chez moi, j'avais deux filles de cuisine, elles avaient le même caractère que vous, Véronika.

Le mutisme haineux de Madame Michaud lui importait peu, mais Benoît, sensible aux nuances, mangeait sans goût les plats que Madame Michaud confectionnait en s'essuyant les yeux ou en tenant des discours impersonnels où il était question de l'honnêteté mal récompensée et de la niaiserie des hommes en général.

Il chercha, découvrit — et s'en glorifia — un petit restaurant non loin de son bureau, mais Pouch se refusa à y mettre les pieds.

— J'aime mieux la cuisine de Véronika, s'obstinait-elle.

Cette fois cependant, Benoît avait eu gain de cause. Il se répéta avec joie que, ce soir, Madame Michaud ne lui passerait pas les plats d'un air poliment dégoûté, qu'il allait dîner en paix avec Pouch, et que peut-être...

Sournoisement, il comptait sur certaines licences inhérentes à un repas fin.

— Où allons-nous dîner, Pouch ? demanda-t-il.

Averti, il ne tenta pas de lui donner le bras comme il l'avait fait un jour : il savait maintenant que cela « fait populaire » et constitue une manifestation compromettante et de mauvais goût.

— Où allons-nous, Pouch ?

— Où vous voulez. Je connais un restaurant tout

près d'ici où l'on mange des plats régionaux. On y est en très bonne société.

— Soit, dit Benoît, qui n'avait posé la question que par politesse, car il s'était promis de mener Pouch au restaurant qu'il connaissait. Avec hargne, il songea qu'il était désormais inutile d'en parler, qu'il valait mieux se rendre...

— Au fait, comment s'appelle-t-il, votre restaurant?

— Chez Meussy.

— Ah! bon, je connais!

Complètement rasséréné, Benoît sourit.

Il avait horreur de l'inconnu. Médiocre dans l'imprévu, décevant dans la surprise, lamentable dans l'exceptionnel, il réalisait à peu près ce qu'on attendait de lui, lorsqu'il avait pu expérimenter un effet deux ou trois fois déjà. En ce cas, déchaîné, il amusait dix personnes, perdait sa réputation auprès de quinze autres, s'enfiévrant comme un enfant et, finalement maté par un brusque sommeil, s'écroulait dans un coin tandis que les autres, mis en verve, continuaient la fête.

En tête-à-tête, il en allait autrement. Benoît racontait des histoires, il les greffait habilement sur le seul mot dit par son partenaire, le réduisant ainsi au silence, un silence souvent plein d'agrément, il est vrai. Aussi aimait-il les restaurants confortables, c'est-à-dire bien éclairés, ni bruyants ni déserts, pourvus de sièges larges et de tables bien équilibrées.

Pouch, inconsciente, entra chez Meussy, s'assit au petit bonheur et, plus bavarde que conteuse, commen-

ça une histoire sans se soucier le moins du monde du maître d'hôtel debout à ses côtés.

— Pouch, dit Benoît, que voulez-vous manger?

Il s'empara du seul menu disposé sur la table, le lut de bas en haut, de haut en bas, et répéta:

— Que voulez-vous manger?

— Si vous me laissiez voir la carte...

— Pardon.

Vexé, il se détourna, accusant un souffle de vent aigre que la porte battante chassait jusqu'à eux. Il recula, fit mine d'enlever son pardessus, se ravisa, tourna à nouveau la tête vers la porte.

— Nous ne sommes pas très bien installés, n'est-ce pas?

— Vous trouvez? Moi, je suis très bien. C'est amusant, ici.

— Très gai, consentit Benoît d'un ton lugubre. Peut-être faudra-t-il demander un bol d'eau pour Zouzou?

— Il boira le fond de mon consommé, n'est-ce pas, mon amour?

Benoît crut un moment qu'elle s'adressait à lui et fronça les sourcils... Ces déclarations en public... ces appellations... Justement un groupe de jeunes gens regardait de son côté avec ostentation.

— Vous connaissez ces gens, Pouch?

— Mais, mais ce sont eux! cria-t-elle. Benoît, soyez gentil, invitez-les à notre table!

Et, sans attendre sa réponse:

— Hep, hep! venez, venez...ez...ez.



Au-dessus d'une chaise convertie en porte-manteaux, elle tendit la main, fit des présentations. Le maître d'hôtel, appelé à grands cris, juxtaposa avec mauvaise volonté deux tables branlantes, embouteillant le passage et compliquant le service.

— Comme c'est facile, dit Pouch. Vous venez, Benoît?

Tenant d'une main une carafe d'eau, de l'autre la laisse de Zouzou, elle émigra vers les tables voisines, suivie de Benoît contrarié, et souriant comme il eût mordu.

— Ces Messieurs prendront?...

— De la goulache, dit un des nouveaux amis, de la goulache pour tout le monde.

— Je pensais commander des crabes aux tomates, remarqua Benoît. Ils font ici une sauce remarquable.

— Oh! pas comparable à leur goulache, vous verrez, Monsieur, vous m'en direz des nouvelles.

— Vrai?

— Inouï, n'est-ce pas, Pouch?

— Oh! moi, vous savez, je veux seulement de la liqueur de cassis.

— Cassis pour tout le monde.

Et, voyant le recul de Benoît, il répéta: « Pour tout le monde, car cela aussi est inouï » en pinçant des doigts une corde de violon imaginaire.

— Vous me donnerez des pommes frites en supplément.

Ayant proclamé cela avec l'autorité du désespoir, Benoît attendit. La conversation reprit bruyamment à

ses côtés sans qu'il y prît garde. A vingt ans seulement, un homme peut s'intéresser à autre chose qu'au repas qu'il a commandé lorsqu'il l'attend. Benoît relut la carte des vins, enleva son pardessus, s'assura que Zouzou dormait au creux d'un tabouret rapproché.

— Je vais me laver les mains, annonça-t-il finalement.

Quand il revint, les plats fumaient sur la table et il put craindre de les avoir laissé refroidir.

— Servez-vous, dit-il poliment.

Lorsque son plus proche voisin eut pris l'oignon qu'il convoitait, il se servit sans hâte, chercha le pain des yeux, mais renonça à le demander.

— Pourquoi met-on le pain à une pareille distance? Décidément tout va de travers, je n'ai pas de chance, ces jeunes gens m'exaspèrent et Pouch...

— Est-ce bon, Pouch?

— Exquis.

Elle se pencha vers lui et lui glissa comme une confidence:

— Ils sont charmants, n'est-ce pas, mes amis?

— Ils sont vivants, en tous cas.

Et, gêné, il détourna les yeux d'un prodigieux jeune homme qui riait, la bouche ouverte.

— Nous reviendrons. Maintenant, je veux du fromage à la crème et des cornichons.

— Mais, Pouch...

— Des cornichons... on...ons. Comment? Vous n'avez pas de cornichons! Tu entends, Benoît?

Le tutoiement fut perdu. Apeuré, Benoît tenta de

faire diversion en racontant une histoire qu'il jugeait particulièrement bonne.

— Zut, dit Pouch, Zembra va chanter, et je danserai avec Zouzou. Viens, mon z'amour.

Le carafon de vin circula. Lorsqu'il fut vide, Pouch vida le verre de Benoît, puis commanda un verre de scotch « pour boire quelque chose de doux ».

— Pouch ?

Malgré lui, Benoît se mit à rire. Elle était irrésistiblement drôle, mimant une chanson dont les paroles n'avaient aucun sens. Elle s'interrompit pour déclarer :

— On buvait de la bière chez moi, au temps de mon père Nicolas.

— Est-ce vrai ? demanda Benoît. Son père s'appelait-il Nicolas ?

— Un de ses pères, dit doucement le petit jeune homme qui avait conseillé de prendre de la goulache.

— ?... Perplexe, il baissa les yeux.

— Un demi, commanda-t-il.

Bien qu'il bût sans plaisir, il se prit à sourire.

Une buée violette s'attachait aux vitres, les sertissant d'un givre imaginaire. Une pompe à bière, jusqu'alors noyée dans le désordre ordonné du bar, parut se détacher, luire d'une manière agressive.

Benoît réalisa que les garçons avaient remis leurs jetons à la caissière, que l'employée du vestiaire, distante, passait en saluant. Lorsque la porte fut retombée sur son vêtement écossais et son chapeau rond, il regarda l'heure.

— Mes petits enfants, il se fait tard. Ne faudrait-il pas songer à rentrer ?

Pouch s'arrêta au milieu d'une péroration, vida son troisième pale-ale et prit la chose sèchement :

— Rentrer ? Parfaitement, mon cher, chez moi les filles seules veillent.

Mais elle s'arrêta dès le seuil :

— Où allons-nous ?

— Il y a bien un dancing ?...

— Chez moi, mais j'ai un propriétaire impossible...

— J'habite chez ma tante...

— Nous pourrions aller chez moi, dit Benoît en s'excusant, seulement ma cave est pauvre en ce moment...

— Bah ! nous n'avons plus soif.

— C'est aussi un peu loin...

Pouch trancha :

— J'ai besoin de marcher, allons-y. Benoît, donnez-moi le bras et vous, Zembra, sifflez.

— Mais, Pouch, je connais des gens et cette heure...

— Il connaît du monde ! pouffa-t-elle. Sifflez, Zembra, ou je chante.

D'une main leste, elle s'empara du chapeau de Benoît, s'en coiffa à la diable et parut sérieuse.

— Quelle belle nuit ! soupira-t-elle, dans mon pays...

— Zut, zut, zut !

— Oh ! la paix, j'aime la poésie, moi. N'est-ce pas, Benoît, que j'ai raison d'aimer la poésie ?

— Oui, oui, approuva-t-il, uniquement soucieux de lui signaler les bordures de trottoirs.

Mais elle marchait droite, souple et forte; lui seul s'énervait...

« Ce n'était pas cette fois encore que... qu'elle... » Il regarda sans aménité la horde beuglante qui l'escortait, mais, sentant contre lui le frôlement doux d'un sein petit et rond, il s'apaisa.

Après tout, l'aventure était pittoresque. Il regretta aussitôt de s'en amuser tardivement, de n'avoir pas deviné qu'il s'agissait d'une sortie de cette espèce. Patiemment, il corrigea en lui les détails qu'il avait prévus : « Pouch dirait... Il dirait... Le taxi du retour coûterait dix francs quatre-vingts ».

Il tâta la monnaie éparse dans sa poche et se souvint que le prix du dîner avait été moins élevé qu'il ne se l'était imaginé.

Il sourit.

Pouch, d'un geste de classique abandon, se suspendit à son bras.

— J'aime cette nuit, dit-elle, nous sommes bientôt chez vous, n'est-ce pas ? Zembra, ne sifflez plus, le concierge a très mauvais caractère.

Elle se rengorgea, fière de l'expérience précaire qu'elle avait de l'appartement et des habitudes de Benoît.

— Nous sommes arrivés. On monte par ici, on tourne à droite. Frottez vos pieds à ce paillason.

— Entrez, entrez, dit Benoît en s'effaçant si maladroitement qu'au passage de chacun il lui fallait rattraper les pans de son pardessus.

— C'est charmant chez vous, Monsieur. On doit avoir d'ici une vue splendide.

— Oui, dit Benoît confidentiel, certains jours le soleil joue sur les vitres d'en face et...

— Et votre voisine est jolie ?

— Oh ! cria Pouch, c'est une « nègre » ! Je la connais, elle sent mauvais, elle loge dans la même pension que moi et la femme de chambre m'a dit qu'elle se met du saindoux sur les seins parce qu'elle a des crevasses, et puis...

— Par pitié, Pouch, cela suffit, plaida Benoît.

Il exagéra son dégoût très réel, ayant peur de nouvelles révélations.

— Quelle rage ont donc les gens de se raconter de pareilles choses, pensa-t-il. Et pourquoi, sous prétexte que je ne prends pas de dépuratif à mon lever, suis-je fatalement désigné pour être le confident de ceux qui en prennent ?

D'assez mauvaise humeur, il mit les choses au point :

— Ce n'est pas une négresse, mais une Indoue, très jolie d'ailleurs : elle a des jambes de Russe.

Il ébaucha un geste.

— Vous imaginez ?

Pouch releva sa jupe, montrant l'ourlet de son bas gris et celui d'un cache-sexe rose.

— Les Russes n'ont pas de cuisses comme cela, affirma-t-elle. De la graisse, pas de muscles. Chez nous...

Avec tranquillité, elle maintint sa robe à la taille et exécuta des mouvements de danse.

— Bravo, bravo! cria Benoît qui, par jeu, s'éventa avec la bouteille qu'il rapportait de la cuisine.

Une fois de plus elle se redressa, mima une figure du French Cancan et but goulûment à tous les verres.

— Je suis un peu saouïe, minaуда-t-elle. Mon petit Benoît, donnez-moi à boire. Vous n'avez pas de phono? Vous dansez?

Et, sans attendre de réponse:

— Zembra, on fait un numéro?

Prestement elle enleva ses souliers et ses bas, se coucha sur le tapis.

— On y va, dit Zembra.

Il prit Pouch par les chevilles, la tint la tête en bas comme un lapin qu'on va assommer et, au moment précis où Benoît inquiet allait intervenir pour faire cesser le jeu, il fit tourner Pouch sur elle-même, puis encore, encore plus vite, plus vite, les jupes rabattues sur la tête comme un volant d'abat-jour.

Malgré lui Benoît battit des mains: Une deux, une deux... finalement les jambes fléchirent, Pouch reprit pied, à peine rouge, mais décoiffée avec exagération.

— Effarant! dit Benoît.

— C'est beau, n'est-ce pas? répliqua-t-elle en se rechaussant paisiblement, mais ça donne soif. Benoît, mon z'amour... Oh! Zouzou, Zouzou! cria-t-elle. Où est Zouzou?

— Il doit être sous un meuble.

— Il est rentré avec nous.

— Zouzou, Zouzou!

Pouch vida une dernière fois les verres et se jeta à plat ventre sous un meuble.

— Zembra, sifflez. Il viendra peut-être.

— Non, dit un autre, cela le ferait fuir.

Benoît heurta le guéridon d'où chut une charge de verres. On entendit une voix pointue de femme qui disait : Zouzou-ou ! puis des coups furent frappés au plafond.

— Quoi, quoi ? dit Pouch qui se redressa à moitié, montrant une tête ébouriffée, fleurie de flocons de poussière.

— Ce sont les voisins : nous faisons trop de bruit !

— Zouzou... ou... ou ! Sifflez quand même, Zembra.

— Il est peut-être derrière les rideaux ?

Benoît écarta les rideaux de la fenêtre et demeura saisi, ébloui par le jour naissant qui irradiait une buée légère, flottante au-dessus du pavé des rues.

Les vitres d'en face ne brillaient guère, il s'attarda cependant à regarder les fleurs des rideaux qui y paraissaient écrasées et les angles clairs qu'y découpait la lumière lointaine et cependant présente du matin.

— Vous l'avez trouvé ?

— Je cherche.

Il oublia de fermer la tenture et l'aube envahit la pièce, salissant l'ovale lumineux épandu sous les lampes allumées, meurtrissant les visages d'une fatigue sans âge et sans charité.

Subitement, tous se turent et Benoît se versa un verre d'eau qu'il but d'un trait.

— Il est tard, Monsieur...



- Nous nous excusons, Monsieur...
- Nous tenons à vous remercier...
- Nous espérons vous revoir, cher ami...
- Et Zouzou?

Debout, appuyée à la porte, Pouch cria une dernière fois le nom de ceux qui s'éloignaient, descendant précautionneusement à prudente distance de la rampe, comme si celle-ci eût été descellée.

- Et Zouzou?

Benoît éteignit les lampes.

— Voyons, quand l'avons-nous vu pour la dernière fois?

- Au restaurant.
- Oui, au moment de changer de place.
- Il dormait sur une chaise, il dormait...

Pouch s'étira, bâilla sans ménagement et parut un moment très vieille.

— Oh! dit-elle, et son sourire lui rendit comme un présent le visage de son âge véritable. Oh! je sais maintenant, je suis certaine que nous l'avons oublié chez Meussy. Je sais, je sais, Benoît. Je l'avais attaché aux barreaux d'une chaise, il se sera endormi. Je ne crois pas qu'il sera perdu, mon Zouzou, mon z'amour.

Elle fondit en larmes, s'accrocha les pieds dans les franges d'un tapis et chut sur les genoux de Benoît.

— Je suis une sentimentale, hoqueta-t-elle, je ris comme ça, mais sentez comme bat mon cœur, il bat, il bat...

- Oui, oui.

La main prisonnière de celle de Pouch, Benoît hésita une seconde, le temps de penser :

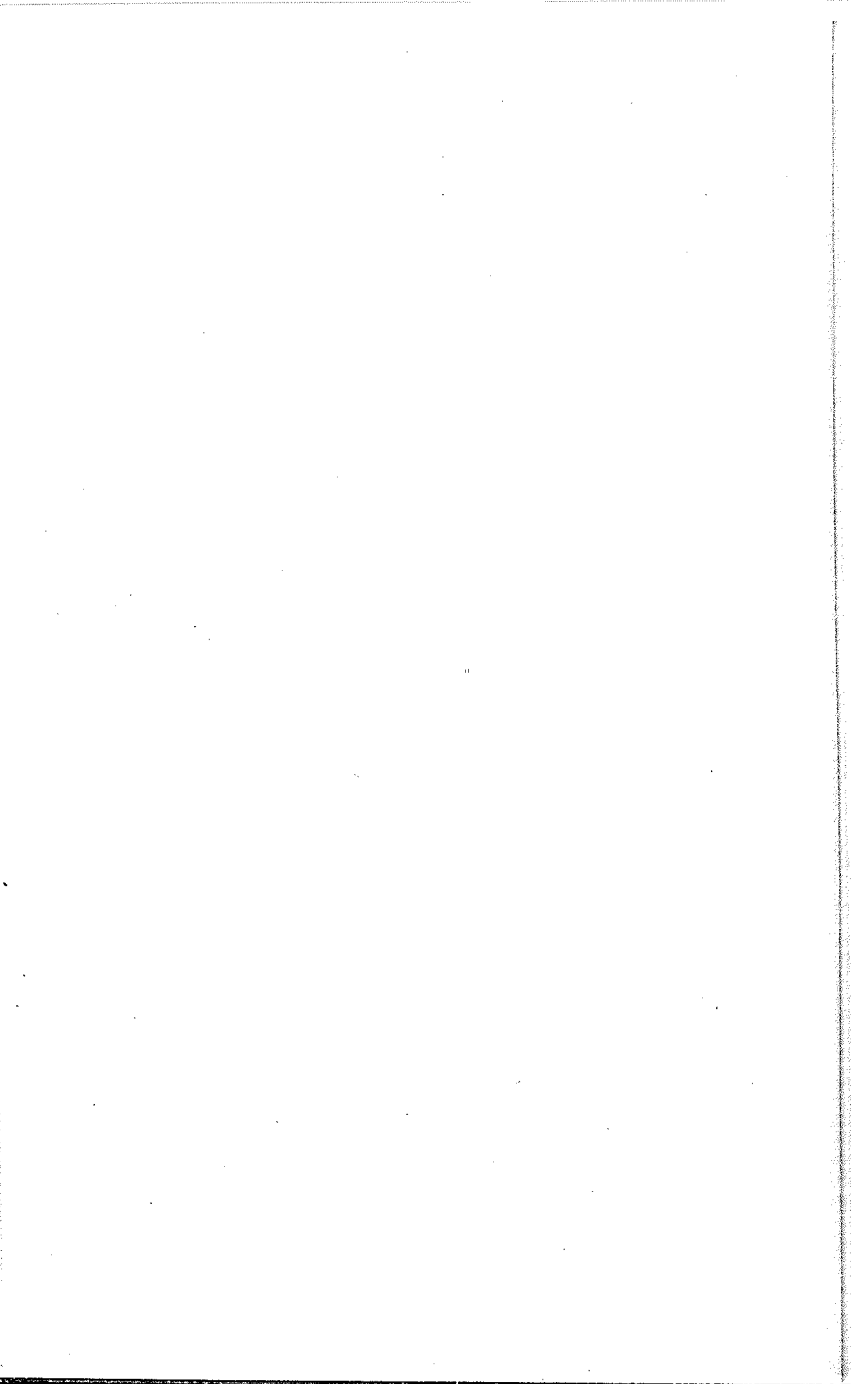
— J'avais renoncé, voyons, renoncé aujourd'hui. Aujourd'hui justement, quel fatras, quel gâchis ! et que dira demain Madame Michaud que je n'ai pas prévenue, et le concierge ? J'avais renoncé, j'avais renoncé...

— Sentez mon cœur. Non, pas là, plus haut, vous sentez ?

Elle opéra un redressement et Benoît, troublé, la retint sur ses genoux.

Précautionneusement, il l'attira vers lui, s'efforçant d'improviser l'étreinte qu'il n'avait pas devinée si proche :

— Pouch, dit-il, Pouch... mais elle lui ferma la bouche d'un rude baiser.



## V

Etendu sur le côté, le nez enfoncé dans l'oreiller, Benoît émit un grognement inintelligible, bâilla, renifla sans ménagement et se prit à se gratter l'épaule gauche avec frénésie, puis il pensa : « C'est aujourd'hui que je vais dire à Madame Michaud... c'est aujourd'hui que, que... »

— Pouch, cria-t-il.

Il se hissa sur un seul coude, tâta l'oreiller à côté du sien et dut se rendre à l'évidence : Pouch était partie.

Benoît se laissa retomber lourdement, ferma les yeux, les rouvrit aussitôt.

— Pouch, appela-t-il encore.

La montre de chevet marquait six heures quarante, et les rideaux mal joints semblaient eux-mêmes bâiller, pris de nausée devant la banalité du jour.

— Pouch, ma chérie, Pouchy ! où es-tu ? Le vieux singe va arriver, il faut nous entendre pour lui expliquer...

Benoît s'interrompit, écouta les coups frappés contre la cloison.

— Entre, dit-il en souriant, mais, croyant à une plaisanterie, il courut lui-même, retenant d'une main le pantalon tombant de son pyjama, jusqu'à la porte qu'il ouvrit d'un seul coup.

— Bonjour, Monsieur, dit Madame Michaud, vous êtes déjà levé?

— C'est vous, vous... dit Benoît, insensible, semblait-il, à l'évidence de la chose.

D'un regard circulaire, il enveloppa le studio qui trahissait péniblement encore la petite fête de la veille, bien que Madame Michaud eût déjà vidé les cendriers, relevé la table et que, gonflés de vent, les rideaux flottassent devant les fenêtres ouvertes.

Benoît frissonna.

— Je me lève, Madame Michaud, dit-il, je me lève.

Sans s'apercevoir qu'elle partait sans répondre, il revint vers son lit, chercha ses pantoufles du bout d'un de ses pieds nus. Il réfléchit longuement, dut se reprendre à deux fois pour mettre sa robe de chambre et finalement renonça à en nouer la cordelière.

— Quelle histoire, monologua-t-il. Pourquoi Madame Michaud est-elle déjà arrivée, pourquoi Pouch est-elle déjà partie?

Il est six heures quarante... disons sept heures au plus tard...

Assis devant son petit déjeuner, il crut le moment venu d'éclaircir le problème, tout en créant une atmosphère bonhomme.

— On commence tôt la journée aujourd'hui, Madame Michaud? C'est beau, le courage!

— Il faut bien qu'il y ait des gens courageux, riposta une aigre voix nasale que Benoît eut peine à reconnaître comme celle de sa bonne.

Cela dit, Madame Michaud se moucha bruyamment et fit claquer la porte de sa cuisine.

Avec à-propos, la pendule du vestibule se mit à sonner.

... Un, deux, trois... neuf, dix, onze...

Benoît compta les coups bouche bée, la main en suspens, sans prendre garde que son pain trempé de café au lait gouttait dans sa manche.

— Onze heures, il est onze heures ?

Il réalisa soudain qu'il n'avait pas remonté sa montre de chevet la veille. Cela expliquait tout. Pouch était partie au petit jour et Madame Michaud, étonnée de ne pas voir paraître son maître, s'était décidée vers onze heures à le réveiller.

Onze heures... Benoît se sentit sans courage, l'âme déflourie. La matinée lui parut un gâteau trop entamé déjà pour valoir encore quelque chose. Il étendit les pieds sur une chaise, chercha son courrier des yeux, mais, le jugeant hors d'atteinte, se contenta d'en supputer de loin la forme et la teneur.

... Onze heures... Je n'aurai pas faim au déjeuner.

— Vous auriez dû m'éveiller plus tôt, dit-il, comme la bonne apparaissait portant à bout de bras un plateau chargé de verres fraîchement lavés. J'ai beaucoup de travail en retard, des coups de téléphone à donner. Comme preuve de ses dires, il chercha dans sa poche une liste de numéros téléphoniques, mais il n'en retira

qu'une enveloppe déchirée sur laquelle Pouch avait écrit : « Mon zamour, je viendrai pour déjeuner, je ne veux pas que Véronika pense des choses ».

Benoît rougit, parut s'absorber dans une méditation profonde puis, d'un air surpris, leva brusquement la tête.

— Vous voulez quelque chose encore, Madame Michaud ?

Il y eut un silence. La femme de ménage déposa ses verres avant de répondre.

— On a rapporté Zouzou ce matin chez la concierge. Elle a même donné dix francs au chasseur, je vous demande un peu ... enfin, du moment que Monsieur avait oublié le chien...

— Ah ! On a ramené Zouzou, dit Benoît. Où est-il donc ?

— Elle dort, la pauvre bête.

— Bien, bien. Madame Michaud, j'aurai Madame Savoramestan à déjeuner, faites donc des œufs farcis, il faudra aussi acheter du porto et puis...

Il chercha le mot, rencontra le regard narquois du cerbère, se troubla et ne trouva son salut que dans une explosion de fureur :

— Et puis je vous dispense de vos réflexions, je reçois qui bon me semble et je vous prie d'être polie.

Il se leva, voulut jeter sa serviette au loin, s'y prit mal et finalement la fourra en poche.

— Inouï, cria-t-il au moment de franchir le seuil du cabinet de toilette, inouï !

Assuré que la bonne pétrifiée n'avait pas fait un

geste, il rouvrit la porte, passa une tête de décapité par l'entrebâillement et conclut :

— Et puis, vous me rapporterez des lames de rasoir, j'en ai assez de m'écorcher la peau.

Véritablement irrité, il ouvrit avec fureur le robinet d'eau chaude et, sans attendre le temps nécessaire, se plongea dans l'eau.

Son contact l'apaisa.

Follement sensible à la couleur du temps, Benoît admira, oublieux soudain, tandis que l'eau savonneuse lui léchait le lobe des oreilles, l'éclat né d'un flacon de cristal dont le bouchon ébréché faisait prisme.

Trois écorchures à l'un de ses genoux l'étonnèrent longtemps, il fit gravement jouer ses orteils dans l'eau en poussant des « heum, heum » retentissants ; enfin, pour un auditoire imaginaire, il commenta à l'aide d'une phrase où ne figuraient que les mots principaux une de ses opinions favorites, et, complètement rasséréiné, sourit.

Lorsqu'il entendit le pas de Madame Michaud dans la pièce voisine, il se hasarda à l'appeler, gentiment entr'ouvrit la porte, reçut d'une main précautionneuse le petit paquet de lames qu'elle lui tendait, pudiquement immobile de l'autre côté du battant.

— Mais au fait, hier soir, Pouch et moi ? pensa-t-il soudain... Pas mal... Pas mal...

La cravate bien nouée, mais de la poudre de savon sous le menton, il ouvrit la porte du cabinet de toilette comme il eût accompli un acte d'indépendance, et répéta :



— Pas mal, hier soir, pas mal.

Avec reconnaissance, il jugea même le terme insuffisant, en chercha un autre, s'entêta, alluma une cigarette.

Madame Michaud parut, un tablier de cotonnade noué au-dessus de son tablier blanc. Elle sortait de la chambre à coucher, ayant apparemment refermé le lit et secoué les coussins car, par la porte entre-bâillée, on pouvait voir danser frénétiquement d'infimes poussières dans un rayon de jour.

Un profond mépris crispait ses lèvres pâles et elle sourit à Benoît comme s'il était condamné à mort.

— J'ai fait du porc et des petits pois, dit-elle d'un ton lugubre en vidant le contenu d'un cendrier dans le creux de sa main, puis, sans transition :

— Monsieur devrait dire aux personnes qui viennent ici de ne pas remettre des verres sales dans « mon » armoire et de ne pas jeter des bouts de cigarettes dans « mes » pots de fleurs.

— C'est tout ?

D'excellente humeur, Benoît sourit, écouta un pas précipité qui martelait l'escalier au dehors.

— Voilà Madame Samorestan, dit-il. Ne vous dérangez pas, je vais ouvrir.

Pouch portait la même robe que la veille, mais ne souriait plus.

— Bonjour, mon cher, dit-elle, comment allez-vous ?

Avant la réponse de Benoît, on put entendre ricaner Madame Michaud.

— Entre, entre, Pouch, balbutia-t-il.

Il la débarrassa de son manteau et crut devoir lui murmurer dans le cou :

— Ma chérie... Ma chérie... Je suis follement heureux...

— Cher ami, vous êtes délicieux, répondit Pouch à la cantonade, j'ai rencontré mes amis, ils m'ont dit avoir passé une soirée exquisite chez vous, hier soir.

Ah! bonjour, Véronika, comment allez-vous? Fatiguée? Non, un peu de rhume, je vois... Oui, oui, vous avez le nez tout gonflé.

— Assieds-toi, Pouch, pria Benoît.

Il chercha la bouteille de porto, la déboucha avec application.

Un silence étrange s'établit entre eux.

Pouch bâilla avec maniérisme.

— Je suis passé à votre bureau, dit-elle, vous n'y étiez pas.

Le sourire disparut des lèvres de Benoît. Brusquement il réalisa le travail qui l'attendait, les complications de la nouvelle organisation et certain contrat d'achat toujours discuté, jamais conclu.

— J'avais à faire ici, expliqua-t-il d'un ton évasif, mais je compte travailler ferme cette après-midi.

— Quelle idée! J'ai justement invité mes amis. Ils viendront vers quatre heures, je ferai le thé.

— Mais Pouch!...

— Quoi? dit-elle. Ah! voilà Zouzou. Il est très sympathique à mes amis, vous aussi, ajouta-t-elle avec plus de modération. Nous avons combiné un week-end pour samedi.

— Mais...

— Mon ami Zembra connaît des choses épatantes en cuisine, il vous apprendra. Nous louerons une auto, on pourrait peut-être amener Véronika.

— Non, non, et puis... je ne crois pas être libre, voyez-vous, Pouch...

Il vida hâtivement son verre comme s'il eût contenu un mensonge tout prêt à être dit.

— Je ne serai pas libre, répéta-t-il et, avec toutes les apparences d'un regret véritable, il s'excusa :

— Je suis navré, je déplore...

— Vous êtes libre la nuit au moins?

— Oh chérie!

— Quoi, dit-elle froidement? Mon cher, vous êtes tout de suite d'une intimité insensée, c'est question d'éducation évidemment? Vous ne pouvez pas comprendre. Vous parlez à une femme étrangère, mon ami.

Elle eut un petit sourire pénible, vida son verre et le tint en équilibre sur la paume de sa main.

— Très fragile, très fragile, l'honneur d'une femme, dit-elle.

Le verre pencha dangereusement.

— Pouch, prenez garde!

— Quoi? Mon cher, je suis adroite. Comment dit-on? Adresse patricienne.

— Adresse, adresse, sacra Benoît hypnotisé par le jeu, donnez-moi plutôt cela, j'y tiens, c'est un verre ancien...

— Il est beau, dit Pouch, sentencieuse.

Le verre oscilla de plus belle. Benoît poussa un cri, voulut s'en saisir et ne réussit qu'à le jeter à terre.

— Vous voyez, la race, l'adresse...

Il haussa les épaules, méticuleusement ramassa le calice coupé net comme la tête d'une fleur, chercha le pied en débris parmi les roses du tapis.

— On pourrait peut-être le recoller, suggéra-t-il, guettant du coin de l'œil l'expression de Madame Michaud.

Mais, occupée à mettre le couvert, celle-ci exagéra son air absent lorsque Benoît l'interpella :

— Un autre verre, s'il vous plaît — il voulut rallumer sa cigarette éteinte, chercha vainement son briquet, — et une boîte d'allumettes ! cria-t-il.

Sans un mot, Madame Michaud sortit, revint.

— Qu'est-ce que c'est que cela, dit Benoît en regardant le verre teinté qu'elle lui tendait.

— C'est un verre, Monsieur.

— Je m'en doute, mais...

Apparemment il avait été utilisé par un commerçant ingénieux pour contenir de la moutarde. Curieusement teinté, il tenait du verre à dents et du bol à gargarisme.

— Des fois qu'il casserait encore !

Benoît prit le parti de rire, mais presque aussitôt s'assombrit, se sentit seul, déraisonnablement heureux et malheureux à la fois de l'être.

D'un lointain passé, il exhuma l'image d'une femme qu'il avait aimée ou cru aimer plus que lui-même et qui l'avait quitté sans qu'il pût jamais s'expliquer exactement pourquoi.

Il n'y avait eu entre eux que quelques cadeaux mal donnés, mal reçus, quelques répliques trop vives à son âme, et des appréciations de ce genre : « Tu es dans la vie comme ces gens qui ne peuvent jamais s'asseoir sur une chaise les deux fesses à la fois ».

... Evidemment elle n'avait rien compris...

Benoît croisa les mains, les dénoua, en glissa une dans sa ceinture et se souvint à propos que c'était là justement une manie qu'elle détestait.

— Comme si cela avait de l'importance ! dit-il.

— Quoi, mon chéri ?

Occupée à rouler les boucles de Zouzou sur ses doigts, Pouch leva la tête, s'assura qu'ils étaient seuls et répéta :

— Quoi, mon z'amour ? sans que Benoît pût deviner si elle s'adressait au chien ou à lui.

— Oh rien ! je pensais à une amie. Êtes-vous heureuse, Pouch ? demanda-t-il sans à-propos.

— C'est-à-dire... Dans mon pays...

— Oui, je sais. (Si je posais la même question à Madame Michaud, elle me répondrait sans doute : Nous autres pauvres gens... Et moi ? Moi ?

On est bête dans sa jeunesse, on gâche ses chances les unes après les autres. Quelquefois, je me dis qu'il est temps encore de faire quelque chose. Oui, il y a certainement dans la vie une chose que je ferais avec plaisir.)

Il écarta les mains, considéra un moment ses paumes vides.

— Quelque chose que j'aimerais vraiment.

— Vous ne m'aimez donc pas ? dit Pouch.

Elle en oublia un moment de boucler le petit chien qui, hargneusement, sauta de ses genoux.

Benoît fit le geste de chasser une mouche.

— Je vous adore, voyons, vous êtes la première femme dont je puis dire : « elle m'a révélé quelque chose ».

— C'est vrai ?

— Chérie !

Il ne mentait qu'à moitié, elle l'étonnait à chaque instant. Il l'avait crue d'abord très intelligente, puis spirituelle seulement ; maintenant il la jugeait bête mais amusante. Amusante... il s'en fallait de quelques portos.

— Vous êtes très gentil, concéda la jeune femme, c'est dommage que vous ne soyez pas mon amant.

— Hein ?

— Nous ne vivons pas ensemble, expliqua-t-elle avec superbe. Il me faut du reste une homme, un homme...

— De votre pays, termina Benoît avec fatalisme. Vous pouvez toujours retrouver votre fougueux fiancé.

— Oui, mais je suis si simple. Je pensais encore ce matin : Pourquoi tant d'honneurs ?

Elle soupira.

— Je pense quelquefois quitter ma classe, comment dites-vous ? abdiquer... épouser un homme comme vous.

Madame Michaud fit irruption, portant une soupière fumante.

— J'avais dit : des œufs farcis, s'étonna Benoît, heureux de trouver un autre sujet de conversation.

— Il n'y avait pas d'œufs au marché, Monsieur.

— Ah ! Parfait. Pouch, je vous sers ?

Elle parut sortir d'un rêve.

— Jamais de potage aux tomates, voyons, chez nous on fait cuire ensemble une tomate et une mèche de cheveux de la personne qu'on veut tuer. Cela réussit toujours.

— Charmant. Vous permettez ?

Il se servit sans goût et se brûla les lèvres à la première cuillerée.

— Zouzou a-t-il mangé, Madame Michaud ?

— J'attendais Madame Samorestan...

— Très bien, dit Pouch. A propos, votre rhume va-t-il mieux, Véronika ?

— Je ne suis pas malade.

— C'est comme ça que débudent les plus terribles maladies, une de mes tantes...

— Tu l'exaspères, dit Benoît, exaspéré à son tour. La maison devient intenable.

Elle le regarda avec pitié.

— Véronika est grossière avec vous ? Vous n'avez pas la manière avec les gens de l'office. Véronika sent cela puisque avec moi elle est toujours très aimable.

— Il suffit de le croire pour être à l'aise, c'est même de la philosophie, c'est...

Il s'interrompt.

— On a sonné. Qui cela peut-il être ? Madame Michaud, je n'y suis pour personne.

On entendit une voix parlementer dans le vestibule, Zouzou aboyer avec rage.

— Faites entrer, cria Pouch, je reconnais la voix.

Un de mes meilleurs amis, présenta-t-elle. Il désirait vous connaître, mon cher.

Très à l'aise, elle fit asseoir le nouveau venu. Sa serviette à la main, pareil à un maître d'hôtel, Benoît apporta lui-même le couvert supplémentaire, le troisième verre à vin.

— Vous dînez avec nous, bien entendu; du reste, conclut Pouch, les autres viennent à quatre heures, nous les attendrons, n'est-ce-pas, Benoît?

— Si monsieur est libre.

— Je le suis miraculeusement, et, si je ne vous dérange pas...

Sans doute était-il certain de la réponse, car il se servit sans attendre et, pendant un moment, ne s'intéressa plus qu'à l'équilibre des morceaux disposés en pyramide sur sa fourchette.

— C'est charmant à vous d'être venu, dit Pouch, nous avons une exquisite après-midi en perspective. Je vous en prie, servez-vous, nous sommes entre amis.

Madame Michaud apporta silencieusement le plat de légumes qu'elle s'était réservé et Benoît le vit se vider sans pouvoir intervenir.

— Que va-t-elle manger, se demanda-t-il? Que va-t-elle penser surtout!

De l'invité, il ne se souciait pas, du reste celui-ci semblait avoir à cœur de rattraper le temps perdu, il fut même le premier à se servir de café, à allumer une cigarette.

Habituellement, à ce moment de la journée, Benoît



s'étendait, les pieds sur une chaise, la nuque au creux d'un coussin. En invitant Pouch à déjeuner, il s'était interdit ce délassement sans en imaginer le déplaisir, encore moins avait-il imaginé la conversation qui suivit le repas.

L'ami de Pouch était ensemblier et, comme tel, à la grande horreur de Benoît qui aimait imaginer l'éternité d'un décor, il suggéra des changements d'ameublement successifs. Plus un fauteuil ne demeura en place. Il conseilla même d'en envoyer quelques-uns à la salle de ventes pour « changer le cadre ».

— Si vous les trouvez laids, avouez qu'ils sont commodes, dit Benoît avec insolence, regardant le jeune homme vautré dans l'un d'eux.

— Si vous voulez. Pour moi, j'allie le bon plaisir au bon goût.

— Vous êtes original, soupira Pouch.

Sentencieuse, elle hocha la tête et Benoît eut peine à reconnaître en elle l'acrobate du jour précédent. Il ne put s'empêcher de sourire. Elle l'avait quitté à l'aube cependant. La nuit passée le rendit indulgent soudain. Il chercha lui-même les petits gâteaux, se répéta qu'après tout les amis de Pouch n'étaient pas si ennuyeux, ni si encombrants, ni si nombreux. Evidemment, il ne s'agissait pas de les voir tous les jours. Au secret de lui-même, Benoît pensa qu'il s'agissait surtout de les peu recevoir. Une heure plus tard, il songeait : « de ne plus les recevoir du tout », car les amis de la veille, et d'autres, amis des amis selon les dires du proverbe, avaient envahi le studio.

Pouch réclama du whisky, un autre de la bière.

Enrubanné de fumée, un petit groupe s'installa au centre de la pièce et se mit à pérorer.

Il y eut une séance de danse. Pouch évoqua son pays en pleurant, ce qui acheva de rendre le discours incompréhensible, enfin Zouzou, au comble de l'excitation, se mit à aboyer avec frénésie.

Ahuri, Benoît chercha successivement asile dans sa chambre à coucher, mais un flirt s'y poursuivait avec un réconfortant souci de perfection, puis dans la salle de bain, d'où une voix hoquetante le somma de se retirer.

Il revint dans le studio, chercha un coin où s'étendre, remerciant tout bas le ciel que Madame Michaud fût partie avant l'arrivée des énergumènes.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-il. Hier, aujourd'hui...

Justement, Pouch disait :

— C'est cela, demain vous apportez votre phono : en enlevant les carpettes, nous pourrions danser.

— Demain?... Non, dit-il presque à voix haute, non, cela ne peut continuer. A combien de personnes Pouch montrera-t-elle encore Zouzou, les talents de Zouzou, le maître de Zouzou ? Il faut réagir.

Grognon, le petit chien vint rôder entre ses jambes. De la crème fouettée lui collait au museau et, de temps en temps, il tentait de la lécher avec indifférence.

Malgré lui, Benoît s'attendrit.

— Il serait temps qu'on te mène promener, monologua-t-il. Allons, viens, phénomène.

Manœuvrant pour que sa fuite ne soit pas remarquée, il gagna l'antichambre, mit un collier au petit chien, descendit dans la rue.

Dehors seulement, il respira.

L'estomac lourd autant que les jambes, il chercha des yeux le square tout proche, étonné de lui trouver une telle netteté de contour en même temps qu'une douceur tout en demi-teintes, une âme de crépuscule gris et rose. Las, il s'assit sur le premier banc venu, rappela le petit chien qui s'étranglait au bout de sa laisse. Près de lui, de vieilles dames s'obstinaient à tricoter malgré le soir tombant, une fillette, accroupie au milieu du chemin, entassait gravement de la terre dans un petit seau, puis la déversait à côté d'elle.

— Zouzou, dit Benoît, Zouzou.

Pour la seconde fois de la journée, il eut le sentiment d'être seul, dépossédé de tout bien. Il attira contre lui le museau poissé du petit chien.

— Zouzou, répéta-t-il doucement.

Les yeux mi-clos, il regarda les promeneurs passer entre les lauriers étiés des parterres et peu à peu se fondre dans des tonalités de fond de toile, tandis que le foyer incandescent de leur cigarette décrivait dans l'air, sans but apparent, de vives trajectoires.

— Que font-ils chez moi, maintenant ? Que feront-ils encore ?

Il imagina sans peine le souper improvisé, les demi-pieds de porc à la mayonnaise, la salade de viande goûtant le vieux carton.

Il soupira.

— Pourvu que Pouch n'ait pas l'idée de faire des pommes de terre frites, ce serait le comble.

Tout cela est de ta faute, Zouzou, tout cela.

Pour lui seul, il fit un geste immense qui signifiait, assez injustement d'ailleurs, le sens actuel de sa vie.

Une solution s'imposait, mais Benoît souleva les épaules avec accablement. Un désir éperdu de tranquillité, de confortable mélancolie le fit frissonner. Il regretta d'être sans peine et sans joie, insensible comme un objet.

Au souvenir de la nuit passée, quelque peu excessive, il bâilla avec énervement, rêva d'une brève étreinte, d'un amour plus commode.

Pour la quatrième fois, il répéta :

— Zouzou, Zouzou, et flatta du plat de la main le petit chien, assoupi maintenant à côté de lui.

Un flot de cumulus précipita la nuit, et soudain le jardin public connut l'atmosphère du soir.

Benoît regarda autour de lui, parut supputer la valeur du silence. Il fallait prendre une décision. La seule décision sage n'était-elle pas de renvoyer à sa propriétaire ce Zouzou encombrant ? Le cortège d'ennuis et d'extravagances suivrait sans doute la robe beige du petit chien.

Benoît soupira comme un forçat évadé.

Que dirait Pouch ? Et les amis de Pouch ? Tant pis, il aurait en compensation le sourire remis à neuf de Madame Michaud. Il est vrai que c'était un bien vilain sourire.

Pour se dégourdir, Benoît étendit les jambes, se leva, fit quelques pas dans l'allée.

— Il faudrait envoyer la lettre immédiatement, monologua-t-il, je pourrais l'envoyer maintenant.

L'idée d'annoncer une chose accomplie plutôt qu'un projet discutable lui plut infiniment.

— Viens, Zouzou, dit-il.

Tout en marchant, il inventoria le contenu de ses poches pour y retrouver l'adresse de Madame Rodriguez. Il souhaita ne pas l'avoir égarée car il lui avait fallu employer des trésors d'éloquence pour l'obtenir de la concierge. Celle-ci l'avait en plus menacé des pires représailles s'il la communiquait à quiconque.

— Comme la vie est compliquée, soupira Benoît. Ne pourrais-je avoir un peu de paix ? Ne pourrais-je...

Il se perdit en suppositions suaves... Un monde ensoleillé, c'est-à-dire ensoleillé de certaine façon, une maison douce d'où les objets nécessaires ne disparaîtraient pas précisément au moment de prouver leur utilité. Une vie simple, une vie dorée, une... Mais, humblement, tandis qu'il gagnait le bar voisin pour y écrire la lettre, Benoît chercha des yeux sa maison, parmi les maisons enténébrées, et soupira, doucement rassuré d'y reconnaître l'incrustation lumineuse de sa fenêtre.

## VI

— Pas de courrier, Madame Michaud ?

Benoît s'épongea le front. Habituellement, il ne gravissait pas l'escalier d'une seule haleine, mais la certitude d'être en retard pour le goûter l'avait fait hâter le pas comme si les minutes perdues pouvaient être retrouvées de la sorte.

Dehors, il s'était attardé avec sa nouvelle secrétaire, avec son nouveau caissier, son nouvel... La maison Masereau avait à présent un personnel étonnant, choisi tantôt par intuition, tantôt sous l'influence de recommandations, sérieuses autant que futiles. Tout n'en marchait que mieux, tout... Bien qu'il eût un peu froid maintenant, Benoît s'épongea le front à nouveau au souvenir de ses dernières discussions.

— Pas de courrier, Madame Michaud ?

— Il est venu une dame pour vous, Monsieur, mais elle est repartie.

— A-t-elle dit son nom ?

— Elle venait pour le chien, assura Madame Michaud, estimant que cette particularité remplaçait abondamment le nom de famille.

— Rien d'autre?

— Le téléphone a sonné.

— Bien, bien.

Benoît appela Zouzou pour se donner une contenance, car il ne bénéficiait d'aucun doute. Sans erreur possible, Madame Michaud devinait, comme lui du reste, que ces coups de téléphone provenaient de Pouch ou des amis de Pouch.

Benoît cependant avait cessé de leur abandonner sa maison.

Anticipativement las de la lutte, il s'était retranché derrière une muraille de silence et d'invisibilité. Trois fois par jour, la centrale téléphonique lui faisait part des réclamations qui lui avaient été adressées. La ligne était-elle dérangée?

— Non, assurait Benoît, très déferent et souriant à demi, tout est parfait.

Dans la rue, il marchait vite, baissait la tête, exagérant encore sa coutumière manie de hâter le pas s'il croisait quelqu'un qu'il connaissait.

Lorsque Pouch était venue le surprendre, il avait affirmé avec sérénité préférer à toute chose les œufs brouillés mangés chez soi, sans deviner que, pour lui être agréable, la jeune femme allait mobiliser tout l'arsenal culinaire de Madame Michaud, casser des œufs, les manger avec lui en évoquant sa famille, ses relations et son éducation.

Pris à son propre jeu, Benoît avait été obligé, pour ne pas périr d'ennui, d'ouvrir sa cave à liqueurs, de

déchaîner Pouch à l'aide de thé noir et de whisky soda.

Mais deux ou trois petites fêtes de cette espèce l'avaient anéanti. Ecœuré, convaincu qu'il souffrait d'insomnie et fièvre nerveuse, il s'était tout à coup souvenu de Marguerite, de sa douce, de son apaisante simplicité, et un jour, tenant Zouzou en laisse, méditatif, un peu honteux de lui-même, il avait ébauché un timide retour vers elle.

Attendri, pensant à certain fauteuil inconfortable qu'elle lui réservait toujours, le jugeant plus moderne que les autres, il s'était même promis d'acheter du vin cacheté et des bonbons. Il s'était juré également de ne pas amener Zouzou, mais...

— Tu accables ma vie, s'était-il borné de confier au petit chien, puis s'était repris :

— Tu vas me quitter bientôt, ta maîtresse va venir te chercher. Zouzou, Zouzou, ta maîtresse...

Pour le seul plaisir du pékinois, il avait cherché des mots évocateurs :

— Ta mémère, ta mémé... et une étrange lassitude l'avait envahi en pensant à la liberté que retrouveraient ses mouvements, ses mains sans cesse liées à la laisse du petit chien.

Qui des deux menait l'autre?... Marguerite pensait à ce sujet... Marguerite? Benoît avait hésité, voulant avancer encore, s'arrêtant.

Allait-il chez Marguerite?

Comme un appel, cette question l'avait fait lever la tête et, alors seulement, il s'était avisé que la maison



où habitait la jeune femme était dépassée depuis longtemps.

Entraîné par Zouzou, Benoît n'était pas revenu en arrière. Au contraire, saisi à nouveau d'une mystérieuse fatigue, il avait hélé le premier taxi venu, était rentré chez lui.

Pouch? Madame Michaud avait reçu le jour même l'ordre de lui annoncer son absence momentanée.

Sans doute enjoliva-t-elle ses phrases? Pouch ne reparut plus. Ce qui n'empêchait nullement Madame Michaud d'affirmer à chaque nouveau coup de sonnette:

— C'est sans doute cette femme pour Monsieur. A la place de Monsieur je me méfierais: avec ces Russes...

— Mais Madame Savoramestan est polonaise.

Madame Michaud avait pincé les lèvres:

— Je ne voudrais pas qu'une Polonaise défigurât Monsieur.

— Me vitrioler?

Benoît s'étonna en silence.

— Me vitrioler? Moi?

Moins inquiet que choqué de l'excessivité du geste, il haussa les épaules, cassa du bout des doigts un petit bloc de sucre, mais, distrait, en donna les deux morceaux à Zouzou, puis placidement écouta tousser le petit chien.

Seule, la toux d'un chat l'effrayait. Lorsqu'il entendait l'un d'eux haleter, le voyait roulant la tête comme un serpent en carton articulé, il se prenait à

tousser lui-même et entre deux quintes exhortait l'animal à la patience et à la douceur.

L'enrouement du petit chien l'énerva brusquement :

— La paix, cria-t-il, la paix !

Madame Michaud crut à un conseil discret et disparut. Seul, Benoît répéta à mi-voix les paroles de la vieille femme.

— A la place de Monsieur...

Quand donc aurai-je une vie paisible ? soupira-t-il. Je ne demande qu'à vivre sans catastrophe.

Sa crainte des bouleversements lui en faisait voir partout : Pouch ? Une folle. Marguerite ? ... Eh bien ! Marguerite elle-même avait un caractère sans égalité.

Inconsciemment Benoît attendait cependant, comme tout le monde, le grand amour, mais la première échappée dans le chemin merveilleux le faisait hésiter.

Individualiste, il rêvait en série, prêtant à l'amour les caractères d'une seule femme, à l'honorabilité les seules vertus de sa propre famille — parents dont il n'avait, il est vrai, connu que des portraits peints en trompe-l'œil et des agrandissements photographiques.

Il lui répugnait autant de sacrifier une habitude à la joie qu'à la peine et gâchait volontiers toute une journée si celle-ci lui demandait l'abandon d'un seul instant.

Le bonheur ? ... Les mains chargées d'un butin précieux, Benoît s'inquiétait avec regret de la liberté que donnent des mains vides, jouant avec férocité d'un égoïsme tendre et enfantin dont la puissance était toute de crédulité commode, d'inertie et d'entêtement.

Rien ne pouvait lui déplaire davantage que les suggestions de Madame Michaud.

Peu sensible à la douleur physique, il n'imaginait pas la torture d'être vitriolé, mais l'éclat, le scandale, la concierge qu'il faudrait pacifier, les trous dans le tapis.

— Pouch était-elle capable de faire cela? Certainement non. Madame Michaud avait exagéré.

Benoît ricana.

Il haïssait l'exagération avec l'aveugle acharnement que l'on apporte à haïr un travers que l'on possède, car, s'il s'était irrité autrefois de découvrir chez sa vieille mère un détachement de tout ce qui ne la concernait pas particulièrement, un souci apeuré d'elle-même, une manière de ne pas se plaindre qui équivalait à des ordres sanglotés, jamais il n'avait réfléchi que son acceptation passive, sa tendresse à flatter les manies de la vieille dame dénonçaient un caractère également épris de soucis minimes, de mensonges fleuris, d'aises mélancoliques.

Peut-être était-il plus reconnaissant du plaisir que de l'amour, de la complaisance que de la bonté?

Peut-être confondait-il les uns et les autres, regrettant en secret de ne pouvoir posséder en même temps le futile et le grave, multitudes de biens semblables aux chevaux de bois dont en tournant les uns s'élèvent lorsque les autres s'abaissent.

Benoît se versa une tasse de café et réfléchit.

Sur le mode mineur, une chanson véhémence, empruntée au répertoire de Paulus ou de Fragon,

s'échappait par moment de la cuisine, glissant sous la porte comme une nappe d'eau.

« Avant de couronner les rosières, donnons du pain aux filles-mères ».

Seule, face à ses fourneaux et bien qu'implacablement vierge, Madame Michaud confondait avec générosité son infortune et celles des héroïnes de la chanson.

« Avant de couronner les rosières...

— Oh ! dit Benoît, où ai-je déjà entendu cette rengaine ?

Zouzou aboya et le refrain se tut. Mais Benoît n'eut pas le temps d'en remercier Dieu car des coups vigoureux, frappés à la porte de l'antichambre, l'arrachèrent au goûter qu'il se décidait enfin à déguster.

— Voyez donc ce que c'est, Madame Michaud, criait-il en se précipitant.

La bonne le rejoignit, ouvrit la porte avec fureur.

— Oh ! excusez-moi, Madame, dit-elle, radoucie et, sans tourner la tête :

— Monsieur, c'est la dame du chien.

— Ah ?

Benoît ne vit d'abord qu'un chapeau, une écharpe de gaze mauve, une touffe de violettes en coton, puis l'édifice parut osciller et, à défaut des yeux, invisibles sous une voilette, mauve également, un nez pointu dévisagea Benoît.

— Je m'appelle Olga Depuis-Vallée.

Elle entra délibérément, balayant de sa jupe une

poussière imaginaire ou des allées somptueuses, imaginaires également.

— Que puis-je pour vous, Madame?

Elle parut se recueillir.

Une guimpe blanche baleinée semblait soutenir son menton décharné, ses lèvres pâles ouvertes sur un dentier éblouissant.

— Que puis-je pour vous? répéta Benoît.

Madame Depuis-Vallée leva les bras dans un geste inattendu :

— Je tombe du ciel, Monsieur. Oh! rassurez-vous, point de miracle, je suis l'ancien professeur de Zizi.

— De Z... fit Benoît, regardant Zouzou avec inquiétude.

Mais un rire bien placé cascada, puis s'arrêta net :

— Zizi, c'est Madame Isa Rodriguez, Isa, Isa, grand talent, nature généreuse. Je l'ai eue comme élève pendant dix-huit ans, cela ne nous rajeunit pas... Mais au fait, Monsieur, si vous êtes amateur de musique, mon nom doit vous rappeler quelque chose? Voyons, Olga Depuis-Vallée? Olga?...

— ?...

— Tosca, c'est cela. Vous l'avez pensé, Tosca : j'en fus la première interprète. Mais oui, mais oui. De tels souvenirs paient la monotonie du présent. La voix!...

Elle baissa modestement les yeux.

— J'étais soprano, soprano-lyrique bien entendu, comme Zizi, enfin Madame Rodriguez, mais avec plus d'étoffe. Le moelleux du son ne s'apprend pas.

Elle parut réfléchir, ouvrit la bouche.

Au mépris de toute logique, Benoît horrifié crut qu'elle allait chanter.

— J'ai écrit à Madame Rodriguez, dit-il.

Olga Depuis-Vallée parut étonnée.

— Ah oui? Oui, Zizi m'a dit — nous sommes restées en excellents termes — Zizi m'a dit que vous aviez pris la garde de son petit chien. Excusez-moi, je ne me souviens plus exactement des propos de sa lettre.

D'un fouillis de gazes et de breloques elle extirpa un pince-nez de fer, l'équilibra d'une main gantée et s'effraya :

— Mon sac? Où ai-je mis mon sac? Ah! le voici. Que les artistes sont donc distraites! Merci, Monsieur.

Elle prit des mains de Benoît un étonnant sac en tapisserie dont le fermoir, formé de deux initiales entrelacées, emprisonnait une cordelière double. Elle l'ouvrit comme un coffre à secret.

— Ah! voici la lettre... non, c'est l'enveloppe seulement. Je me suis trompée. Enfin, il s'agissait du chien, peut-être pouvez-vous me renseigner?

— Il s'agit en effet de Zouzou, dit Benoît. J'ai écrit à Madame Rodriguez pour lui annoncer que mes multiples occupations ne me permettaient plus de m'occuper de son petit chien. Je vis seul et...

Avec à propos Madame Michaud parut, une chaussette grise qu'elle ravaudait de beige emprisonnant sa main comme un moignon. Elle gagna l'antichambre, cueillit le journal sous la porte d'un air important.

Olga Depuis-Vallée fit l'intéressée.

— Je vois, je vois, dit-elle. Que puis-je pour vous,

Monsieur? Je vous comprends si bien, j'ai eu moi-même un caniche autrefois, Massenet faillit l'immortaliser, il disait de lui... mais, qu'importe! j'ai eu un caniche que j'adorais, il était d'une intelligence... figurez-vous qu'il faisait le beau dès que je prenais son ruban. Il avait même une préférence marquée pour le lilas.

— Ah! Il distinguait les couleurs?

— Oui, seulement j'ai dû m'en séparer. Je fais de la musique, vous comprenez.

— Naturellement, acquiesça Benoît qui ne comprenait guère.

Il y eut un silence. Comme un vieil oiseau en quête d'une branche de mouron, Olga tourna la tête de gauche à droite et de droite à gauche avec inquiétude:

— J'ai dû m'en défaire répéta-t-elle d'un air rêveur. Zizi, enfin Madame Rodriguez, connaissait ce détail. Comment a-t-elle pu s'imaginer que je prendrais son chien chez moi? Car c'est bien cela qu'elle a imaginé, je présume?

En vérité cela me surprend, me surprend d'elle... Cette façon de m'envoyer chez vous, forcer votre porte au risque de passer à vos yeux pour Dieu sait quoi...

— Croyez bien, Madame...

— Oh bien entendu, bien entendu...

Avec attendrissement, Madame Depuis-Vallée joignit les mains, le regard noyé.

Précipitamment, Benoît tendit vers elle une assiette chargée de pains d'amandes.

— Si j'osais, Madame?

— Je vous remercie. Non, vraiment. Les études vocales ont hélas d'éternelles exigences, mentit-elle avec extase.

Benoît songea avec irrévérence aux exigences probables d'un dentier.

— Une tasse de café, alors?

— Si vous voulez. Ne prenez pas la peine de sonner votre bonne, je suis très bohème au fond, quoique certain sans-gêne me choque. Oui, oui, je pense à Madame Rodriguez, au chien qu'elle veut m'imposer.

— N'y pensez plus, dit Benoît, je garderai Zouzou quelques jours encore, le temps d'écrire à Madame Rodriguez.

— Inutile de parler de moi, je vous prie.

— Inutile...

Sous l'abat-jour teinté de sa lampe, Benoît, quelques heures plus tard écrivit le mot en toutes lettres.

« Inutile, *inutile* de m'envoyer quelqu'une de vos amies si elle n'est pas for-mel-le-ment décidée à se charger du chien. Comprenez donc, chère Madame, que depuis que vous m'avez imposé Zouzou, ma vie est une perpétuelle...

Benoît rêva un moment, tâta avec amertume un carton de bristol glissé dans la poche de son veston.

Madame Depuis-Vallée était partie en l'invitant pour le soir même à une fête de charité, soirée de musique, à moins que ce ne fût un tournoi de bridge ou une séance de charades.



Bien qu'il fût décidé à n'y point mettre les pieds, Benoît savait dès à présent que sa soirée était perdue, gâchée, pétrie d'énervement.

Au diable la vieille folle ! Madame Michaud, qu'elle avait séduite, ne l'avait-elle pas en quelque sorte imposée à Benoît, dressant la table sous les yeux de la chouette délirante, assurant qu'elle avait suffisamment de provisions lorsque Benoît avait évoqué leur carence pour ne point retenir Olga Depuis-Vallée à dîner.

D'une plume rageuse, Benoît assura Madame Rodriguez de « ses sentiments les meilleurs », signa, releva la tête.

Chaudement félicitée, récompensée par deux pièces de cinquante centimes enveloppées de papier de soie, Madame Michaud était partie, laissant ouverte la porte de la cuisine et, de sa table à écrire, Benoît pouvait voir maintenant l'essuie-main gras qui avait servi à faire luire la vaisselle de son charmant tête-à-tête pendre comme un vieux parasol au robinet de l'évier.

Sortir ? Et Pouch ?

Il ne s'imagina pas errant dans un quartier autre que celui auquel il était habitué, celui dans lequel il rencontrerait inévitablement Pouch flanquée de ses amis, à moins que ce ne soit Madame Depuis-Vallée...

Il y avait bien certaines liasses de papiers à mettre en classeurs, mais il s'en détourna avec dégoût.

Brusquement la sonnerie du téléphone retentit, lui fournissant un ingénieux prétexte de colère. Pendant un instant il se tint penché en avant, indécis, puis

s'élança, décrocha l'écouteur au moment précis où l'inconnu, à l'autre bout du fil, coupait la communication.

Benoît pensa que c'était peut-être une chose de toute importance, espéra un nouvel appel mais, seul, endormi au creux d'un coussin, Zouzou exhala un long soupir exténué, grogna en rêve, se rendormit. Une pendule sonna des heures fantaisistes et, de l'autre côté de la rue, une enseigne lumineuse s'éclaira comme une main successivement ouverte et refermée.

Détendu, le gilet béant, Benoît chercha un roman policier, se mit à lire, craignant de deviner trop tôt le coupable, adressant à l'auteur des reproches distants et nuancés. De temps à autre, il levait la tête. Pour lui des visages entrevus semblaient habiter maintenant la pièce déserte, un pays imaginaire se créait en reflets au ventre d'un objet convexe, campagne enrubannée de rivières poissonneuses, chemins de clair-obscur au fond desquels Benoît retrouvait son cœur insatisfait, son cœur, maniaque du bonheur, prompt à s'effrayer de lui-même. Mais aussi, à travers les héros romantiques piqués de coups, de blessures comme d'autant de fleurs, il retrouvait intact une des formes de son courage. Une forme qu'il n'estimait pas mais dont la connaissance le rassurait : courage brutal, nourri de vieilles guerres, de drapeaux, d'hymnes tendancieux et qu'il savait en lui — grenier d'abondance pour les jours où sa douceur, son scepticisme ne lui suffiraient pas pour vivre.

Il aimait les romans policiers comptant un mort par

chapitre, heureux que le jeu lui permît d'envisager des solutions que moralement il s'interdisait d'imaginer dans la réalité, car pour lui il n'était pas de vie plus ou moins précieuse, mais une vie à chacun précieuse également...

L'aube embuait les vitres lorsque Benoît ferma son livre.

Face à lui, l'enseigne lumineuse jouait toujours à étonner, mais le jour naissant en faisait apparaître la forte charpente métallique.

Benoît éteignit sa lampe, chercha un instant s'il s'était endormi, s'il avait rêvé.

— Pas mal ce roman, dit-il à mi-voix, pas mal.

D'une seule main il fit sauter son faux col, se frictionna le cou.

Courbaturé, mais momentanément insensible, il gagna la salle de bains, se versa un verre d'eau, le troubla de dentifrice et lentement en prit une gorgée, cherchant son reflet dans la glace d'un regard somnambule.

## VII

Arrêté dans son élan, Benoît pirouetta sur lui-même, parut une seconde un polichinelle écartelé. Placidement, Zouzou léchait le seuil d'une porte, mordant le décrotoir comme il eût fait du pied d'un arbuste.

— Ah ! Zouzou, soupira Benoît.

Le front creusé, il soupira, leva les yeux vers un ciel qu'il jugea soudain particulièrement inclément.

Il fit une tentative pour continuer sa route, dut s'y reprendre à deux fois et finalement traîner derrière lui le petit chien glapissant, écrasé sur le pavé tiède comme un chou à la crème. Les yeux exorbités et la langue pendante, Zouzou semblait la vedette d'un film destiné à apitoyer les hommes sur le sort lamentable des animaux.

Les longs poils beiges du pékinois semblaient avoir poussé démesurément depuis quelques semaines, hirsutes et coagulés, menaçant son nez grisâtre et l'obligeant sans cesse à éternuer. Madame Michaud le nourrissait-elle trop bien ?... Son ventre de luxueux constipé traînait à terre.

— Quel joli chien, dit une vieille dame en passant. Benoît lui jeta un regard étonné. Au contraire, il jugeait Zouzou ridiculement laid et lui-même, accablé de cet animal... Un moment il eut envie de rebrousser chemin, voulut regarder le ciel et charger la couleur des nuages de la raison de sa décision, mais la plaque géante d'un autobus s'imposa devant lui, balayant son hésitation naissante.

Benoît ramassa Zouzou, sauta sur le marche-pied et respira.

Bon an mal an, une fois par saison, il allait se promener à la campagne. Il choisissait le jour, l'endroit, avec un soin méticuleux que souvent le hasard rendait inutile — soit que le temps se gâtât, soit qu'un empêchement inattendu surgît au moment même du départ — prévenait Madame Michaud, qui avait congé ce jour-là et s'en trouvait douloureusement humiliée, nettoyait avec soin une pipe de fausse écume, taillait un vieux crayon et emportait un tas de feuilles blanches destinées à être rapportées pliées en quatre, flétries, mais vierges de toute écriture.

Il avait cependant le culte de la notation, des abréviations jetées en des carnets destinés à s'égarer, comme il avait le culte et le génie d'inventions inexploitable, nécessitant les documentations les plus diverses.

Suivant sa veine créatrice, Benoît avait appris ainsi successivement le coût exact du fer-blanc qui sert à fabriquer les boîtes de conserves hermétiques, la composition de vernis à lente évaporation; il avait même inventé une gélatine pour plaques photographiques qui

eût nécessité la construction d'un barrage et de plusieurs usines pourvues de génératrices et de cabines à haute tension.

Il inventait simplement, d'un crayon distrait dont il mordait la pointe, comme un poète dédaigneux de métrique.

De même, il acceptait ses échecs en poète. Déçu, il s'en consolait avec une douce histoire où sa confiance, méconnue mais nullement ébranlée, se vengeait d'un bon mot.

Quelquefois, à l'annonce d'une invention nouvelle, il soupirait : « Mais j'ai trouvé cela il y a cinq ans, il y a six mois... A quelques petits détails près... »

Il jugeait qu'une maison sans toit est toujours une maison et appliquait avec simplicité dans le domaine matériel certaines conventions picturales, trompe-l'œil, impression de volume à l'aide de quelques traits, rondeur simulée sur le vide.

Peintre encore, il soignait particulièrement certains détails et ses étranges rapports, concernant des produits chimiques ou métallurgiques, visaient l'impression en creux ou en relief, la sonorisation d'un poème qui l'avait spécialement séduit, d'un dessin qui l'avait ému profondément.

Généralement, ses inventions lui coûtaient son superflu et appauvrirent son ménage, car Benoît avait la pénible habitude de se servir de tasses comme d'éprouvettes et d'essuie-mains comme de filtres stérilisés.

Les expériences se limitaient heureusement à la première catastrophe. Bien vite, Benoît reprenait son crayon-fée et, libéré des difficultés d'ordre pratique pour lesquelles, modestement, il s'avouait peu doué, il calculait un nouvel élan, se jouait à nouveau des formules et des formats.

Tout récemment encore, il s'était occupé d'enseignes lumineuses ; aussi, cramponné à la barre d'appui, Zouzou entre les jambes, s'ingénia-t-il, malgré les occupants nombreux de la plate-forme, à apercevoir les enseignes de chaque immeuble commercial dès que l'autobus les dépassait.

— Il y a encore quelque chose à faire, pensa-t-il.

Il y avait beaucoup à faire... Puis sa pensée prit un autre cours. Il réalisa sa joie de s'être évadé, d'être bientôt à la campagne et, d'un talon amical, caressa les fesses de Zouzou.

Plaisamment même, il songea aux aventures des jours derniers, aux professeurs successifs de Madame Rodriguez qui avaient envahi sa maison sous couleur de s'occuper du sort de Zouzou. Aucun d'eux cependant n'avait accepté la charge du petit chien.

Le dernier phénomène, un vieux garçon autrefois maître de danse, s'était excusé en raison de souris blanches qu'il élevait déjà, mais il avait promis de réfléchir. Reviendrait-il ?

Benoît sourit, éprouvant un bien-être complexe à sentir à travers sa chaussure les poils tièdes de l'insupportable petit chien et, pris de fraternité conciliante, il s'interdit de déplacer le pied bien que l'im-

mobilité y vrillât une crampe douloureuse. Qu'importait... Dans quelques instants ils seraient arrivés; déjà l'autobus s'engageait sous des arbres en voûte et un parfum léger le suivait comme un ruban flottant.

— Viens, Zouzou, dit Benoît dès qu'il devina l'arrêt.

Plus vif que lui, le pékinois sauta à terre, humant avec précaution le gazon maigre en bordure du chemin cyclable.

La cheville insensible et la jambe piquée de mille points douloureux, Benoît le suivit.

Ils s'enfoncèrent sous bois ou, plus exactement, descendirent le long d'un talus, marchant entre les arbres.

Comme un sol gelé, les feuilles sèches craquaient pour s'enfoncer aussitôt, amollies.

La terre, élastique, semblait faite de racines tissées, nouées de touffes d'anémones blanches.

— Il fait doux, dit Benoît.

Le cou renversé, il chercha le ciel des yeux, mais ne vit qu'une lumière avare, nuages bas formant vélum au-dessus des arbres.

— Il fait doux, répéta-t-il d'un ton moins convaincu.

Afin de s'en attrister, il se rappela certaines lumières surprises autrefois: contre-jour, ciel de pluie casquant une route poudreuse. Il regretta le temps, la saison, son âme de ces moments et fit quelques pas, la tête basse. Zouzou, que la campagne décidément ravissait, l'irrita: il eut envie de le rappeler comme il eût morigéné une femme:

— Tu ne vois donc pas que c'est raté?

Il reprenait, répondant à une riposte supposée:



— N'ai-je pas le droit de m'attrister de ce que la promenade soit décevante? Non? Dis que ça t'amuse d'être dehors, mais ne dis pas qu'il fait beau.

Zouzou, heureusement pour son enthousiasme, éternuait avec frénésie, cherchant les rares endroits boueux pour y tremper ses courtes pattes cachetées de blanc. Avant de s'accroupir au pied des arbres les plus gros, il grattait le sol avec une fausse inquiétude, comme un chat pudibond.

— Zouzou! cria Benoît que le jeu énervait.

Se jugeant trop engagé pour rebrousser chemin, il chercha un talus, un promontoire quelconque afin de s'y asseoir. Bien qu'il souffrît aisément de vertige, Benoît avait le goût convaincu des nids d'aigle: roche isolée où s'étendre, indéfiniment absent, caverne suspendue au-dessus d'une rivière baptisée d'un nom d'oiseau ou de fleur. Avant d'élire pour siège une pierre plate et confortable, Benoît alors essayait l'écho.

D'une voix déplacée, il lançait des phrases étonnantes, heureux si l'écho bisyllabique répétait à l'infini « Trognon » « Croûtard » « Salaud ». Puis, las, il reprenait un rêve imprécis, qu'il approuvait de mouvements nerveux des sourcils.

Mais le sentier descendait en pente douce, mollement égalisé par les feuilles mortes.

Benoît s'arrêta, se résignant mal à ne pouvoir user son temps comme il l'avait prévu. Le ciel cependant s'éclairait. De futilles nuages dansaient assez bas dans des trouées bleues et la lumière, déraisonnablement, en paraissait toute dorée, tandis qu'une odeur « d'après

la pluie » achevait de transformer l'atmosphère. Benoît, peu sensible aux odeurs, s'inquiéta uniquement de l'éclat du jour : fermant un œil, il évalua le dégradé en peintre, puis, à l'aide de ses paumes, rapprochées plus ou moins, isola de l'ensemble quelques troncs particulièrement moussus. Heureux avec préoccupation, il sifflota.

Déjà une maison apparaissait à travers les futaies, toit rouge descendant presque jusqu'au sol, fenêtres à volets verts. Au-dessus de la haie du jardin oscillait une tête rougeaude coiffée d'un chapeau de jonc. Benoît crut reconnaître le visage et pressa le pas, mais Zouzou s'engagea délibérément dans l'allée de briques pilées, flairant avec révérence les culs de bouteille disposés en bordure.

— Bon Dieu ! Masereau ! Que fais-tu ici ? dit une voix empreinte de la jovialité bon enfant que les citadins croient indispensable de manifester lorsqu'ils s'occupent de jardinage.

— Et toi ? répliqua Benoît.

Il tendit la main.

— Tu habites ici ?

— Tu vois.

Faute de trouver autre chose à dire, Benoît remarqua :

— Cela fait au moins dix ans que nous ne nous sommes vus.

— Neuf exactement. Je le sais, car je me suis marié l'année de notre brouille.

— C'est vrai, nous nous étions brouillés ?

Ils rirent tout deux avec un peu d'effort, étonnés de reconnaître que ce qui demeurerait en eux de plus vivace était justement cette brouille. Vieille histoire de livres prêtés, achetés, non rendus...

— Tout de même, pensa Benoît, rester sur ses positions pendant dix ans, cela prouve du caractère.

D'un œil dur, il enveloppa la maison de son camarade de collège.

— S'il a continué comme cela, pas étonnant qu'il soit propriétaire.

Enfantinement, il pensa que son livre se trouvait sans doute dans la villa et il brusqua son « au revoir ».

— Non, non, je n'ai pas le temps d'entrer, j'ai un rendez-vous très important dans une demi-heure, je suis déjà en retard. Mes amitiés à ta femme et téléphone-moi : tu trouveras mon adresse dans l'indicateur, à Masereau.

D'un pas nerveux, Benoît contourna le jardin de la maison et put voir au travers une vitre, bien qu'il s'appliquât à regarder devant lui, le rayonnage d'une bibliothèque murale.

— Sans doute, sans doute, Hubert a prétendu m'avoir rendu ce livre, il a même prouvé... Prouvé? Cela prouve seulement qu'il a cherché à se défendre.

Cédant à l'enchantement, Benoît se retourna, mais la maison était maintenant invisible. Le sentier coupait une grand' route macadamisée. Benoît rappela Zouzou avant de la traverser. Il en voulait au petit chien de s'être engagé dans l'allée empierrée, heureux cependant d'avoir pu constater que le différend qui

existait avec un ami d'autrefois avait abandonné la forme aiguë pour un caractère de légère réticence.

Jugeant que rien au monde ne complique davantage la vie qu'une brouille grave, Benoît, résolument, évitait de passer dans la rue, dans le quartier même; d'un ami avec lequel il était « en froid », il changeait de restaurant, de marchand de journaux; mais, comme l'indésirable agissait de même probablement, il le rencontrait infailliblement en des endroits imprévus, choisis en désespoir de cause, rues étroites et solitaires, restaurants vides livrés aux gestes onctueux d'un serveur unique et désabusé.

— Il faut cependant quelquefois se brouiller, pensait-il.

Il pâlit un peu en évoquant deux ou trois visages... Son associé? Ah! oui, quoique, de l'avoir rossé, Benoît se sentit plein d'indulgence à son égard.

Pourquoi pensa-t-il à Marguerite? Là, il ne s'agissait pas de brouille évidemment, de lassitude tout au plus, de lassitude seulement.

Plusieurs fois, il avait pris la résolution d'aller revoir la jeune femme; Zouzou et son cortège l'en avaient empêché. En fin de compte, lorsqu'il s'était rendu chez elle, aux fenêtres dégarnies flottait, mi-décollée, une affiche annonçant la vacance de l'appartement.

Benoît en avait été déraisonnablement peiné.

Où se trouvait à présent Marguerite? Elle était partie sans l'en avertir. Dans sa profonde honnêteté, Benoît s'était souvent inquiété du sort futur de la jeune

femme. Que deviendrait-elle lorsqu'il la quitterait? Il ne s'agissait cependant pas d'une liaison éternelle. Elle semblait s'en soucier moins que lui, s'en remettant au hasard et aux possibilités de son courage.

Elle disait volontiers, comme un mécanicien momentanément chômeur :

— Quand j'ai des ennuis, je bricole.

Pour vingt francs, elle rajeunissait le chapeau de la crémillère voisine, retournait le veston pelé de son boucher en échange d'une entrecôte maigre et d'un os juteux destiné à enrichir son potage aux légumes. L'avenir lui apparaissait simple et net. Comme un calendrier d'étrenne, il portait en médaillon le visage d'un calicot lassé du célibat ou d'un veuf désireux de s'assurer une auditrice pour vanter les mérites de sa défunte femme.

— Alors j'aurai un gosse, ajoutait-elle avec simplicité.

Benoît s'imaginait sans peine qu'elle le coifferait « en enfant d'Edouard », le vêtirait de laine rose et le ferait photgraphier tout nu, tenant son pied d'une main.

Immobile, face aux fenêtres vides, il n'en avait pas moins été stupéfait, attristé par la certitude que toute une époque de sa vie, une période calme de bonheur distant, était finie. Finie autant par la faute de Zouzou que de son propre vouloir.

— Ce chien, dit-il à mi-voix, excédé.

Au fait, où était-il?

De même qu'un nageur novice suffoque lorsqu'il

s'imaginer n'avoir plus pied, Benoît s'affola de ne plus entendre le souffle rauque du petit chien.

— Zouzou! criait-il d'une voix étranglée, Zouzou, Zouzou!...

Il s'arrêta. Un bruissement léger s'évadait de la forêt, gagnait la lisière à chaque souffle de vent. Quelques feuilles tombèrent, un geai s'envola bruyamment d'un buisson voisin.

— Zouzou, Zouzou!

Bien que la route fût toute proche, le bois semblait inhospitalier, pareil aux forêts légendaires dont les arbres, de leurs couronnes démesurément hautes, masquent le ciel.

— Il sera retourné vers la maison, pensa Masereau.

Délibérément, il revint sur ses pas, mais il n'avait tenu aucun compte des premiers tournants du sentier : après un quart d'heure de marche essoufflée, il dut abandonner toute opinion sur la direction suivie et la direction à prendre.

De temps en temps, il appelait encore, courait au-devant d'un bruissement de feuilles, d'une pierre roulante que son pied rejetait comme un ballon.

— Zouzou! Zouzou!...

Arrivé devant une pépinière, Benoît s'assit avec accablement. De toute évidence, il ne l'avait pas vue tout-à-l'heure; d'autre part, mal émondés, les sapins très bas n'offraient aucune trouée praticable.

Le klaxon d'une auto soudain creva le silence.

— Dieu soit loué! dit Benoît, je ne suis pas loin de la grand' route.

Il écouta encore, espérant un nouvel écho, et, en même temps que mourait en lui la crainte de s'être égaré dans le bois, renaissait l'affolement de ne plus trouver trace du petit chien.

— J'aurais dû le garder auprès de moi, le mettre à la laisse.

Mal à-propos, il se rappela n'avoir pas rattaché au collier de Zouzou la médaille portant son nom et son adresse. La plaque s'était détachée quelques jours auparavant et, soucieux de ne pas l'égarer, Benoît l'avait rangée avec tant de soin que ses efforts, conjugués avec ceux de Madame Michaud, n'avaient pu la lui faire retrouver. C'était l'éternelle histoire...

Enervé d'avoir eu tort, Benoît, une fois de plus, rêva avec rancune de ce qu'il appelait « une collaboration intelligente ». Homme ou femme, il s'en inquiétait peu, disposé à appeler sans distinction de sexe : « bon génie » celui ou celle qui cachèterait et enverrait ses lettres, le pourvoirait de monnaie pour l'autobus, rangerait ses journaux précieux et tiendrait à sa disposition un lacet neuf chaque fois qu'il arrachait le sien en mettant sa chaussure.

Benoît soupira de plus belle, tenta de siffler comme il l'avait vu faire autrefois par des dresseurs de chiens qui, au premier appel, ramenaient à leurs pieds la bête rampante. Après un essai infructueux, il se décida à appeler encore le petit chien par son nom, se répétant qu'après tout Zouzou n'était pas dressé.

Couvrant sa voix, encore une fois retentit le vrombissement d'une automobile. Une autre terreur assaillit Benoît.

Si Zouzou s'était fait écraser ? Sans doute aucun, la route était toute proche, si proche qu'il suffisait de contourner le petit bois de sapins pour la rejoindre.

Peut-être allait-il découvrir le cadavre de Zouzou jeté dans un fourré... Dame ! un chien ne portant qu'un simple collier de cuir... Mais, le petit bois dépassé, il dut se rendre à l'évidence : aucune route ne commençait là. Rassuré pour Zouzou, mais inquiet pour lui-même, Benoît allait s'arrêter à nouveau lorsqu'un éclat de voix vint jusqu'à lui.

A travers les branches, il devina quelques silhouettes claires. Il les rejoignit.

— Pardon, mesdemoiselles, pouvez-vous me dire où je me trouve exactement ?

Les jeunes filles répondirent ensemble :

— Nous allions vous le demander, Monsieur, nous nous sommes égarées.

— Ah ! N'avez-vous pas vu un petit chien, par hasard ?

— Moi, j'ai vu un danois tout à l'heure, dit l'une d'elles, mais si vous dites que c'est un petit chien...

— Oui, tout petit.

Avec zèle, Benoît simula le volume à l'aide de ses mains jointes.

— Mais c'est un ouistiti, dit la première, et, satisfaites de leur plaisanterie, elles se mirent toutes à rire.

Benoît les quitta, ulcéré.

La route, il s'en rendait compte maintenant, devait être de l'autre côté. Il pensa avec satisfaction que les jeunes filles ne la trouveraient pas, elles auraient ain-



si une excellente occasion de manifester leur bonne humeur.

Il n'espérait plus maintenant retrouver Zouzou, car, volontiers optimiste, il ne croyait pas à sa chance.

— Je ne le retrouverai pas, dit-il, de même qu'il se répétait généralement en se hâtant pour prendre un train : « On aura changé l'horaire, ma montre retarde certainement ».

Consciencieusement, à intervalles réguliers, il appelait encore cependant, cherchant dans l'ensemble des troncs un souvenir capable de l'orienter. Il devina la lisière toute proche, miraculeusement le fourré s'éclaircit, Benoît sauta un fossé à sec et se trouva sur la grand' route.

En somme, il ne s'en était jamais bien écarté, il lui suffisait maintenant de deviner dans quel sens il fallait prendre la route. En levant la tête, il aperçut une indication : « Croisement dangereux, poste de secours à 100 mètres ». Avec beaucoup d'application, on pouvait lire encore que ce poteau avait été érigé par les soins d'une firme d'huile extra-fluide.

Délibérément, Benoît s'engagea à droite. Après un moment, des inconnus le dépassèrent. Il pensa à leur demander la route à suivre mais y renonça, estimant, sans raison aucune, que cette direction devait être la bonne puisque d'autres que lui l'avaient adoptée.

Et puis, on verrait bien. Assez logiquement, il avait définitivement renoncé à appeler Zouzou et marchait vite, le cou dans les épaules. Une pluie fine se mit à tomber, précipitant le crépuscule.

Une à une, apparurent des villas éclairées suivant le volume et la luminosité des pièces qu'elles comprenaient, l'heure des lampes n'étant pas encore venue. Après une descente brutale, la route découvrit un rond-point enténébré où stationnaient un tramway à remorque et un autobus abandonné.

Le tramway comme l'autobus le ramenaient en ville. Et Zouzou?... Il s'attendrit brusquement sur le sort du petit chien, eut une seconde la pensée de rebrousser chemin, de chercher encore, puis il haussa les épaules.

Seul promeneur, il traversa la place désertique.

Du tramway pauvrement éclairé montaient des éclats de voix : wattman et receveurs se querellaient sans conviction au sujet de l'aiguillage de la voiture motrice. Ils ne paraissaient pas décidés au départ. Quant à l'autobus, il semblait attendre quelque noce attardée dans un cabaret voisin.

Benoît frissonna, fit le tour de la place, s'arrêtant aux boutiques éclairées.

— Il y a de singuliers quartiers, pensa-t-il. Comment certaines gens ont-ils l'idée de venir habiter ici ?

Distraitement, il lut un nom sur une plaque d'émail : Mademoiselle Denise, ceintures à façon.

A quelque distance, l'étalage d'une boulangerie le retint un moment : sous la vitre embuée, un soupirail exhalait une haleine brûlante, sentant le savon minéral et la confiture de prunes et précisément, au moment où Benoît allait s'en éloigner, quelqu'un secoua un torchon devant le grillage. Un nuage de farine poudra les

chaussures de Benoît, qui, machinalement, les frotta au bas de son pantalon pour leur donner du luisant.

Avec un grand fracas de plaques échangées, l'auto-bus s'éclaira soudain et Benoît allait s'élancer lorsqu'une phrase le cloua sur place :

D'une laiterie voisine sortait une inconnue, portant un petit pot. La commerçante, invisible dans l'ombre de la boutique, concluait :

— C'est cela. Au revoir, Mademoiselle Sonia, bonne chance avec votre protégé. C'est un malheur tout de même que des gens abandonnent des bêtes de prix comme ça dans le bois.

— Il a l'air d'avoir été bien soigné, dit l'inconnue qui maintint la porte ouverte malgré le glapisement d'une sonnerie. Enfin, je verrai demain les annonces.

Le cœur de Benoît bondit dans sa poitrine :

— Madame, Madame?...

Soit que l'ombre le dissimulât, soit qu'il n'eût pas parlé suffisamment haut, l'inconnue ne tourna pas la tête. Au contraire, elle pressa le pas.

Au coin de la rue, Benoît en comprit la raison. Un homme l'y attendait, qui fit quelques pas avec elle.

Masereau les suivit à distance.

Ils causaient avec animation, s'engageant sans regarder devant eux dans des rues obscures que la pluie semblait avoir particulièrement mouillées. La femme faisait de grands gestes. Brusquement elle s'arrêta, son visage, dérobé l'instant auparavant sous un chapeau aux bords rabattus, apparut, livrant une bouche peinte d'écarlate. Un moment, elle seule, et les bas

couleur chair qui moulaien<sup>t</sup> ses jambes, parurent vivre, éclairer la rue. Sans lui tendre la main, l'inconnue quitta son compagnon après un mot bref et un regard qui atteignit Benoît, immobile et qui regardait pour se donner une contenance les sphères teintées d'une pharmacie.

L'homme disparut dans une rue adjacente.

Benoît, follement préoccupé de ce qu'il avait entendu au seuil de la crèmerie, pressa le pas.

Sans doute aucun cette femme avait trouvé Zouzou...

— Madame, Madame...

Il se mit à courir, voulant dépasser l'inconnue pour l'aborder plus courtoisement.

Elle marchait assez vite, mais, au premier mot de Benoît, elle s'arrêta. Sans hâte elle tourna la tête, s'appuya contre la facade d'une maison aux volets clos.

La tête levée vers lui, elle souriait et Benoît reçut en plein visage le choc de son masque blafard avivé aux pommettes de rouge abricot.

— Madame...

Il s'embrouillait.

Doucement l'inconnue se reprit à marcher, elle oscillait un peu sur des talons vertigineux dont l'un, complètement affaissé, entraînait d'un seul côté le poids de la chaussure.

— Madame, n'avez-vous pas trouvé un petit animal dans le bois, un animal qui... un animal...

— Oui.

L'inconnue sourit, leva en signe d'acquiescement une main qui serrait un sac en faux crocodile.

Elle fit encore quelques pas, puis déposa son pot de lait et un journal plié sur le perron d'une maison de minable apparence. Elle chercha sa clé.

— Oui, dit-elle, j'ai trouvé un petit chat.

— Ah...

Machinalement Benoît eut un geste en arrière.

Un chat... il se souciait bien d'un chat. Désireux seulement de s'éloigner au plus vite, il expliqua néanmoins, par courtoisie :

— Excusez-moi, je cherche un chien, figurez-vous, un petit chien café au lait, grand comme ça, il s'appelle Zouzou. Lorsque j'ai entendu la crémillère voisine parler d'un animal que vous aviez secouru, j'ai cru, oui, en réalité j'ai imaginé...

— Ah oui...

Elle eut un rire très doux qui remplit Benoît de confusion.

— Qu'est-ce que tu as cru ?

— Mais... mais que vous aviez trouvé une petit chien et que...

Elle rit encore. Poussant la porte du pied, elle saisit Benoît par le bras.

— Je comprends, je comprends des choses, tu sais... On est timide, on n'est pas riche, alors on cherche une occasion, comme on dirait une entrée... Tu as de la veine, je suis une bonne fille.

Elle conclut, sentant confusément dans l'obscurité la résistance de Benoît, son recul écœuré :

— C'est pas un hôtel, tu sais, c'est chez moi. Entre donc, chéri.

## VIII

Contrairement à sa coutume, Benoît s'éveilla tôt. Des besognes importantes l'appelaient au bureau, il décida cependant de ne point s'y rendre.

La perte de Zouzou l'accablait d'une étonnante humilité. Les yeux encore mi-clos, il se souvint que maintes fois ses amis avaient prétendu qu'il n'avait pas du temps une notion exacte. Il exhuma même d'un lointain passé le souvenir d'une jeune femme qui lui avait dit trop de choses déplaisantes sous couleur d'être sincère et pensa avec amertume qu'elle le connaissait sans doute plus parfaitement qu'il ne se connaissait lui-même.

Mieux valait consacrer tout son temps à retrouver Zouzou. Zouzou? Où était-il à présent?

Certainement Madame Michaud serait de grand secours, malheureusement elle venait tard ce jour-là, s'entêtant, le vendredi, à chercher sa provision de poissons dans une échoppe distante d'une lieue.

A vrai dire, le poisson qu'elle en rapportait dans un papier maculé n'était pas extraordinaire, encore qu'el-

le prît soin de le déballer devant Benoît, le retournant en tous sens pour conclure, en écartant les ouïes avec onction :

— Vous voyez comme il est frais, Monsieur.

Elle achetait généralement des vives, des rougets quelquefois et, certains jours de prodigalité, une anguille géante goûtant la vase, ce qui était naturel, étant donné que « l'anguille vit dans la boue et que Monsieur aime les poissons doux ».

Benoît pensa aux vives rituelles avec écœurement. Un soupçon d'appétit lui procurait du reste une nausée légère, évoquant les premiers jours de convalescence et l'ennui distingué. L'accaparante personne du petit chien lui manquait, le regard inquisiteur de Zouzou, sa façon d'attendre le déjeuner, la manière bruyante dont il reprochait à Madame Michaud de garnir la table en omettant successivement d'y disposer le sucrier, le pot à lait, la cuillère à confiture.

Benoît était convaincu que Zouzou partageait l'ennui qu'il éprouvait à voir la femme de ménage entrer vingt fois de suite portant l'objet oublié, le beurrier, tiède encore d'avoir été hâtivement lavé, où fondait une coquille perlée d'eau. De même, il croyait volontiers que le petit chien prenait acte d'une promesse et s'excusait mentalement auprès de lui de devoir sacrifier l'heure de la sieste ou du jeu.

Cependant, il ne confondait pas les règnes comme l'eût fait Madame Michaud si elle avait été capable d'aimer Zouzou. L'homme l'emportait toujours sur l'animal, même un méchant homme. Après cela, il évi-

tait de regarder les affiches anti-vivisectionnistes qui lui rappelaient, non une injustice, mais un sacrifice particulièrement douloureux qu'il eût voulu voir se limiter aux animaux qu'il jugeait moins réceptifs, moins sensibles à la douleur et à l'amour.

La maison, particulièrement inhospitalière, fit pousser à Benoît un soupir infini qui se mua en bâillement gémissant. Il réalisa l'inutilité de s'être levé aussi tôt, puisqu'il était décidé à attendre la venue de Madame Michaud pour prendre une décision.

Il fit chauffer une bouilloire d'eau, souhaita que le café contenu dans la boîte se trouvât moulu.

Mais, à chaque instant, des bruits inhabituels le tiraient en arrière, comme une main posée sur son épaule. La rue, entrevue sous un pan de rideau écarté, lui parut nouvelle.

Il guetta, sans parvenir à en saisir une seule, les exclamations familières qu'il entendait à travers les murs chaque matin et qui lui donnaient des heures une évaluation approximative.

Madame Michaud disait : « Il est neuf heures, *celle* du second sort ». Il crut un moment que la femme de ménage allait entrer, mais les pas ne s'immobilisèrent qu'un court instant devant sa porte : la concierge glissait les lettres sous le paillason.

Rien d'important, bien entendu.

En haussant les épaules, Benoît dressa la table. Cette fois, aucun objet n'y manquerait. Avec rancune il disposa le sucrier, la cuillère...



— Quoi de plus facile, en somme?... ces bonnes, tout de même...

Mais, au moment de se servir, il s'avisa du manque de pain. Heureusement, Madame Michaud entraînait.

Elle portait, nouées dans un papier gris, des brioches chaudes et, sous le bras, un pain français. Sans tenir compte de la main tendue de Benoît, elle s'immobilisa à deux pas de lui, parut chercher sur son visage le nom de la maladie dont il était atteint :

— Je vois que Monsieur est levé, dit-elle en pinçant les lèvres.

D'un geste qui signifiait que, si le patron peut se permettre toutes les extravagances, il n'en est pas de même pour sa domestique, Madame Michaud déballa son poisson, le tint en équilibre sur le plat de sa main :

— J'ai acheté des vives, annonça-t-elle avec satisfaction, elles sont d'une fraîcheur...

— Ah ! très bien.

Benoît fendit son petit pain d'un couteau qu'il voulait fataliste.

— Madame Michaud, dit-il d'un air négligent, que fait-on lorsqu'on a égaré un objet précieux ?

— Monsieur a perdu son portefeuille ? Peut-être sa clé ?

— Mais non, mais non, j'ai perdu Zouzou, voilà tout..

— Le chien de celle du troisième ? Comment avez-vous fait ça ? Eh bien, vous en entendrez des choses car elle sait crier, je vous en réponds, elle est même capable de vous demander des dommages, vous...

Elle s'arrêta, courut à la cuisine porter ses provisions et revint aussitôt.

— Ça va faire du joli, répéta-t-elle avec jubilation. Est-ce que Monsieur se souvient où il a perdu Zouzou ?

— Dans la forêt.

— Peut-être que Monsieur n'était pas seul. La personne qui vous accompagnait sait peut-être quelque chose ?

— Qui ?

Benoît la regarda sans comprendre, puis sursauta.

— Vous êtes folle, dit-il, qui voulez-vous qui m'accompagne dans la forêt ?

Il la regardait, franchement stupéfait, prêt à lui dire : « Qui pourrait m'accompagner, comprendre le sentiment qui me guide lorsque je marche sans autre souci que de pousser du pied un marron sauvage ? Quand je monologue, mimant un discours inutile, inutile à tout, hormis à mon bonheur. Vous êtes folle ! Qui ? Qui, sinon ce petit chien... Zouzou ».

Il eut un brusque soupir, un chagrin si profondément égoïste qu'il faillit s'attendrir.

— Voilà, dit-il, j'ai perdu Zouzou. Mais un chien, ça se retrouve. Déjà hier, j'ai failli le retrouver, mentit-il.

Appuyée des deux mains à la table comme à la rampe d'un escalier, Madame Michaud le regardait sévèrement, suivant des yeux chacun de ses gestes, de même qu'un animal affamé.

— Cette bête était comique, dit-elle d'un ton lugubre. Son genre n'allait pas à Monsieur.

Elle fit un geste qui signifiait que maintenant cela n'avait plus d'importance et conclut :

— Vous n'êtes pas assez sportif pour avoir un chien. Benoît ne sourit pas.

— Quoi qu'il en soit, dit-il en rejetant sa serviette, il faut le retrouver. Comme vous l'avez dit vous-même, j'en suis responsable, je...

— Peut-être aussi que Monsieur s'y était déjà attaché ?

— Ah ?...

Etonné, Benoît tourna la tête, mais il ne rencontra que le rectangle de la fenêtre anormalement lumineux. Il toussa un peu, se frotta le nez du bout des doigts.

— Un peu d'ordre, pensa-t-il. La première chose à faire est de me renseigner auprès de tous ceux qui pourraient avoir rencontré le petit chien.

— Bien entendu, vous ne l'avez pas vu, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Madame Michaud, invisible et présente, poussa un grognement, puis réapparut tenant à bout de bras la nappe qu'elle s'efforçait de replier dans les cassures.

— Vous devriez mettre une annonce dans un journal.

— Excellente idée.

— Oui, poursuivit Madame Michaud, à votre place j'irais chez le libraire du coin : il prend les annonces, il dit que ça lui rapporte son superflu. Moi, je pourrais demander au boucher de mettre une petite carte au grillage.

— Il ferait cela ?

— Il a fait cela quand j'ai voulu vendre ma vieille machine à coudre : on paie le timbre, naturellement.

— Eh bien ! faites cela, Madame, allez chez ce boucher.

— Il y a aussi la mercière, mais elle n'aime pas Monsieur.

— Parfait, parfait, dit Benoît d'un air somnambule.

Il avait entendu la phrase sans l'écouter, sa pensée vagabonde imaginant la boucherie, les quartiers de bœuf ourlés de graisse où se jouait la lumière du matin.

— Parfait, parfait, répéta-t-il, allez aussi chez la mercière qui ne m'... mais, mais... pourquoi ne m'aime-t-elle pas ?

— C'est un sentiment comme ça.

— C'est une chipie. Enfin, allez toujours lui demander ce service, je ne veux rien négliger pour retrouver Zouzou.

Bien que la table fût déjà desservie, Benoît s'assit à nouveau, sans souci de Madame Michaud qui y étendait le tapis.

— Je vais m'habiller, dit-il sans bouger. A quelle heure la librairie est-elle ouverte ?

— Elle est ouverte depuis longtemps, vous pensez bien, puisqu'on y vend des journaux.

— Ah !

Indécis, il regarda autour de lui.

— Je vais m'habiller, répéta-t-il.

Il se leva avec peine, flâna sans joie dans l'appartement, déplaçant les objets, redressant une fleur. Il

ramassa un cendrier débordant, déposé à terre mais, ne sachant que faire des cendres, l'abandonna sur une table.

— Vous êtes certaine que la librairie est ouverte?

Aucune réponse ne lui parvint. Sans doute Madame Michaud était-elle déjà partie. Cette pensée galvanisa Benoît.

Rapidement, il gagna la salle de bains, décidé à écourter ses ablutions. La pensée de Zouzou ne le quittait plus.

D'un esprit distrait, il échafauda des plans méthodiques: visite à la librairie, annonces, renseignements, retour, attente.

— Puis il me faudra de la monnaie. Combien donnerais-je de récompense? Après tout, c'est peut-être un enfant qui aura trouvé Zouzou, dans ce cas...

Un doute naissait en lui, entamant la parfaite ordonnance de son plan d'action.

— Que donne-t-on à un enfant? Et si c'était une jolie femme, un ministre?

En sortant de chez lui, Benoît souhaita ardemment que le petit chien ait été recueilli par un conducteur de taxi. Au moins, ainsi, tout serait simple.

Simple... Avant de refermer la porte, Benoît se tâta les poches: il n'oubliait rien. Mais, à peine ébauché, son sourire satisfait disparut: la concierge l'attendait au bas de l'escalier.

— Bonjour, Monsieur Masereau, dit-elle. Il paraît que vous avez perdu le chien de Madame Rodriguez?

C'est dommage, d'autant plus que vous avez peu de chance de le revoir jamais. Ces chiens-là valent cher.

— Vous croyez?

— Ça!

D'un doigt sévère, elle désigna un coin de la loge:

— C'est comme « Poilu », dit-elle en se rengorgeant, vous le voyez dormir, eh bien, il y a neuf ans on m'en a offert deux mille francs... maintenant, évidemment, il a un peu perdu.

Dans l'ombre, un paquet de crins roux parut s'animer et un râle d'asphyxié rompit le silence déférent.

— Il a compris que nous parlions de lui, comme c'est intelligent tout de même. Allons, bonne chance, Monsieur Masereau.

Benoît gagna la rue et la liberté; il soupira d'aise. Maintenant il reconnaissait gens et choses, ayant suffisamment traîné en faisant sa toilette pour se trouver dehors à l'heure habituelle. Toutefois, comme il allait à l'opposé de sa direction journalière, il reconnaissait à certains détails vestimentaires seulement les passants qu'il voyait généralement ou de dos ou de face, suivant le sens de leur marche.

Un instant, il ne put s'empêcher de les considérer comme des relations éventuelles. Accablé, il pressa le pas et faillit passer devant la librairie sans entrer.

Un employé bougon et une demoiselle proluxe veillaient sur des tas de journaux mis en pile. Des revues grivoises, maintenues par des pinces à linge, pendaient à un fil de fer.

— Une annonce? Dans quelle rubrique? Ah! parfait.

L'employée entraîna Benoît vers le fond de la boutique. Un liquide boueux tiédissait sur le radiateur.

— Vous permettez?

Elle lui tendit d'une main le tarif des annonces, de l'autre s'empara du bol et but avidement.

— On ne peut pas déjeuner en paix, fit-elle sans cesser de sourire.

Des miettes de croissant fleurissaient son jabot de dentelle, par ailleurs légèrement jauni.

Benoît expliqua laborieusement:

— Voilà, j'ai perdu un petit chien roux, hier, dans la forêt et je voudrais le retrouver. Quel journal me conseillez-vous?

— Ça dépend du prix que vous voulez mettre, naturellement.

— Ah oui.

Masereau relut le tarif et désigna du doigt plusieurs quotidiens:

— Et quel texte mettrons-nous?

D'une main experte, elle attira un bloc-notes, l'ouvrit et parut se recueillir, le crayon en l'air.

Benoît crut un moment posséder la secrétaire rêvée, mais il dut déchanter.

— Dicter, je vous prie, dit la jeune femme.

— Que met-on habituellement?

— Mais le nom, l'âge, la race et l'endroit perdu. Est-ce un chien?

— Je vous l'ai dit, c'est un chien.

— Je vous demandais: est-ce un chien ou une chienne?

— Un... une chienne.

— Vous voyez. Quel âge a-t-elle environ?

— Quelques mois, non... c'est-à-dire qu'il y a quelques mois seulement que j'en ai la garde, elle doit avoir un an.

— Soit, ne mettons pas d'âge. Son nom?

— Zouzou.

— Vous comptez offrir une récompense?

— Ça dépend, vous comprenez, dit Benoît, maniéré.

— Combien?

— Heum...

Comme si Masereau eût clairement répondu, la jeune femme se prit à écrire. Au bout d'un moment elle releva la tête.

— Voilà, dit-elle : « Perdu hier dans la forêt petite chienne rousse, race?... »

— Je crois que c'est un pékinois.

— « ...répondant au nom de Zouzou. Rapportez contre forte récompense chez Monsieur... C'est cela? »

— Oui, dit Benoît, c'est cela, enfin j'imagine que ce doit être cela.

Lentement il épela son adresse, son nom, lut la fiche attentivement et voulut payer.

— Désirez-vous des abréviations? Comme le prix est compté à la ligne, cela fait une différence naturellement.

— Est-ce aussi lisible?

— Jugez-en.

Elle sabra le texte à grands coups de crayon bleu puis le lui tendit.



« Per. h. ds. for. pt. ch. r. rép. n. Zouzou. Rap. c. b. réc. chez M. Masereau.

— Non, non, dit Benoît, scandalisé, mettez le texte entier.

Il paya royalement mais s'attarda au comptoir, conscient d'avoir le droit de feuilleter les magazines. Toutefois, il n'osa pas quitter la boutique sans en acheter plusieurs, cherchant de plus à retarder le moment de se trouver seul dans la rue, livré comme une proie à l'attente du retour de Zouzou.

Benoît calcula que, l'annonce paraissant le jour même, Zouzou pourrait encore lui être rapporté le soir, le lendemain au plus tard.

Il n'envisageait pas la possibilité de n'obtenir aucun résultat, trop profondément indécis pour n'être pas optimiste lorsqu'il s'était décidé à l'action.

Volontiers, du reste, il considérait une démarche comme un travail véritable, confondant aisément le bouton de col à acheter et le client à aller voir. Entre l'une et l'autre de ces courses, il rentrait chez lui, s'allongeait pour un instant sur un vieux petit divan déjeté et oubliait dans l'enchantement l'heure écourtée d'autant.

Ses douces mains malhabiles gaspillaient avec méticulosité des minutes qui, d'être perdues, devenaient pour lui inestimables.

Assoiffé de loisir, il fumait avec sérieux lorsqu'un travail implacablement important semblait lui interdire toute évasion. Sans s'en douter le moins du monde, il introduisait ainsi, au sein même de sa résolution

de persévérante activité, le motif, l'excuse, d'une distraction passagère.

Souvent il avait considéré comme échec définitif l'échec d'une démarche, d'une visite, de même il s'obstinait à croire davantage aux exclamations mécontentes qu'aux paroles qui ensuite tentaient faire excuser l'exclamation.

Madame Michaud haussait les épaules devant la sagesse imprévue de ses arguments.

Benoît lui enseignait ainsi qu'il est normal de fermer chaque fois les robinets de sûreté des appareils de chauffage et de maintenir à l'aide du dossier d'une chaise les fenêtres ouvertes.

Sa logique se refusait à admettre que la pensée d'un geste sans cesse répété, la présence d'un meuble à un endroit inhabituel, — souci nouveau lié aux besognes ménagères — entêtassent Madame Michaud à ne fermer le robinet de sûreté que la nuit, à caler les fenêtres ouvertes avec de vieux buvards.

En réalité, il aurait accepté l'asphyxie avec sérénité, et le bris de toutes les glaces de l'appartement, pour peu que ces catastrophes eussent été dues à la distraction.

Madame Michaud avait donc eu à choisir entre s'entendre appeler « oublieuse » ou « enragée de mauvaise foi ».

Madame Michaud, à ces deux partis, avait préféré un troisième: celui de se fâcher la première, de s'invectiver elle-même chaque fois que la responsabilité d'une catastrophe domestique pouvait lui être imputée.

Cette fois, Benoît dut à peine pousser la porte de l'appartement pour se convaincre que sa bonne avait une fois de plus péché contre la logique, à moins que ce ne fût contre l'attention.

Une fumée épaisse poissait l'atmosphère, malgré les fenêtres ouvertes et le courant d'air qui la faisait osciller.

— Imbécile ! criait Madame Michaud, stupide bête !

Une odeur de poisson brûlé avisa Benoît que, non seulement elle n'avait pas fermé le robinet de sûreté de la cuisine, mais qu'elle avait probablement laissé les vives dans la friture pendant son absence.

Le bondissement sonore de la vaisselle l'avertit en sus que Madame Michaud était de méchante humeur.

— Le poisson est brûlé ? demanda-t-il, s'efforçant de paraître se désintéresser de la question même.

— Si ce n'était que le poisson, glapit-elle, mais ce sont « mes » pommes de terre. Naturellement, j'ai dû aller chez le boucher.

Elle s'adoucit, ses yeux que la fumée rendait larmoyants parurent un moment exprimer ses sentiments.

— Le boucher à bien voulu mettre une petite carte à sa caisse, la mercièrè aussi. Du reste, j'ai été partout, Monsieur, partout.

D'un geste théâtral, elle désigna les provisions réparties sur la table et la desserte :

— Vous voyez.

— Je vois, dit lugubrement Benoît, que la fumée faisait tousser.

A vrai dire, les achats de Madame Michaud ne lui semblaient pas de nature à mériter la considération des commerçants du quartier, et certaine salade de viande écrasée entre les parois d'un carton graisseux le remplissait d'appréhension.

« Paris vaut bien une messe... si à ce prix on retrouvait Zouzou... » Tant d'activité déployée le remplissait d'admiration, pour peu il se fût attendu à voir apparaître le petit chien devant lui.

Le soir venu, il dut admettre que le résultat est rarement proportionné à l'effort fourni.

Tant bien que mal, il se réconforta en pensant que ses annonces ne paraîtraient probablement que dans les journaux du soir, dans la dernière édition, que le propriétaire éventuel de Zouzou ne lisait peut-être qu'un journal sur deux, à moins que la déveine voulût que ce soit un philosophe également indifférent au sort mondial et à celui des objets perdus.

Benoît, que cette dernière question passionnait, descendit dans la rue, quittant sans regret son appartement où le souvenir d'un mauvais déjeuner le poursuivait comme une présence.

L'habitude le fit attendre un moment au bas de l'escalier. Généralement le petit chien l'y rejoignait avec une hâte habilement simulée, s'efforçant ainsi de dérober l'anneau de son collier à celui de la laisse que Benoît tenait en main.

Emu par ce souvenir, Masereau entr'ouvrit la porte de la loge du portier.

— Personne n'est venu pour moi? demanda-t-il.

Seule, une substantielle odeur de bœuf miroton lui répondit. La concierge demeura invisible.

Benoît referma l'huis précautionneusement, comme s'il se fût agi du couvercle d'une cocotte en terre.

Résolu à dîner dehors, il sortit, fit quelques pas au hasard.

Un désir complexe de solitude et de facile compagnonage l'animait. Sans discerner exactement ce qu'il attendait de lui, Benoît souhaita rencontrer un ami neutre et conciliant, décidé à considérer son silence éventuel comme une preuve d'amitié compréhensive.

Comme de pain, Benoît avait besoin de parler de lui. Non point à la manière des sentimentaux et des poètes qui montent en épingle un événement pour eux seuls décisif, mais à la manière des égarés, des bavards et des solitaires qui ne peuvent commencer un récit sans le rattacher à un autre, lui donner une place précise dans un étonnant arbre généalogique.

Les histoires de Benoît ressemblaient à de monstrueux fibromes prolongés d'adhérences. Comme chacun d'eux touchait au moins un organe essentiel, l'histoire était sans fin et sans axe, chaque partie vivant par elle-même comme les tronçons d'un ver sectionné.

Y répondre était impossible et surtout inutile, car Benoît s'ennuyait vite, peu soucieux de deviner l'enseignement qu'un autre que lui aurait tiré d'une même aventure.

Sa courtoisie se bornait à préparer certaines entrées, à permettre certaines redites qu'il affectionnait et qui rebondissaient jusqu'à lui. Chacun de ses amis avait

ainsi une histoire-type qu'il ne se lassait pas d'entendre car elle éveillait en lui de mystérieux échos, et il ne fallait pas que l'ami en changeât, s'y croyant autorisé par tant de persévérante attention.

Au coin de la rue, Benoît acheta tout un lot de journaux, ne parvenant plus à se rappeler le nom des quotidiens qui devaient transmettre son annonce.

La première feuille dépliée le rassura et l'étonna d'autant, car il put y lire : « Perdu dans la forêt petit chien roux répondant au nom de Zouzou. Rapporter contre *formidable* récompense... » Il est vrai que le second journal n'en mentionnait aucune.

Attendre... attendre... Des restaurants s'éclairaient, prêtant un renouveau de blancheur aux nappes défraîchies des tables, les garçons de salle redressaient sans douceur de pauvres fleurs écourtées dans des porte-bouquets de métal chromé.

Benoît en ressentit une sourde irritation.

— La manière dont les gens coupent les tiges des fleurs...

Il se souvenait encore d'arums qu'il avait apportés à une jeune femme, du vase ridiculement petit où elle les avait plantés et de la manière dont elle en avait coupé les tiges.

— Perd-on tout droit sur les cadeaux que l'on fait?...

Il n'en était pas certain, n'offrant jamais rien, du reste, qui ne lui plût personnellement.

Il s'était constitué ainsi un muséum disparate, éparpillé chez les uns et les autres. Il y veillait sans même

simuler l'indifférence, s'affligeant qu'on mît trop ou trop mal en vue les fleurs, le bibelot qu'il avait apporté avec tant d'enthousiasme raisonné.

Secrètement, il envoyait ses amis de recevoir des cadeaux aussi plaisants, convaincu qu'on ne lui avait jamais rien offert qui lui fît réellement plaisir.

Un cadeau?... Ah oui, en cherchant bien, Madame Michaud lui avait été de grand secours en achetant à un colporteur entêté une paire de bretelles d'un mauve offensant.

— Les miennes étaient devenues des ficelles...

Mais, si plaisamment qu'il s'intéressât à lui-même, Benoît ne cherchait pas à savoir pourquoi il se garant d'une bonne surprise comme d'un coup, ceux-ci et celles-là allant rejoindre au fond de son cœur un sentiment confus, inexpliqué, de tendresse, de douceur inemployée, d'enfantillage grelottant et de fol orgueil.

Naturellement, il vivait bourgeoisement avec une âme d'affamé, se contentant d'adapter plus volontiers ses gestes à cette âme qu'à sa condition.

Benoît mangeait trop vite, commandait trois plats pour un, suivait des yeux la saucière mi-pleine qu'on emportait.

Pour lui seul, il classifiait les repas :

— Un gigot?... oui, évidemment... mais pourquoi dans un ménage sert-on toujours une épaule sous le nom de gigot?

— Du gibier?... Oui, du gibier... quoique je n'aime pas beaucoup la sauce noirâtre qui l'accompagne généralement. On y trouve des petits os pointus, des

champignons calcinés, et les grains de plomb qui ont tué la bête.

L'ennui, la douleur n'altéraient pas son appétit... sentimental, mais compliquaient sa digestion.

Comprimant à deux mains son estomac trop lourd, Benoît, se sentant alors également près des larmes et du sommeil, s'identifiait mystérieusement à l'inconnu enclos en lui. Il perdait jusqu'aux traits essentiels de son visage et, couché, les yeux clos, proie d'une sensation de tangage et de vertige, penché, semblait-il, au-dessus d'un puits, il tentait laborieusement de rassembler ses fuyantes pensées, de se convaincre qu'elles existaient en tant que « pensées de Benoît », comme il se serait plu, pour peu que le jeu ait été moins lassant, à dessiner dans l'espace le graphique des battements de son cœur.





## IX

— Non, dit Benoît. Non, ce n'est pas cela.

Malgré le ton décidé, certaine gêne persistait, car l'inconnu immobile devant lui semblait ne pas comprendre la signification des mots prononcés.

— Ce n'est pas mon chien, répéta Benoît avec accablement. Si vous avez lu l'annonce, vous devez savoir qu'il s'agit d'un petit chien. Un berger allemand n'est pas pékinois. Que diable, c'est assez clair.

— On parlait d'une forte récompense, dit l'homme sans hausser la voix.

— Mais puisque ce n'est pas mon chien.

— Il lève la tête cependant lorsqu'on dit Zizi.

— D'abord c'est Zouzou qu'il faudrait dire, ensuite je n'y puis rien, je regrette, croyez-moi, je regrette. Mais l'homme ne bougea pas davantage.

Au bout d'une ficelle prolongée de nœuds, une malheureuse chienne plissait pour un éternuement problématique son nez grisâtre.

— Je suis chômeur et mutilé... voyez.

Il brandit brusquement un avant-bras estropié.

— Vous regrettez ça aussi, peut-être?

— Mais...

— Qu'est-ce qu'il y a, dit Madame Michaud qui apparut soudain, Monsieur m'a appelé?

Benoît haussa les épaules.

— C'est encore un chien qu'on me rapporte, encore un chien qui n'est pas Zouzou.

— Ah!

Elle fit mine de s'en aller, mais brusquement marcha vers l'inconnu, le dévisagea sans aménité.

— Eh bien? dit-elle, vous n'avez pas compris? Ce n'est pas le chien qui a été perdu.

Un rapide coup d'œil lui avait suffi pour juger l'homme.

Un sourire inattendu, méprisant et compréhensif, tirait ses lèvres minces.

— Eh bien? répéta-t-elle.

Sa connaissance profonde de la misère et de ceux qui la subissaient haussait jusqu'à elle une amère dureté, sœur de la rancune, tandis que le même sentiment qui la faisait accepter les prix prohibitifs des épiciers aristocratiques et rogner vingt sous aux notes des fruitiers populaires l'envoûtait: charme de mépriser, de juger à son tour, d'employer pour son compte les termes trop entendus: incurie, manque de dignité.

Elle reprit:

— Qu'est-ce que c'est que ce chien que vous amenez dans « mon salon »? Il faudrait mieux regarder tout de même avant de déranger les gens.

L'homme essaya vainement de l'intimider:

— Ma fille, je parlais à votre maître.

— Monsieur vous a déjà répondu, c'est moi maintenant qui vous dis de filer, et de filer vite.

Elle balaya une poussière imaginaire du pan de son tablier de cotonnade, fit claquer la porte, puis revint vers Benoît.

— Encore un malheureux, soupira-t-elle avec ambiguïté.

— Un effronté, en tous cas.

— Heum... Monsieur ne doit pas parler de la misère, il ne sait pas ce que c'est. Cet homme avait peut-être faim.

Benoît plissa les sourcils et sourit sans intention.

— En ce cas, il mangera ce soir, car je lui ai donné vingt francs.

— Vous lui avez donné vingt francs? Vous, vous... ça, alors!

Elle courut à la fenêtre se pencha au dehors.

— Il siffle, dit-elle en se redressant.

Elle frotta vigoureusement son corsage que la barre d'appui avait blanchi.

— Il part en sifflant, vous entendez, Monsieur, en sifflant.

Sans écouter la réponse lénitive de Benoît, elle retourna à ses fourneaux.

Le fait que l'homme sifflât la remplissait de haine. Si les gueux prenaient de telles initiatives, où allait-on?

Madame Michaud ne leur accordait qu'une considération de parti. Certes, il lui plaisait de croiser un

quémandeur évincé dans l'escalier de service lorsqu'elle montait, le bras étiré par un sac à provisions trop lourd. Le visage hâve entrevu lui fournissait un excellent prétexte pour émettre des plaintes généralisées, spécifiant « la misère commune au pauvre monde ». Elle persuadait ainsi, comme il lui semblait moral de le faire, son patron de sa chance et de son indignité. Mais il ne fallait pas qu'un seul représentant de ce « pauvre monde » tentât de violer le seuil de sa cuisine. Madame Michaud, immédiatement érigée en propriétaire capitaliste, rôlait comme une chatte de concierge dont un pierrot picore la pâtée. Envieuse avec mesure, elle n'en était pas encore à disputer à Benoît sa suprême preuve d'élégance et de richesse : accepter d'être grugé et exploité sans merci.

Benoît s'attarda un moment aux derniers mots de sa servante.

— Il siffle, tant pis, tant mieux, que le diable l'emporte.

En comptant bien, cela faisait depuis le matin le quatorzième chien qu'on lui amenait. Quatorze chiens, tous différents, baveux, hargneux, ne répondant en rien au signalement donné par les journaux.

Par exemple, les propriétaires se ressemblaient tous, aucun n'ayant garde d'oublier qu'il s'agissait d'une « formidable » récompense. Leurs déceptions conjuguées coûtaient actuellement cent quatre-vingt-six francs trente à Benoît.

Il fouilla ses poches avec ennui.

Evidemment, il eût fallu ne rien donner, mais... le

moyen ? Le fait d'avoir pris l'autobus, cherché la rue, monté plusieurs étages, donnait des droits à ces passants intéressés.

Benoît pensa qu'il s'était débarrassé d'eux, en somme, à peu de frais ; il se fût même réjoui d'avoir dépensé inutilement cent quatre-vingt-six francs trente si Zouzou lui avait été rendu.

Mais chaque nouvel arrivant le décevait davantage.

De bonne foi, il s'étonna que tant de chiens aient été perdus en une seule nuit, sans compter un petit singe grelottant qu'une vieille demoiselle lui avait apporté parce que « les journaux pouvaient s'être trompé en spécifiant qu'il s'agissait d'un chien ».

Tant de scrupules méritaient une récompense : Benoît avait donné trente francs à la vieille folle et le fond d'une boîte de biscuits. Ce souvenir même ne le dérida pas.

Dans la cuisine, Madame Michaud monologuait à voix continue. Elle aussi attendait.

Plusieurs pelotes de laine abandonnées sur les tables attestaient ses fréquentes visites à la mercerie ; heureusement pour Benoît, le boucher avait fermé ses grilles, sans quoi le garde-manger aurait déjà contenu un bœuf entier.

Pour la première fois, le soupçon l'effleura que le petit chien, peut-être, ne lui serait pas rendu.

Nerveusement, il arpenta la pièce.

— C'est impossible, dit-il à voix haute, impossible.

Jusqu'à présent il avait imaginé des retours charmants ou burlesques, haineusement il avait même ima-

giné des situations tragiques et complexes, mais toujours, en fond de toile, réapparaissait le mufle humide du petit chien, le panache absurde de sa queue beige et blanche.

Frappé de stupeur il s'arrêta, chercha un mot capable de traduire sa pensée exacte.

En désespoir de cause, il reprit sa marche saccadée.

Zouzou?... Madame Michaud avait dit: « Peut-être vous y êtes-vous attaché... » mais l'opinion de Madame Michaud valait-elle qu'on s'y attardât?

« Vous avez l'air d'un aveugle avec ce chien », avait proclamé Pouch, et Marguerite: « Cette bête idiote qui te fait tourner en tonton ».

Un ressentiment tout neuf le dressa à nouveau contre la jeune femme.

— C'est intelligent, j'ai pris soin de ce chien, voilà tout.

Benoît s'approcha de la fenêtre, souleva le rideau.

Il pensa presque aussitôt:

— J'irai acheter cela chez Hasard, cela fera une excellente promenade à Zouzou.

Zouzou... encore.

Benoît vida sans conviction dans le creux de sa main le contenu des bibelots qui se trouvaient à sa portée.

Naturellement, l'un d'eux, outre de courtes épingles et de vieux timbres, contenait la médaille d'identification du petit chien.

— Pour ce que ça vaut maintenant, dit Madame Michaud, entrée depuis un moment et qui surprit Benoît dans sa contemplation.

— Vous croyez qu'on ne le retrouvera pas ?

— Oh ! vous savez, il est déjà six heures.

— Cela ne veut rien dire.

— Cela veut dire qu'il est six heures et qu'il pleut.

— Ah ! Il pleut ?

Il posait la question au hasard, ayant vu le long des vitres glisser silencieusement de longues larmes brillantes.

— Vous croyez que personne ne viendra plus ?

— Dites que pour aujourd'hui il est certain que...

Elle dut s'interrompre car, tandis que le timbre d'entrée résonnait faiblement, des aboiements frénétiques tentaient — semblait-il — de forcer la porte.

— Vous voyez, dit Benoît avec un renouveau d'espoir.

— Mais c'est une meute, clama Madame Michaud à qui le speaker des actualités Moviétone avait enseigné le mot récemment.

Elle ouvrit la porte et recula.

Deux chiens se battaient frénétiquement sur le paillasson, malgré les invectives de leurs propriétaires respectifs.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?

Les glapissements semblaient rebondir d'escalier en escalier et bientôt des curieux se montrèrent aux portes des appartements voisins.

— Entrez, entrez vite, dit Benoît affolé et, s'emparant lui-même des laisses de fer des deux chiens, il tenta de les séparer.

Madame Michaud eut un ricanement.



— Attendez, dit-elle.

D'un geste violent, aussi brusque qu'inattendu, elle tira violemment la queue d'une des bêtes.

— Voilà, c'est le seul moyen qui existe.

Elle se frotta les mains avec importance.

— C'est un marchand de chiens qui m'a appris cela.

Les deux bêtes séparées montraient féroce<sup>ment</sup>, l'une des dents jaunes, l'autre une langue doucement violette comme un pétale d'iris.

— Mais c'est un chow-chow, dit Benoît, qu'ai-je à faire d'un chow-chow ?

Une brusque colère l'enflamma, pâlis<sup>sant</sup> son nez dont le bout montrait soudain un petit bouton habituellement invisible. D'un coup de pied rageur il allait refermer la porte, mais il demeura stupéfait. Tout seul, assis sur son derrière, satisfait de lui-même, Zouzou se tenait dans l'encadrement.

— Ce n'est pas possible, balbutia Benoît, ce n'est pas possible. Madame Michaud, regardez donc.

Il prit dans ses bras le petit chien, crotté jusqu'aux yeux, qui sentait le vieux goudron et le fumier humide.

— Zouzou, Zouzou !

Dans le studio, les deux chiens grondants se menaçaient toujours.

Benoît, soudain pétri d'indulgence, sourit un peu.

— Voilà le chien qui était perdu, dit-il. Vous voyez, ce n'est pas un terre-neuve, c'est un pékinois.

— Vous l'avez retrouvé ?

— Vous voyez, il rentre à l'instant.

— Tiens? C'est facile à dire, surtout lorsqu'on ne veut pas donner de récompense.

— Quoi?

Pour mieux comprendre, Benoît déposa Zouzou à terre.

— Que dites-vous?

— Je dis qu'on ne promet pas seulement une récompense, on la donne aussi.

— Mais vous n'avez pas rapporté Zouzou.

— A voir...

— Comment?

Il eut un geste excédé qui déclancha de nouveaux hurlements des chiens.

Vainement Benoît tenta de dominer le tumulte:

— Madame Michaud, f...ez tout cela dehors ou j'envoie cette ménagerie par la fenêtre. Voulez-vous déguerpir?

Il marcha lui-même jusqu'à la porte demeurée ouverte.

— Je vous en prie, Monsieur, pria Madame Michaud épouvantée, faites attention, il y a les locataires.

Adroitement, elle poussa dehors par les épaules les propriétaires respectifs des chiens furieux.

Son calme expéditif les mata aussitôt: pour peu, ils se seraient excusés.

Mais Benoît ne l'entendait pas ainsi. Son inquiétude muée soudain en délire, son absurde émotion déferlait en lui sous forme d'une colère bruyante, disproportionnée.

Il chercha des yeux les témoins cependant inexistantes :

— Je vous moucherai, tas de cafards, sagouins, plats imbéciles, tas de... de...

Il bégaya, voulut rentrer chez lui.

Mais alors même qu'il se calmait, prenant soudain conscience d'une fatigue extrême, une voix furibonde monta jusqu'à lui :

— Me direz-vous ce qui vous prend ? Où croyez-vous donc être ? Il ferait beau voir que je laisse traiter les gens comme des animaux de ménagerie.

Des pas rageurs rythmaient les apostrophes et Benoît dégrisé se trouva soudain en face de sa concierge.

— Vous désirez quelque chose ? demanda-t-il avec impertinence.

— Ça alors !

Elle prit Madame Michaud à témoin, également les locataires qui, cette fois enhardis, apparaissaient aux paliers divers.

— Ça demande ce que je veux et ça transforme ma maison en chenil. Car je les ai comptées, vos visites, seize en tout, seize personnes qui sont montées avec des chiens, et quels chiens ! Deux fois, j'ai dû ramasser « des choses » devant la porte de ma loge.

Un rire fusa, aussitôt coupé par le claquement prudent d'une porte.

D'un saut de carpe, la concierge se retourna, interrogea l'ombre toute en profondeur comme un puits.

— Riez, glapit-elle, néanmoins je ne crains pas de dire que je ne suis pas faite pour nettoyer les saletés

de Monsieur Masereau. Encore si Monsieur Masereau payait, mais Monsieur Masereau préfère mettre des annonces dans les journaux plutôt que de payer son terme.

— Comment ?

Benoît bondit, Madame Michaud elle-même parut sortir de sa torpeur.

— Je ne paie pas mon loyer ! Vieille sorcière, osez donc répéter cela !

— Et je le répète, dit-elle en se carrant devant lui, c'est même au propriétaire que je le répéterai, ainsi !

D'un geste machinal, Benoît passa la main sur son front.

— Ah ! la mémoire vous revient, ricana la mégère. Nous sommes le sept, ça ne vous dit rien ?

— Mais, mais c'est un oubli... j'ai l'argent en poche depuis huit jours !

D'une main qui tremblait, Benoît chercha son portefeuille.

— Prenez cet argent et disparaissez.

— Vraiment, vous croyez ça, après m'avoir traité comme... comme la dernière des dernières ! J'ai des témoins, Monsieur Benoît Masereau. Pour les chiens aussi j'ai des témoins, sans compter ce qui s'est passé ici, dans cette maison, depuis quelque temps. On a des yeux pour voir, vous savez.

Elle paraissait encore, néanmoins l'étonnante pâleur de Benoît l'impressionnait.

Elle fit quelques pas en arrière, chercha la rampe et s'y cramponna.

— C'est qu'il me tuerait, glapit-elle. Ernest, Ernest !  
Monte un peu, monte vite !

— Allez-vous en, dit Benoît, les dents serrées. Allez-vous-en... ou je vous descends moi-même, et je vous jure que vous descendrez vite.

Il fit un pas en avant, ébaucha un geste vers elle.

— Ernest, Ernest ! Lâche, brute, assassin, assassin...

Bien que Benoît ne l'eût pas touchée, elle vacilla, trébucha en descendant l'escalier. Dès la cinquième marche, elle perdit sa pantoufle éculée, ce qui eut pour effet de redoubler ses cris.

— Allez-vous en, dit encore Benoît, très bas cette fois.

Soigneusement, il se pencha, cueillit le soulier abandonné et comme, s'il se fût agi d'un acte naturel et inévitable, le jeta par la première fenêtre du palier.

— Oh ! dit Madame Michaud, qui se pencha au dehors pour suivre la chute.

Prudemment, chaque locataire avait refermé sa porte, se souciant peu d'être pris à parti.

Seuls, dans le silence, montaient les hoquets de la concierge. A chaque tournant de la rampe elle pleurait davantage. Son mari la reçut sanglotante au rez-de-chaussée et Benoît devina qu'Ernest, maintenant qu'on ne lui demandait plus rien, promettait « d'aller le trouver ».

Claquant des dents, épuisé, Benoît rentra chez lui, ferma la porte et se laissa choir dans un fauteuil.

Distraitement il regarda autour de lui, s'attendant à trouver un désordre en harmonie avec ses pensées.

Avec à-propos, Zouzou sauta sur ses genoux.

— Ah! c'est vrai, dit Benoît, tu es revenu.

Une petite mare séchait sur le tapis et les pattes boueuses du petit chien avaient imprimé des fleurs fantaisistes sur le parquet nouvellement ciré.

Madame Michaud apparut, armée d'un bloc d'encaustique, et se mit en devoir de râcler le parquet avec un papier abrasif.

— Laissez cela, laissez, dit Masereau, cela n'a pas d'importance.

— Comment, ça n'a pas d'importance? Ce n'est pas une écurie, ici, n'est-ce pas? En cela la concierge avait raison, depuis que Monsieur a ce chien, ce n'est plus une vie, sans compter, comme elle a dit, les gens que Monsieur a reçu. Des femmes, surtout d'un si mauvais genre.

Les yeux mi-clos, Benoît écouta un instant la litanie. Sa main égarée dans les poils du petit chien se mouillait au contact des longues boucles poissées.

— ... Même que je faisais semblant de ne pas les reconnaître quand je les rencontrais dans la rue.

— Zouzou est trempé, pensa Benoît, il faut faire quelque chose, voyons.

— ... Sans parler de cette Russe, une folle celle-là.

— ... Il faut faire quelque chose, quelque chose...

Cessez donc ce travail, comme je vous l'avais demandé. Préparez un bain, je vais laver Zouzou. Mais oui, mais oui, je vais laver Zouzou. Allez, allez, Véronika.

Il y eut un silence de catastrophe.

Benoît, le tout premier, demeura hébété de son appellation. Quant à Madame Michaud...

Elle se leva lentement, dénouant indéfiniment, semblait-il, son corps hommasse. Sans regarder Masereau, elle essuya longuement ses mains à un torchon, ajusta le col de son tablier et, d'un pas assuré, se dirigea vers la cuisine.

Benoît la suivit des yeux, cherchant éperdument ce qu'il pourrait dire pour racheter sa maladresse.

Il n'en eut pas le temps.

Au lieu d'ouvrir la porte de l'office, Madame Michaud fit soudain volte-face et, d'un geste maladroit — qu'elle voulait tragique — jeta au milieu de la pièce son tablier roulé et son bloc de cire.

— Voilà! dit-elle, éclatant en pleurs intolérants, voilà pour Véronika. Vous direz cela à votre danseuse. Je suis une femme honorable, moi.

— Voyons, voyons.

Convaincu qu'il fallait l'attendrir, Benoît commença une explication fumeuse, mais soudain le plus incroyable fou-rire le renversa dans son fauteuil.

Suffoqué, hoquetant, il vit Madame Michaud outrée mettre son chapeau à grands gestes et chercher son panier en pleurant. Peut-être traîna-t-elle un peu, voulant lui donner une dernière chance, mais seul le claquement sec de la porte d'entrée, violemment rabattue, secoua Benoît de son accès de gaité.

Des larmes au bord des cils, il regarda un moment devant lui avec un étonnement non feint.

Zouzou éternua pour lui rappeler sa présence.

— Zouzou?... Ah! oui.

Comme quelques minutes auparavant, il murmura :

— Te voilà donc revenu, et revenu tout seul. Que tu es sale, que tu es mouillé, que tu es malheureux.

Obéissant lui-même à l'ordre qu'il avait donné à Madame Michaud, Benoît se dirigea vers la salle de bain, fit longuement couler l'eau chaude.

Machinalement il repoussa le bord de ses manches sur ses avant-bras. Il fallait attendre un peu. Les mains sur le rebord de la baignoire, il se pencha, attentif.

Au fond de l'eau apparaissait un reflet trouble : son image dont les contours dansaient comme des remous adoucis.

Benoît laissa tomber sa main dans l'eau tiède.

Volontairement il s'attarda, heureux de sentir s'insinuer en lui une lente courbature.

— Je suis fatigué, répéta-t-il, si fatigué...

Tout de même, l'excuse ne le leurra pas longtemps. Il se redressa, revint au studio pour chercher le petit chien.

Zouzou s'était endormi très vite à la place même que Benoît avait quittée.

Le sommeil du petit chien semblait à la fois emplir la pièce de vie et de silence.

Benoît ne songea pas à allumer les lampes. Debout, immobile, il dit à mi-voix :

— Mais qu'est-ce que j'ai, qu'est-ce que j'ai?

Machinalement il chercha autour de lui un objet à charger de toute son amertume : Cette porte ouverte?...



Ce tablier au milieu de la pièce?... Ce petit chien?... Zouzou?

Il répéta, les lèvres fermées cette fois :

— Qu'est-ce que j'ai? Qu'est-ce qu'il y a? Il y a cependant quelque chose...

Hélas, confusément il savait qu'il « avait toujours quelque chose ». Ce petit chien tombé au milieu de sa vie comme une distraction de plus, allait-il enfin lui faire toucher du doigt la plaie vive? Mille fois, au lendemain d'une déception exceptionnellement amère, il avait espéré comprendre pourquoi son cœur si près des larmes n'attirait, ne retenait que le changeant, le fugace, le léger. Pourquoi, s'il souriait peu et ne riait pas, il distrayait les autres? Sa gaîté cependant trahissait plus l'énervement que la joie et l'éternelle inquiétude de ses yeux tristes ne la partageait guère.

Comme un fantaisiste, ses mains enchantées semaient autour des choses et des gens d'inutiles bouquets de papier transparent, des pensées imprécises dénouées comme de longs rubans de fumée.

Il lui manquait l'amour-propre tenace, le souci constant de son importance qui fait que certaines gens clôturent de haie vive un champ qui leur appartient, même si rien n'y pousse. Il lui manquait surtout d'estimer à leur prix sa bonté sans rêve, sa tendresse de douce fille. Il n'estimait pas davantage celle des autres, aimant à gaspiller des biens sans prix autant qu'il était avare de petites choses.

Le sens de la vie?... Il la comprenait comme le poète même des poètes, trop distrait pour fixer ou

leurs chants ou le sien. Emmuré dans sa pensante flânerie, il se contentait d'être une sorte de témoin éternel.

Pourquoi désirer le meilleur ou le pire ? Il jugeait le médiocre si riche déjà sans deviner jamais que c'était lui qui l'enrichissait de toute son âme, comme un beau ciel divinise un paysage banal. Pas davantage il ne devinait que son manque d'ambition, loin de les pacifier, ulcérât ceux qui, autour de lui, en étaient trop chargés et n'avaient pas ses dons.

Ne devinant pas les motifs de leur haine, leur rancœur l'atteignait dans d'autres rêves, dans d'autres doutes, l'atteignait sûrement de même qu'une flèche lancée en l'air atteint toujours un nuage.

Cent fois, Benoît avait pris d'ardentes résolutions, en vain. Sa combativité fuyait par la première blessure.

Cette fois encore, la succession d'ennuis domestiques fondus sur lui l'accabla.

Madame Michaud parut grandir, emplir la pièce de sa désertion tumultueuse, la concierge lui masqua son horizon, et tous ces gens entrevus, haineux, furieux, et Zouzou même... Zouzou ?

Il prononça le nom du petit chien avec mélancolie, mais l'appellation familière le reconforta.

Pauvrement, il résuma ses pensées imprécises :

— Qu'est-ce que j'ai, qu'est-ce qu'il y a ? Je ne demande pas tant de choses à la vie, cependant.

Il est vrai que l'on peut demander à presque tout le monde d'être héroïque, mais à bien peu de gens

d'être poli, et Benoît, après tout, ne demandait que cela, une politesse exquise, qu'il voulait trouver en amour comme en amitié sous peine de ne comprendre ni l'un ni l'autre.

Lourdement, il passa la main sur son front.

La chaleur humide de la salle de bains, ouverte peu à peu, envahissait la pièce.

— Viens, Zouzou, dit Benoît, viens, je vais te laver.

Il traîna jusqu'à la baignoire le petit chien mécontent, puis le plongea délicatement dans l'eau.

Cette occupation le réjouit, rajeunit son cœur.

Les manches relevées jusqu'au coude, il savonna Zouzou, s'amusant à masser longuement les oreilles, les pattes recourbées.

L'eau devenait boueuse, Benoît ouvrit la douche. Aveuillé, mouillé lui-même, il rit d'un petit rire contenu qui ne dépassait pas les lèvres. Peu à peu Zouzou retrouvait sa douce couleur ridicule, son collier de longs poils beiges, mais il se montrait pourvu d'un caractère pleurard, anormalement humble.

Benoît, apitoyé, l'enveloppa dans son propre peignoir de bain et le porta devant le feu ouvert. Puis, à tâtons, il alla chercher un bol de lait sucré à la cuisine,

— Zouzou, dit-il, Zouzou.

Il joignit l'une contre l'autre ses mains que l'eau chaude avaient amollies et une douceur infinie le désarma.

Dans l'ombre, des objets disparates s'étaient mis à luire, de même un sentiment imprévu de tendresse, de

lassitude comblée envahit le cœur de Benoît comme une nappe d'huile.

A voix haute, il dit :

— C'était donc cela ?

Cela ? L'exclamation ne le satisfait guère et il chercha des yeux le petit chien endormi qui soupirait en rêve.

Cela... D'un geste imprécis, il ramena la chambre, le crépuscule, la tristesse familière, à l'animal assoupi et se pencha au point d'effleurer des lèvres les poils humides, sentant le savon frais.

Le désordre de l'appartement, le désordre de sa vie désormais livrée aux tourments domestiques cessa de l'accabler pour le faire sourire et un souvenir jaillit de son passé enfantin : la tirelire que l'on casse à regret mais qui livre un trésor. Zouzou ?

Benoît ferma les yeux, trop intelligent pour ne pas s'avouer qu'il existait une folle disproportion entre le sentiment qui l'animait et son objet. Il répéta lentement :

— C'était donc cela ?...

Dans sa vie solitaire vouée aux soliloques, une présence : une présence suffisamment humaine pour le rassurer sans importunité. Peureusement heureux, il envisagea l'avenir, un avenir encombré d'actes, de sentiments, d'autres associés, d'autres Madame Michaud, d'autres maîtresses, mais avec des haltes reposantes face à une petite bête tiède et bornée dont l'amour certes ne dépasserait jamais un regard gourmand et enfantin, un soupir exténué, mais dont l'amour aussi

jamais ne se méprendrait sur sa douceur de tendre funambule, n'exigerait de son cœur sensible une preuve convainquante comme un coup.

— Zouzou, dit Benoît, Zouzou...

Il lui semblait enfin qu'un lien fragile, une faveur, le reliait au port entrevu depuis le commencement de sa vie.

« Peut-être que vous vous êtes attaché à ce chien » avait dit Madame Michaud.

La pauvreté de l'expression le fit sourire.

C'était bien plus, plus imprévu, plus tardif.

Benoît pensa à certains automnes qu'il avait attendu. Malgré la chute des feuilles, il s'obstinait chaque année à croire l'automne non encore venu, l'ayant rêvé plus roux, plus blond, plus enveloppé. Une nuit, la rafale dénudait les arbres, ne laissant aux branches que des squelettes grelottants de feuilles, et Benoît déçu regrettait le lendemain l'automne trop attendu qui déjà était passé. Cette fois, il lui semblait avoir compris à temps.

Il ferma les yeux, créant sous ses paupières une ombre plus lourde que l'ombre. Mais une raie de lumière jaillit jusqu'à lui, une voix le fit sursauter :

— Vous êtes là, Monsieur Masereau ? Oui ?

Excusez-moi, j'ai vu la porte entre-baillée et je suis entrée. Je rentre à l'instant de voyage. Est-ce Zouzou que je devine auprès de vous ?

Un frou-frou de soie envahit la pièce, suggérant la lumière du dehors, l'humidité du soir.

— Zouzou ? dit Benoît, la voix lointaine. Oui, c'est Zouzou, Madame Rodriguez.

— Je le pensais bien. Comment vous remercier, cher Monsieur ? Je vous ai rapporté un vide-poche de Biarritz. Non, non ne me remerciez pas, c'est trop naturel, c'est un rien.

Allons, je ne vous dérangerai pas davantage, je suis du reste exténuée.

Que dites-vous ? Ah ! excusez-moi, vous ne dites rien. Vous dormiez peut-être ? Je vous ai réveillé ? Non ? Tant mieux, je serais désolée d'avoir si mal récompensé le service que vous m'avez rendu.

Allons, cette fois je rentre chez moi. Zouzou, Zouzou, viens mon trésor. On ne dit pas bonjour à sa mère ?

Le petit chien se redressa. Dans la nuit un plumet pâle parut flotter un instant au ras du sol, puis quatre pattes trop courtes griffèrent le parquet, un aboiement joyeux claqua dans un cliquetis de médailles, puis ce fut le silence.

A côté de Benoît immobile, modelé dans l'ombre même, sur une chaise, un peignoir abandonné gardait encore la chaleur et la forme du sommeil de Zouzou.